14e Année | Chaque mois
N° 149 | Avril 1966

Fiction

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

Couverture de Pierre Bassard.

SIMAK AU C.L.A.

Après Asimov et van Vogt, le C.L.A. vous présente un troisième maître de la science-fiction : Clifford D. Simak, avec la réunion en un seul volume de son chef-d'œuvre le plus réputé, DEMAIN LES CHIENS, et d'un grand roman inédit, LE PECHEUR.

Il semble inutile de présenter ici un ouvrage aussi célèbre que DEMAIN LES CHIENS, même si nombre d'amateurs n'ont pu se le procurer lors de sa parution. Cette chute de la civilisation humaine, remplacée peu à peu par une civilisation canine et devenue une simple légende que les jeunes chiots se racontent le soir au coin du feu, a marqué la littérature d'anticipation d'une empreinte qui n'est pas près de s'effacer.

Quant au PECHEUR, le dernier grand roman de Simak, c'est sa seule œuvre d'envergure qui restait à traduire en France. Son thème est le suivant : l'Homme est incapable d'atteindre les étoiles, en raison de la fragilité de son corps, mais il a appris à y parvenir mentalement. Ainsi des télépathes spécialement entraînés sont devenus des **Pêcheurs** qui projettent leur esprit dans l'espace, en ramenant de leurs explorations d'étranges prises. L'esprit de l'un d'eux, Shepherd Blaine, rencontre un jour celui d'une extraordinaire entité étrangère sur une autre planète. Tous deux fusionnent à la suite d'une symbiose mentale, et, sur Terre, Blaine se réveille « autre ». Il devient alors un aliéné parmi ses semblables. Il est pourchassé. Mais les pouvoirs de la créature qui l'habite l'amènent à dépasser l'humanité, à lui ouvrir de nouvelles portes et à lui dévoiler la promesse d'un autre avenir.

A notre prochain sommaire :

Les montagnes de Magnatz
par JACK VANCE

Une rose pour l'Ecclésiaste
par ROGER ZELAZNY

Le tournant décisif
par ARTHUR PORGES

Idylle dans un relais temporel du XIe siècle
par ROBERT F. YOUNG

L'échange
par CHAD OLIVER

Le grand amour de Mme Grimmer
par THOMAS OWEN

Le Jeu
par ROLAND TOPOR

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

Les aventures de Cugel l'Astucieux (1)

JACK VANCE

Le Monde Supérieur

Inconnu il y a un an du public français, Jack Vance est aujourd'hui une valeur sûre et reconnue dans notre pays, grâce à ses deux romans dans notre revue **Galaxie** : **Le Prince des Etoiles** et **Les Maîtres des Dragons**, ainsi qu'à celui qui a figuré dans la collection « Présence du Futur » : **Les langages de Pao.**

A vrai dire, malgré cette révélation tardive en France, Jack Vance n'est pas un nouveau venu. Il est depuis plus de dix ans un écrivain de métier, considéré aux Etats-Unis comme un spécialiste reconnu, et certains de ses romans — tels que **To live forever** ou **The dying Earth** — sont devenus des classiques.

L'un des aspects les plus originaux de Jack Vance est de combiner, avec beaucoup de saveur, la science-fiction et l'épopée. Les aventures de Cugel l'Astucieux, le cycle dont nous entamons ce mois-ci la publication, conservent la toile de fond épique, mais en y brodant au contraire une trame fantastique de nature légendaire.

Nous sommes ici en présence d'un genre particulier, peu répandu en France mais très populaire chez les Américains, qui le nomment **heroic fantasy** ou encore **sword and sorcery** : un mélange pittoresque d'aventure et de magie, de conte de fées pour grandes personnes et de fresque épique. Dans ce genre, se sont illustrés (avec des œuvres inconnues en France) des auteurs comme Fritz Leiber ou Poul Anderson.

Avec les qualités qui lui sont propres, Jack Vance, pour sa part, semble particulièrement doué pour réussir dans ce domaine. On en jugera avec la présente série (cinq récits en tout, dont chacun peut se lire isolément). A la suite de son héros Cugel l'Astucieux, Vance nous transporte ici dans l'étrange contrée d'Almery, puis dans la contrée plus étrange encore de Cutz, dont les habitants, en guise d'yeux, portent ces lentilles magiques qui leur permettent d'avoir la vision du « monde supérieur ». Le tout conté avec beaucoup de verve narrative et une bonne dose d'humour.

Dans l'évocation d'un Monde d'Ailleurs, d'un Pays Magique, peu d'écrivains sont capables d'unir le rêve à un réalisme convaincant, et de verser dans la fraîcheur sans tomber dans la mièvrerie. Jack Vance est sans aucun doute un des rares qui y parviennent. Nous pensons que son cycle restera aussi mémorable que celui du **Monde vert** de Brian Aldiss, et qu'il s'inscrira comme un des événements de l'année dans **Fiction.**

© 1965, *Mercury Press, Inc.*

Sur les hauteurs dominant la rivière Xzan, à l'emplacement de certaines ruines antiques, Iucounu le Magicien Rieur avait construit un castel à son goût. C'était un assemblage hétéroclite de pignons élancés, de balcons, de chemins de ronde, de coupoles, le tout flanqué de trois tours de verre en spirale, de teinte verte, à travers lesquelles les rayons rouges du soleil serpentaient en reflets irisés.

Derrière ce castel, à travers la vallée, de basses collines ondulaient à perte de vue comme des dunes. Les rayons mouvants du soleil y traçaient des taches d'ombre et de lumière en forme de croissants. A part cela, ces collines nues et solitaires n'avaient rien de remarquable. Prenant sa source dans la Vieille Forêt, à l'est d'Almery, le Xzan coulait à leur pied, après quoi, trois lieues plus loin à l'ouest, il mêlait ses eaux à celles du Scaum. A leur jonction se situait Azenomeï, une cité qui datait d'un temps immémorial. Elle était à présent renommée pour sa foire, qui attirait les foules de toute la région. C'est à la Foire d'Azenomeï que Cugel avait monté une baraque pour la vente de talismans.

Cugel était un homme aux talents multiples, avec un caractère à la fois maniable et obstiné. Il avait la jambe longue, la main adroite, le doigt léger, la langue subtile. Ses cheveux, pareils à une fourrure du plus beau noir, étaient plantés bas sur son front, rejetés bien en arrière, juste au-dessus des sourcils. Ses yeux au regard perçant, son long nez fouineur et sa bouche amusante donnaient à sa figure quelque peu inclinée et osseuse une expression de vivacité, de candeur et de bonhomie.

Il avait connu bien des vicissitudes qui lui avaient enseigné la souplesse, une discrétion avisée, une maîtrise composée à la fois de bravade et de dissimulation. Entré en possession d'un vieux cercueil de cuivre — après avoir disposé de son contenu — il y avait découpé un certain nombre de losanges métalliques. Dûment marqués de sceaux et de signes cabalistiques, il les offrait en vente à la Foire d'Azenomeï.

Malheureusement pour Cugel, à moins de vingt pas de sa baraque, un certain Fianosther avait ouvert une baraque plus grande que la sienne, avec des articles plus variés et d'apparence plus valable, de sorte que chaque fois que Cugel arrêtait un passant pour lui vanter sa marchandise, ce dernier dédaignait l'étalage d'un article inférieur à celui qu'il venait d'acheter chez Fianosther et poursuivait son chemin

Au troisième jour de la foire, Cugel ne s'était dessaisi que de quatre plaques, à des prix à peine supérieurs au coût du cuivre, tandis que Fianosther n'arrivait pas à servir tous ses clients. La voix enrouée à force de s'égosiller vainement pour attirer des acheteurs, Cugel ferma boutique et se dirigea vers la baraque de Fianosther, afin d'examiner son mode de construction et le système de fermeture de la porte.

Dès qu'il l'aperçut, Fianosther lui fit signe d'approcher. « Entre, mon ami, entre. Comment vont les affaires ? »

— « A franchement parler, pas trop bien, » répondit Cugel. « Je suis à la fois perplexe et déçu, car mes talismans ne sont pas forcément inutiles. »

— « Je peux répondre à ta perplexité, » dit Fianosther. « Ta baraque se dresse à l'emplacement du vieux gibet. De ce fait, elle doit subir des influences maléfiques. Mais je crois avoir remarqué que tu t'intéresses à la façon dont les poutres de ma baraque sont assemblées. Tu t'en rendras mieux compte à l'intérieur, mais il faut d'abord que je raccourcisse la chaîne de l'*erb* captif qui garde le local pendant la nuit. »

— « C'est inutile, » fit Cugel. « Ma curiosité n'était que superficielle. »

— « Quant à la déception que tu éprouves, » reprit Fianosther, « elle ne doit pas durer. Vois plutôt mes rayons. Tu remarqueras qu'ils sont sérieusement dégarnis de marchandise. »

Cugel le constata effectivement. « En quoi cela me concerne-t-il ? »

Fianosther lui désigna un homme tout de noir vêtu, qui se tenait de l'autre côté du chemin. De petite taille, cet homme avait la peau jaune et il était chauve comme un œuf. Ses yeux avaient autant d'expression que des nœuds dans une planche ; sa bouche était large et tordue en un rictus chronique.

— « Voilà Iucounu le Magicien Rieur, » annonça Fianosther. « Dans un instant, il va entrer chez moi pour essayer de m'acheter certain grimoire rouge, le recueil de jurisprudence de Dibarcas le Majeur, qui étudia sous le Grand Phandaal. Mon prix est plus élevé que ce qu'il veut mettre, mais c'est un homme patient et il va marchander au moins trois heures d'affilée. Pendant ce temps-là, son castel restera inoccupé. Il contient une vaste collection d'instruments de thaumaturgie, d'accessoires, de philtres, d'objets curieux, de talismans, d'amulettes et de grimoires. Je suis très désireux de me procurer de tels articles. Dois-je t'en dire plus long ? »

— « Tout cela est fort bien, » dit Cugel, « mais pourquoi Iucounu laisserait-il sa demeure sans gardien ni domestique ? »

Fianosther écarta largement les mains. « Pourquoi pas ? Qui oserait dérober quelque chose à Iucounu le Magicien Rieur ? »

— « Justement c'est cette pensée qui m'arrête, » répondit Cugel. « Je suis un homme de ressource, mais pas d'une folle témérité. »

— « Il y a une fortune à gagner, » exposa Fianosther. « Tu trouveras là-bas monts et merveilles, d'inestimables trésors, ainsi que des charmes, des philtres et des élixirs. Mais rappelle-toi, je n'exige rien, je ne suggère rien ; si tu es surpris, je témoignerai que tu m'as seulement entendu m'extasier sur la fortune d'Iucounu le Magicien Rieur ! Mais le voici qui arrive. Tourne vite le dos pour qu'il ne voie pas ton visage. Trois heures il restera ici, je m'en porte garant ! »

Iucounu entra dans la baraque et Cugel se pencha pour exa miner un homoncule confit dans un bocal.

— « Mes salutations, Iucounu ! » s'écria Fianosther. « Pourquoi avoir tant tardé ? J'ai refusé des offres magnifiques pour certain grimoire rouge, tout cela à cause de vous ! Mais voyez cette cassette ! Elle a été découverte dans une crypte des environs du vieux Karkod. Elle est encore scellée, et qui sait la merveille qu'elle renferme ? Mon prix très raisonnable est de douze mille tercès. »

— « Intéressant, » murmura Iucounu. « L'inscription — voyons voir... Hum. Oui, la cassette est authentique. Elle contient des arêtes de poisson calcinées, que l'on utilisait comme purgatif dans tout le Grand Motholam. Elle vaut de dix à douze tercès en tant que curiosité. Je possède des cassettes de plusieurs millénaires plus anciennes, remontant à l'Age de l'Embrasement. »

Cugel avança d'un air détaché vers la porte, puis gagna la rue, où il se mit à faire les cent pas, en examinant sous tous les angles la proposition émise par Fianosther. A première vue l'offre semblait raisonnable : Iucounu était ici ; son castel était là-bas, regorgeant de richesses. Il n'y aurait sûrement aucun risque à y opérer une simple reconnaissance. Cugel se dirigea donc vers l'est, le long des rives du Xzan.

Les tours de verre en colimaçon s'élevaient sur le fond bleu foncé du ciel et les rayons écarlates du soleil s'insinuaient dans leurs volutes vert-bouteille. Cugel s'arrêta, fouilla attentivement du regard

la campagne environnante. Le Xzan coulait sans bruit. Tout près, à demi caché parmi les sombres peupliers, les mélèzes vert pâle et les saules pleureurs, il y avait un village — une douzaine de cabanes en pierre habitées par des mariniers et des cultivateurs riverains, tous des gens absorbés par leurs occupations.

Cugel observa l'accès au castel : un chemin sinueux, pavé de sombres carreaux bruns. Il décida qu'en s'approchant sans hésiter, il aurait plus de facilité à expliquer sa présence au cas où il serait interrogé. Il se mit à gravir la colline, et le castel d'Iucounu se dressa au-dessus de lui. Arrivé dans la cour, il s'arrêta pour contempler le paysage. Au-delà de la rivière, les collines ondulaient à perte de vue dans la pénombre.

Cugel alla vivement vers la porte, frappa, mais ne reçut aucune réponse. Il réfléchit. Si Iucounu possédait comme Fianosther une bête de garde, elle pourrait faire entendre un cri si elle était provoquée. Cugel lança donc des appels en variant les tons : grognant, miaulant, braillant.

Silence à l'intérieur.

Il avança sur la pointe des pieds vers une fenêtre, jeta un coup d'œil dans une salle aux draperies gris clair, où il n'y avait qu'un tabouret sur lequel gisait le cadavre d'un rongeur sous une cloche de verre. Cugel contourna le bâtiment, examinant chaque fenêtre devant laquelle il passait, et il finit par arriver devant le grand vestibule de l'ancien château. Il escalada prestement les marches de pierre rugueuses, se faufila entre les créneaux d'un des parapets de fantaisie d'Iucounu et pénétra sur-le-champ dans la demeure même.

Il se trouvait dans une chambre à coucher. Sur une estrade, six gargouilles qui supportaient un lit tournaient leurs têtes vers l'intrus avec des regards furieux. En deux enjambées, Cugel se glissa furtivement sous une voûte qui conduisait à une pièce extérieure. Là, les murs étaient verts et le mobilier noir et rose. Il sortit de la pièce pour gagner un balcon qui entourait une salle centrale, sur laquelle des fenêtres en encorbellement projetaient de très haut dans les murs un flot de lumière. Tout en bas, s'apercevaient des casiers, des bahuts, des rayons et des étagères contenant toutes sortes d'objets : la merveilleuse collection d'Iucounu.

Cugel se tint coi, inquiet comme un oiseau, mais la qualité du silence le rassura : c'était le silence d'une maison vide. C'est égal,

il violait la propriété d'Iucounu le Magicien Rieur et la vigilance était de mise.

Cugel descendit un escalier en spirale qui l'amena dans une vaste salle. De stupeur il resta cloué sur place, rendant ainsi à Iucounu l'hommage d'une admiration sans bornes. Mais son temps était limité ; il devait se servir rapidement et s'esquiver. Sortant son sac, il parcourut la salle et choisit avec soin des objets de grande valeur et de faible volume : une corne d'ivoire dans laquelle résonnaient des voix du passé ; une scène de théâtre en réduction où des diablotins costumés se tenaient prêts à jouer d'antiques bouffonneries ; une sorte de grappe de raisins en cristal, chaque grain procurant une vision brouillée des mondes démoniaques ; une baguette magique faisant jaillir des friandises diverses ; une bague ancienne avec des inscriptions cabalistiques ; une pierre noire entourée de neuf zones de teinte indéfinissable. Il négligea des centaines de pots d'onguents et de philtres, évitant de même des bocaux où macéraient des têtes humaines.

Maintenant, il était arrivé devant des rayons bourrés de volumes, d'in-folio et de grimoires. Il fit une sélection méticuleuse, prenant de préférence les ouvrages reliés de velours pourpre, la couleur caractéristique de Phandaal. Il sélectionna de même des cartons de gravures et de cartes anciennes. Le cuir manipulé dégageait une odeur de moisi.

Il revint par un autre côté vers l'entrée de la salle, s'arrêtant devant un casier qui présentait des coffrets métalliques, cerclés de ferrures rouillées fort anciennes. Cugel en choisit trois au hasard ; ils étaient d'une lourdeur imprévue. Il ne fit que passer devant quelques appareils massifs dont il aurait aimé étudier l'utilisation, mais l'heure tournait et il devait songer à regagner au plus tôt la baraque de Fianosther, à la Foire d'Azenomeï.

Cugel se renfrogna... Cette perspective lui parut, à bien des égards, irréalisable. Il était fort douteux que Fianosther consentît à lui payer à leur juste valeur ses marchandises ou, plus exactement, celles d'Iucounu. Il serait peut-être judicieux d'enterrer une partie du butin dans un lieu désert...

Mais il y avait là un renfoncement que Cugel n'avait pas encore remarqué. Une lumière douce coulait comme de l'eau contre la paroi de cristal qui séparait de la grande salle cette alcôve. Au fond de cette dernière, une niche présentait un objet compliqué du plus charmant effet. Autant que Cugel pût s'en rendre compte, on

eût dit un carrousel en miniature, où caracolaient une douzaine de belles poupées qui semblaient vivantes. Sans nul doute, c'était un objet de grande valeur et Cugel se réjouit de trouver une ouverture dans le panneau de cristal. Il s'y introduisit, mais à peine avait-il avancé qu'un deuxième panneau transparent lui barra le chemin, formant un couloir qui menait évidemment au manège magique. Cugel s'y engagea en toute confiance, pour être bloqué par un autre panneau qu'il ne vit qu'en se cognant dessus. Cugel revint sur ses pas et fut satisfait de trouver une entrée qui devait être la bonne. Mais ce nouveau couloir l'amena par des angles droits vers un nouveau panneau transparent. De guerre lasse, Cugel décida de renoncer au carrousel et de quitter le château. Il fit demi-tour et se sentit plutôt désorienté. Etait-il venu du côté gauche — ou du côté droit ?

...Cugel était toujours à la recherche de la sortie quand Iucounu rentra dans son château à l'heure prévue.

S'arrêtant devant l'alcôve, Iucounu décocha à Cugel un regard empreint de surprise amusée. « Que vois-je ? Un visiteur ? Et moi qui ai été assez négligent pour vous faire attendre ! Cependant je constate que vous vous êtes bien diverti et je ne dois pas avoir de remords. » Iucounu eut un gloussement joyeux, puis il fit semblant de remarquer le sac de Cugel. « Qu'est-ce que cela ? Vous avez apporté des objets que vous voulez me soumettre ? Parfait ! J'ai toujours le souci d'enrichir ma collection, de manière à compenser l'usure des ans. Vous seriez surpris d'apprendre combien de fripons cherchent à me dépouiller ! Par exemple ce marchand de boniments dans sa petite échoppe de pacotille — vous ne pouvez imaginer ses efforts désespérés dans ce sens ! Je le tolère parce que, jusqu'à présent, il n'a pas eu l'audace de s'aventurer dans mon castel. Mais venez çà, regagnez cette salle, afin que nous examinions le contenu de votre sac. »

Cugel fit une gracieuse courbette. « Avec plaisir. Comme vous le supposez, j'attendais, en effet, votre retour. Si j'ai bonne souvenance, la sortie est par ce passage... » Il fit un pas en avant, mais se trouva de nouveau arrêté. « Il me semble avoir pris un mauvais tournant. »

— « Apparemment, » répondit Iucounu. « Si vous levez les yeux, vous remarquerez un motif de décoration au plafond. En suivant le trajet des lunules, vous serez guidé vers la salle. »

— « Bien sûr ! » dit Cugel, en s'avançant d'un pas vif suivant les directions indiquées.

— « Un moment ! » l'interpella Iucounu. « Vous avez oublié votre sac ! »

Cugel retourna le chercher à contrecœur, avança une fois de plus et déboucha enfin dans la salle.

Iucounu eut un geste aimable. « Si vous voulez passer par ici, je serai enchanté d'examiner votre marchandise. »

Cugel jeta un regard songeur vers le couloir menant à la porte d'entrée. « Je ne voudrais pas abuser de votre patience. Mes petites babioles ne méritent guère votre attention. Si vous me le permettez je vais prendre congé. »

— « En aucune façon ! » déclara Iucounu cordialement. « Je reçois peu de visiteurs et la plupart sont des coquins et des voleurs. Je les traite sévèrement, soyez-en sûr ! J'insiste pour que vous preniez au moins quelque rafraîchissement. Posez votre sac sur le plancher. »

Cugel déposa le sac avec précaution. « Récemment, j'ai appris un petit tour d'une magicienne de l'Alster Blanc. Je pense que vous serez intéressé. J'ai besoin de quelques aunes de corde. »

— « Vous excitez ma curiosité ! » dit Iucounu en étendant le bras. Un panneau glissa dans un lambris et un rouleau de corde fut projeté dans sa main. Se frottant la figure comme pour dissimuler un sourire, Iucounu remit la corde à Cugel, qui la déroula avec grand soin. « Je demanderai votre concours, » dit Cugel. « Il s'agit simplement d'étendre un bras et une jambe. »

— « Oui, bien sûr. » Iucounu tendit la main, en pointant un doigt. La corde s'enroula autour des bras et des jambes de Cugel, si étroitement qu'il fut immobilisé. Un large sourire fendit la face du magicien. « Quelle surprise ! J'ai appelé par mégarde l'Attrape-Voleur ! Vous avez intérêt à ne pas remuer, car l'Attrape-Voleur est tissé d'aiguillons de guêpes. Allons, je vais maintenant examiner le contenu de votre sac. » Il y jeta un coup d'œil et poussa un léger cri d'effroi. « Tu as dévalisé ma collection ! Je reconnais certains de mes objets de valeur les plus précieux ! »

Cugel fit la grimace. « En effet ! Mais je ne suis pas un voleur ; c'est Fianosther qui m'a envoyé ici pour choisir certains objets, c'est pourquoi... »

Iucounu l'arrêta d'un geste. « L'offense est beaucoup trop grave pour que tu t'en tires avec des pirouettes. Je t'ai dit que j'abominais

les larrons et les voleurs. Je dois donc t'infliger, en toute justice, un châtiment rigoureux — à moins, bien entendu, que tu ne me suggères une compensation adéquate. »

— « Une telle compensation existe sûrement, » assura Cugel. « Toutefois cette corde m'irrite la peau, de sorte qu'il m'est impossible d'y réfléchir. »

— « Aucune importance. J'ai décidé de t'appliquer le sortilège de l'Enkystement Lointain, qui enferme le coupable à quelque seize lieues sous terre. »

Cugel, épouvanté, cligna les yeux. « Dans ces conditions je ne pourrai jamais vous dédommager. »

— « C'est juste, » fit Iucounu songeusement. « Je me demande si, après tout, tu ne pourrais me rendre un petit service. »

— « Sans doute la mort du traître ? C'est comme si c'était déjà fait ! » déclara Cugel. « Vous pouvez donc me débarrasser de ces affreux liens ! »

— « Je n'avais pas spécialement l'intention d'assassiner quelqu'un, » fit Iucounu. « Suis-moi. »

La corde se relâcha, permettant à Cugel de clopiner derrière Iucounu, jusqu'à une chambre voisine ornée de tapisseries aux broderies entremêlées. Iucounu prit dans une commode un coffret, qu'il plaça sur un disque de verre flottant. Il ouvrit le coffret, fit signe à Cugel d'approcher. Celui-ci vit que la boîte comportait deux entailles garnies de velours écarlate, sur l'une desquelles reposait une petite lentille de verre violet, revêtue d'une membrane.

— « Toi qui es un savant et un grand voyageur, » goguenarda Iucounu, « tu reconnais sans doute cet objet. Non ? Tu es au courant, bien sûr, des Guerres de Cutz, au Dix-Huitième Eon ? Non ? » Iucounu haussa les épaules, affectant la surprise. « Durant ces terribles événements le démon Unda-Hrada — désigné comme le Vert 16-04 dans l'Almanach de Thrump — songea à venir en aide à ses adeptes et, dans ce but, il fit remonter certains agents du monde inférieur La-Er. Pour leur donner la vue, ils furent munis de lentilles pareilles à celle que tu vois là. Quand les événements tournèrent mal pour lui, le démon rentra sous terre à La-Er. Les lentilles furent détachées et répandues à travers Cutz. Je possède l'une d'elles, comme tu peux le voir. Tu dois te procurer sa pareille et me l'apporter, après quoi je passerai l'éponge sur ton délit. »

— « Le choix est difficile, » rétorqua Cugel, « entre une incur-

sion dans le monde démoniaque de La-Er et le sortilège de l'Enkystement Lointain. Je suis embarrassé pour prendre une décision. »

Iucounu rit si fort que sa tête faillit éclater comme une grosse vessie jaune. « Une visite à La-Er ne sera peut-être pas indispensable. Tu peux te procurer cet article dans le pays connu jadis sous le nom de Cutz. »

— « Si je le dois, je le ferai, » maugréa Cugel, fort mécontent de la tournure prise ce jour-là par les événements. « Qui garde cette lentille violette ? Quelle est sa fonction ? Comment dois-je partir et comment reviendrai-je ? De quelles armes aurai-je besoin ? De quels talismans et autres accessoires magiques avez-vous l'intention de me munir ? »

— « Chaque chose en son temps, » répondit Iucounu. « D'abord je dois m'assurer que, une fois en liberté, tu te conduiras toujours avec loyauté, zèle et pureté d'intention. »

— « Soyez sans crainte, » déclara Cugel, « je m'y engage sur ma parole. »

— « Parfait ! » s'écria Iucounu. « Cette affirmation représente une sécurité de base que je ne prends nullement à la légère. L'acte qui doit être maintenant accompli n'en sera sans aucun doute que le complément. »

Il quitta la pièce et revint au bout d'un moment avec un bol à couvercle de verre contenant une petite créature blanche, toute en griffes, en crocs, en barbes et en crochets, qui se tortillait avec colère. « Voici mon ami Firx, de l'étoile Achernar, » fit Iucounu. « Il est beaucoup plus raisonnable qu'il en a l'air. Firx est contrarié qu'on le sépare de la compagne avec laquelle il partage une cuve dans mon laboratoire. Il t'aidera à remplir promptement tes obligations. »

S'étant approché, Iucounu lança avec adresse la créature sur l'abdomen de Cugel. La bête s'enfonça dans ses viscères, où elle prit une position vigilante, en se lovant autour du foie.

Iucounu recula, éclatant de ce rire excessif qui lui avait valu son surnom. Les yeux de Cugel lui sortaient de la tête. Il ouvrit la bouche pour protester avec violence ; mais il finit par serrer les mâchoires, en roulant ses prunelles exorbitées.

La corde se déroula. Cugel se tenait tout tremblant, les muscles noués.

L'hilarité d'Iucounu se mua en un rictus méditatif. « Tu as parlé d'accessoires magiques. Mais que fais-tu des talismans dont

tu vantais l'efficacité dans ta baraque d'Azenomeï ? Ne sont-ils pas capables d'immobiliser des ennemis, de dissoudre le fer, de séduire les vierges, de conférer l'immortalité ? »

— « On ne peut se fier uniquement à leurs vertus, » fit Cugel. « J'aurai besoin d'autres pouvoirs. »

— « Tu les as, » répondit Iucounu, « dans ton épée, ton astuce persuasive et l'agilité de tes pieds. Cependant tu as suscité mon intérêt, aussi vais-je t'aider de la façon suivante. » Il suspendit une petite tablette carrée au cou de Cugel. « Désormais tu ne craindras plus la faim. Le contact de cet objet efficace rendra comestible n'importe quel morceau de bois, d'écorce, d'herbe, voire de vieille nippe. En outre il doit carillonner en présence d'un poison. Ainsi donc, il n'y a plus rien pour nous retarder ! Viens, nous allons partir. Corde ? Où est Corde ? »

Docilement la corde enlaça le cou de Cugel, qui fut obligé de suivre Iucounu.

Ils montèrent sur le toit de l'antique château. La nuit recouvrait depuis longtemps le pays. D'un bout à l'autre de la vallée du Xzan des lumières clignotaient faiblement, tandis que le cours d'eau lui-même formait un large ruban irrégulier, plus sombre que la nuit.

Iucounu désigna une cage. « Entre là-dedans, ce sera ton moyen de transport. »

Cugel hésita. « Il vaudrait mieux bien dîner et passer une bonne nuit à dormir, afin d'être frais et dispos demain matin pour se mettre en route. »

— « Comment ? » s'écria Iucounu d'une voix claironnante. « Tu oses me tenir tête et m'exposer tes préférences ? Toi, qui t'es introduit clandestinement dans ma demeure, qui as pillé mes objets de valeur et laissé tout en désordre ? Te rends-tu compte de ta chance ? Peut-être préfères-tu l'Enkystement Lointain ? »

— « En aucune façon ! » protesta Cugel nerveusement. « Mon unique souci est de réussir ! »

— « Alors entre dans la cage. »

Cugel jeta un regard désespéré autour de lui, sur le toit du château, s'approcha lentement de la cage et y pénétra.

« J'espère que tu n'es pas sujet à des défaillances de mémoire, » dit Iucounu. « Mais même dans ce cas, si tu négliges ta principale responsabilité, c'est-à-dire l'acquisition de la lentille violette, Firx est sur place pour te la rappeler. »

— « Puisque je suis maintenant chargé de cette entreprise, » répondit Cugel, « et qu'il y a peu de chances que j'en revienne, vous serez peut-être intéressé de connaître mon opinion sur vous et votre façon d'agir. En premier lieu... »

Mais Iucounu l'interrompit en levant la main. « Je ne tiens pas à t'écouter ; la critique malveillante blesse mon amour-propre et la louange me laisse sceptique. Et maintenant, tu peux partir ! » Il recula, leva les yeux vers les ténèbres, puis clama l'invocation connue sous le nom de Transfert Laganétique de Thasdrubal. Un bruit sourd arriva d'en haut, suivi d'un coup violent et du mugissement étouffé de colère du démon venu se poser sur la cage.

Iucounu s'écarta de quelques pas, criant des paroles dans une langue archaïque. La cage, avec Cugel accroupi à l'intérieur, fut soulevée et projetée dans les airs.

Un vent froid mordit le visage de Cugel. Il entendait au-dessus de lui le claquement des vastes ailes du démon, ainsi que sa morne lamentation. La cage se balançait d'avant en arrière. En dessous tout était noir, noir comme dans un puits. D'après la position des étoiles, Cugel déduisit qu'ils se dirigeaient vers le nord. Bientôt il perçut au bas de lui les hauteurs des Monts Maurenron. Ils survolèrent ensuite la région désertique connue sous le nom de Terre du Mur Tombant. Une ou deux fois, Cugel aperçut les lumières d'un château isolé. Il remarqua en outre un grand feu de joie.

Pendant quelque temps, un esprit ailé vint voler près de la cage et regarda à l'intérieur. Il parut s'amuser de la fâcheuse position où se trouvait Cugel et, quand ce dernier voulut le questionner sur le pays qu'ils traversaient, l'autre se contenta de pousser de rauques gloussements de joie. Lorsqu'il fut fatigué, l'être surnaturel essaya de s'accrocher à la cage, mais Cugel le repoussa violemment et il tomba dans le vent, avec un long cri dépité.

L'est s'empourpra d'une teinte de vieux sang et bientôt le soleil apparut, tremblant comme un vieillard frileux. Le sol était voilé de brume ; Cugel pouvait à peine se rendre compte qu'ils passaient au-dessus d'une contrée de noires montagnes et de gouffres ténébreux. Bientôt le brouillard se dissipa pour révéler une mer couleur de plomb. Une ou deux fois, le captif regarda au-dessus de lui,

mais le toit de sa cage masquait le démon, dont il n'apercevait que l'extrémité des ailes, ressemblant à du cuir.

Enfin le démon atteignit la côte nord de l'océan. Fonçant vers la grève, il fit entendre un croassement vindicatif et laissa tomber la cage d'une hauteur de deux toises.

Cugel sortit en rampant de la cage brisée. Massant ses membres contusionnés, il maudit le démon qui s'envolait, puis, marchant péniblement dans le sable jaune et humide, remonta la plage découverte à marée basse. Il y avait au nord des landes marécageuses et un groupe lointain de basses collines ; à l'est et à l'ouest s'étendait l'océan, au rivage lugubre. Cugel brandit son poing vers le sud. Un jour, d'une manière ou d'une autre, il se vengerait du Magicien Rieur ! Il en fit le serment.

A quelques centaines de pieds vers l'ouest, se trouvaient les vestiges d'une ancienne digue. Cugel décida d'aller les examiner de près, mais à peine avait-il fait trois pas que Firx cramponna ses griffes dans son foie. Les yeux révulsés de douleur, Cugel rebroussa chemin et longea la côte vers l'est.

Bientôt la faim le tenailla. Il se souvint de l'amulette d'Iucounu. Ramassant un bout de bois, il le frotta au moyen de sa tablette, dans l'espoir qu'il se transforme en plateau de friandises ou en volaille rôtie. Mais ce débris d'épave se ramollit simplement, prenant la consistance du fromage, sans perdre son goût de bois mouillé. Cugel l'avala sans plaisir par grosses bouchées. Un autre compte à régler avec Iucounu ! Le Magicien Rieur lui revaudrait cela !

Le globe écarlate du soleil glissait dans le ciel méridional. A l'approche du soir, Cugel arriva enfin en vue d'un lieu habité : un village primitif situé au bord d'un petit cours d'eau. Les huttes ressemblaient à des nids d'oiseaux, pétries de boue et de poutrelles, et dégageaient une odeur infecte d'ordures et de crasse. Parmi elles déambulaient des individus d'aspect aussi rebutant que leurs gîtes. Ils étaient trapus, obèses et d'allure bestiale ; ils avaient des traits grossiers et des cheveux pareils à des crins jaunâtres en broussaille. Leur seule particularité remarquable — qui éveilla aussitôt chez Cugel le plus vif intérêt — résidait dans leurs yeux : c'étaient des hémisphères violets sans pupilles et comme aveugles, semblables en tous points à la lentille que réclamait Iucounu.

Cugel approcha prudemment du village, mais les habitants firent peu attention à lui. Puisque la lentille convoitée par Iucounu était

identique aux yeux violets de cette peuplade, le grand problème de sa mission se trouvait résolu et l'obtention d'une capsule violette n'était plus qu'une simple question de tactique.

Cugel se mit à observer les villageois et beaucoup de choses le rendirent perplexe. En premier lieu, ils ne se comportaient pas comme les balourds malodorants qu'ils étaient, mais avec une étonnante hauteur et une dignité qui frisaient parfois l'arrogance. Indécis, Cugel se demanda s'il ne se trouvait pas en présence d'une tribu de faibles d'esprit. En tout cas, leur attitude n'était guère menaçante. Néanmoins, c'est avec précaution qu'il s'engagea dans l'allée principale du village, pour éviter de s'attirer trop de rebuffades. Un villageois daigna enfin le remarquer et lui demanda d'une voix gutturale et grognonne : « Eh bien, mon brave, que désires-tu ? Pourquoi rôdailles-tu aux abords de notre cité de Smolod ? »

— « Je suis de passage, » répondit Cugel. « Je désire seulement que l'on m'indique l'auberge où je puisse trouver le vivre et le couvert. »

— « Nous n'avons pas d'auberge ; nous ne voyons jamais de voyageurs ni de nomades. Malgré tout, sois le bienvenu pour partager notre abondance. Voici une demeure assez bien aménagée pour que tu puisses t'y installer à ton aise. » L'homme désignait une cabane délabrée. « Pour manger à satiété, tu n'as qu'à entrer au réfectoire, là-bas, et choisir ce qui te plaît ; on n'est pas rationné à Smolod. »

— « Je vous remercie infiniment de votre complaisance, » répondit Cugel, qui aurait bien poursuivi la conversation si son hôte ne s'était pas éloigné.

Cugel entra en catimini dans la cabane, où il eut beaucoup de mal à nettoyer le fatras qui l'encombrait et à aménager un bas-flanc pour dormir. Le soleil descendait maintenant à l'horizon. Cugel se rendit dans la resserre qu'on lui avait indiquée comme étant le réfectoire. En ce qui concernait l'abondance de la bonne chère, la description du villageois, comme Cugel l'avait pressenti, était d'un caractère hyperbolique. Dans un côté du magasin à vivres, il y avait un amas de poissons fumés ; dans l'autre, se trouvait un coffre rempli de lentilles mêlées de graines et céréales variées. Cugel emporta une portion dans sa hutte, où il fit un souper morose.

Le soleil s'était couché ; Cugel alla voir plus loin ce que le village offrait en guise de distractions, mais il ne trouva que des venelles désertes. Dans certaines cabanes, des lampes étaient allu-

mées. Par les ouvertures, Cugel vit les habitants qui dînaient de poisson fumé ou poursuivaient des discussions. Il revint à son gîte, fit un peu de feu pour se protéger du froid et s'apprêta à dormir.

Le lendemain, Cugel se remit à observer le village de Smolod et ses habitants aux yeux violets. Aucun d'eux, remarqua-t-il, ne partait travailler, et il ne semblait pas y avoir de cultures à proximité. Cugel fut contrarié par cette découverte. Pour se procurer un œil violet, il serait obligé de tuer son possesseur et, dans ce but, il était essentiel qu'il eût les mouvements libres, qu'il n'y eût aucun risque d'intervention importune.

Il tenta à plusieurs reprises d'engager la conversation avec des villageois, mais ils eurent à son égard une attitude qui choqua le caractère égal de Cugel : on eut presque dit que c'étaient eux les aimables seigneurs et lui un lourdaud malodorant !

Dans l'après-midi, Cugel alla se promener vers le sud et, à moins d'une demi-lieue sur la côte, arriva près d'un autre village. Les habitants étaient à peu près les mêmes que ceux de Smolod, mais avec des yeux d'aspect normal. En outre ils étaient laborieux. Cugel les vit cultiver les champs ou pêcher dans la mer.

Il rencontra deux pêcheurs qui revenaient au village, portant leur prise sur les épaules. Ils s'arrêtèrent, dévisagèrent Cugel sans grande aménité. Cugel se présenta comme un voyageur de passage, les interrogea sur les contrées de l'est, mais les pêcheurs déclarèrent qu'ils ne savaient rien en dehors du fait que ce pays était désert, lugubre et dangereux.

— « Je suis actuellement hébergé au village de Smolod, » indiqua Cugel. « Je trouve les gens assez agréables, mais quelque peu bizarres. Par exemple, pourquoi leurs yeux sont-ils tels qu'ils sont ? Quelle est la nature de leur infirmité ? Pourquoi se conduisent-ils avec tant d'outrecuidance aristocratique et de doucereuses manières ? »

— « Leurs yeux sont des capsules magiques, » exposa l'aîné des pêcheurs d'une voix rancunière. « Elles leur procurent une vision du Monde Supérieur. Alors pourquoi ceux qui les possèdent ne se conduiraient-ils pas en seigneurs ? C'est ce que je ferai lorsque Radkuth Vomine mourra, car j'hériterai de ses yeux. »

— « Vraiment ! » s'émerveilla Cugel. « Ces capsules magiques

peuvent-elles être détachées à volonté pour être transmises à un autre au gré du possesseur ? »

— « Elles le peuvent, mais qui voudrait échanger le Monde Supérieur contre celui-ci ? » Le pêcheur balaya d'un geste le morne paysage environnant. « J'ai trimé pendant longtemps et c'est enfin mon tour de goûter aux délices du Monde Supérieur. Après cela il n'y a plus rien et le seul risque est la mort par excès de bonheur ! »

— « Extrêmement intéressant ! » constata Cugel. « Comment pourrais-je me qualifier pour obtenir une paire de ces capsules magiques ? »

— « Abats de la besogne comme le font tous les gens de Grodz : mets ton nom sur la liste et travaille dur ensuite pour assurer la subsistance de Smolod. Cela fait trente et un ans que je sème et récolte des lentilles ou que je ramène des poissons dans mon filet pour les sécher au feu, et maintenant le nom de Bubach Angh est en tête de liste. Alors, toi, tu devras en faire autant. »

— « Trente et un ans, » fit Cugel, rêveur. « C'est un délai qu'il faut considérer. » A ces mots, Firx se tortilla sans arrêt, au grand dam du foie de Cugel.

Les pêcheurs se remirent en route vers leurs village de Grodz ; Cugel revint à Smolod. Il alla trouver l'homme avec qui il avait conversé la veille et qui semblait être le doyen ou le chef.

— « Messire, » lui dit Cugel, « comme vous le savez je suis un voyageur qui vient de très loin et j'ai été attiré ici par la magnificence de la cité de Smolod. »

— « Cela se comprend, » grommela l'autre. « Notre splendeur ne peut qu'inspirer de l'enthousiasme. »

— « Quelle est donc l'origine des capsules magiques ? »

Le vieillard fixa ses disques violets sur Cugel, comme s'il le voyait pour la première fois. « C'est un sujet sur lequel nous n'aimons pas nous étendre, mais, puisque tu as soulevé la question, tant pis, je vais y répondre. A une époque reculée, le démon Underherd projeta des tentacules à travers la Terre pour l'observer, avec une capsule magique fixée sur chacun d'eux. Simbilis XVI mit à mal le monstre, qui dut se terrer dans son monde inférieur, tandis que se détachaient ses capsules. Quatre cent douze d'entre elles furent rassemblées et amenées à Smolod, qui était alors aussi splendide qu'il m'apparaît à présent. Certes, je me rends compte

que je ne vois qu'un simulacre, mais il en est de même pour toi, et qui peut dire laquelle des deux visions est la bonne ? »

— « Je ne regarde pas à travers des lentilles magiques, » fit Cugel.

— « C'est vrai, » répondit le vieux, en haussant les épaules. « C'est une question que je préfère oublier. Je me souviens vaguement que j'habite dans un taudis et que j'absorbe une nourriture grossière — mais la réalité subjective est que je demeure dans un palais resplendissant, parmi les princes et les princesses qui sont mes pairs. Cela s'explique ainsi : le démon Under-Herd voyait notre monde depuis le monde inférieur ; nous voyons depuis le nôtre le Monde Supérieur, qui est le suc de l'espérance humaine, la nostalgie visionnaire et le rêve béatifique. Nous qui habitons ce monde, comment ne pas nous croire de splendides seigneurs ? Voilà comment nous sommes. »

— « C'est passionnant ! » s'exclama Cugel. « De quelle façon puis-je obtenir une paire de ces capsules magiques ? »

— « Il y a deux méthodes. Under-Herd a perdu quatre cent quatorze capsules, nous en disposons de quatre cent douze. Deux d'entre elles n'ont jamais été retrouvées et gisent probablement au fond de l'océan. Tu es libre d'aller les y chercher. Le second moyen consiste à devenir un citoyen de Grodz et à fournir leur subsistance aux seigneurs de Smolod jusqu'à ce que l'un de nous meure, ce qui nous arrive peu fréquemment. »

— « Je crois qu'un certain Seigneur Radkuth Vomine est souffrant. »

— « Oui, c'est lui qui est là. » Le doyen désigna un vieillard ventripotent, à la bouche molle et baveuse, assis parmi les ordures devant sa cabane. « Tu le vois se prélasser dans son plaisant palais. Le Seigneur Radkuth s'est livré à des excès de luxure qui l'ont surmené, car nos princesses sont les plus ravissantes créatures du genre humain, tout comme je suis le plus noble des princes. Mais, à la suite de ses débordements, le Seigneur Radkuth a subi une grande mortification de la chair. »

— « Peut-être puis-je faire des démarches pour obtenir ses capsules ? » hasarda Cugel.

— « Je crains fort que non. Tu dois aller à Grodz et trimer comme les autres. Comme je l'ai fait moi-même, dans une existence antérieure, qui me semble à présent confuse et primitive... Dire

que j'ai souffert si longtemps ! Mais tu es jeune ; trente, quarante ou cinquante ans sont vite passés. »

Cugel appuya la main sur son abdomen pour calmer les soubresauts agacés de Firx. « Dans l'espace d'un temps aussi long, le soleil peut très bien s'éteindre. Regardez ! » Il montra du doigt l'astre du jour, qu'une ombre scintillante recouvrait, telle une croûte momentanée. « Il commence déjà à décliner ! »

— « Tu vois trop les choses en noir, » déclara le doyen. « Pour nous autres seigneurs de Smolod, le soleil émet un rayonnement aux exquises couleurs. »

— « Cela peut sembler vrai pour le moment, » dit Cugel, « mais quand il s'obscurcira pour de bon, que se passera-t-il ? Prendrez-vous un même plaisir dans les ténèbres et les frimas ? »

Mais l'autre ne s'occupait plus de lui. Radkuth Vomine venait de basculer dans la boue et semblait mort.

Jouant d'un air indécis avec son couteau, Cugel s'apprêta à aller jeter un coup d'œil sur le corps. Il suffirait d'une ou deux adroites coupures, faites en un tournemain, pour atteindre son but. Il s'élança, mais déjà il était trop tard. D'autres seigneurs du village accouraient, écartant Cugel sans douceur. Le corps de Radkuth Vomine fut soulevé, porté en grande pompe à l'intérieur de sa hutte nauséabonde.

Cugel regarda pensivement par la porte ouverte, calculant les chances qu'il avait s'il usait de telle ou telle ruse.

— « Qu'on apporte des lumières ! » proclama le chef du village. « Qu'un dernier éclat entoure le Seigneur Radkuth dans son sarcophage incrusté de gemmes ! Que le clairon d'or sonne du haut des tours ; que les princesses revêtent des robes de brocart ; qu'elles voilent de leurs cheveux leurs figures voluptueuses que le Seigneur Radkuth chérissait tant ! Et maintenant nous devons le veiller ! Qui gardera le cercueil ? »

Cugel s'avança. « J'apprécierais vraiment un tel honneur. »

Le doyen secoua la tête. « C'est un privilège réservé à ses pairs, Seigneur Maulflag, Seigneur Glus : peut-être le veillerez-vous en cette qualité. » Deux villageois s'approchèrent du banc sur lequel gisait le Seigneur Radkuth Vomine. « Et maintenant, » déclara le chef, « les obsèques doivent être annoncées et les capsules magiques transmises à Bubach Angh, le chevalier le plus méritant de Grodz. Qui, encore une fois, ira le notifier à ce chevalier ? »

— « Encore une fois, » dit Cugel, « j'offre mes services, quand

ce ne serait que pour payer de retour, de fort modeste façon, l'hospitalité dont j'ai profité à Smolod. »

— « Bien parlé ! » clama le doyen. « Ainsi donc, cours à Grodz et ramène ce chevalier qui, par sa fidélité, mérite de l'avancement. »

Cugel s'inclina et traversa en hâte la lande en direction de Grodz. En s'approchant des premières cultures il avança prudemment, sous le couvert des buissons ou des taillis, et il trouva bientôt ce qu'il cherchait : un paysan qui retournait le sol humide avec une pioche.

Cugel rampa silencieusement vers le pauvre diable et l'assomma au moyen d'une souche noueuse. Il le dépouilla de ses vêtements en fibre végétale, de son chapeau de cuir, de ses jambières et de ses brodequins ; puis il tira son couteau et lui coupa sa barbe raide couleur de paille. Il emporta le tout, laissant le paysan étendu dans la boue, tout nu et sans connaissance, et il prit la fuite en direction de Smolod. S'abritant dans un lieu isolé, il revêtit les nippes mordorées du paysan. La barbe coupée lui causa quelque embarras, mais, en nouant bout à bout des touffes de crins jaunes, il parvint à se confectionner une barbe postiche, plutôt hirsute, dont il s'affubla, enfonçant ce qui restait de mèches sous le chapeau de cuir à larges bords.

Maintenant le soleil était couché ; une ombre bleutée estompait le paysage. Cugel rentra à Smolod. Des lampes à huile papillotaient devant la cabane de Radkuth Vomine, où d'obèses et difformes villageoises se répandaient en larmes et en gémissements.

Cugel s'avança avec précaution, se demandant ce que l'on exigerait de lui. Quant à son déguisement, ou bien il serait valable ou bien pas. La question de savoir jusqu'à quel point les lentilles violettes faussaient la vision des choses était dubitative. Il devait tenter un essai.

S'armant de courage, Cugel gagna la porte de la cabane. Il dit de sa voix la plus basse : « Me voici, princes vénérés de Smolod : Chevalier Bubach Angh de Grodz qui, pendant trente et un ans, ai accumulé les mets les plus délicats et les plus choisis dans les garde-manger de Smolod. Maintenant j'apparais, sollicitant mon élévation au rang de la noblesse. »

— « Comme c'est ton droit, » fit le chef du village. « Mais tu as bien changé, Bubach Angh, toi qui as servi pendant si longtemps les princes de Smolod. »

— « J'ai été transfiguré — à la fois par le chagrin que m'a causé la mort du Prince Radkuth et par le ravissement à l'idée de mon élévation. »

— « Voilà qui est clair et compréhensible. Viens donc, prépare-toi pour les rites. »

— « Je suis prêt dès à présent, » répondit Cugel. « En vérité, si tu m'offres simplement ces capsules magiques, j'en prendrai possession et m'en réjouirai. »

Le doyen hocha la tête avec indulgence. « Ce n'est pas conforme aux rites. Pour commencer tu dois te mettre tout nu ici, dans le pavillon de ce grand château, et la plus belle viendra t'oindre d'aromates. Ensuite ce sera l'invocation à Eddith Bran Maur. Et après... »

— « Vénérable, » exposa Cugel, « accorde-moi une faveur. Avant de procéder aux rites, munis-moi des capsules magiques, afin que je puisse comprendre toute la portée de la cérémonie. »

Le vieux chef médita.

— « La requête est contraire aux us, mais raisonnable. Que l'on amène les capsules ! »

Il y eut une attente, durant laquelle Cugel trépigna d'impatience. Les minutes se traînaient ; ses oripeaux et sa barbe postiche lui donnaient d'insupportables démangeaisons. Or, voici qu'il aperçut tout à coup de nouveaux venus qui surgissaient aux abords du village, venant de la direction de Grodz. L'un avait tout l'air d'être Bubach Angh, tandis qu'un autre semblait avoir eu la barbe arrachée.

Le doyen du village apparut, portant dans chaque main une lentille violette. « Approche ! »

— « Me voilà, messire, » fit Cugel à voix haute.

— « Je t'applique maintenant l'onguent qui sanctifie l'apposition de la capsule magique sur l'œil droit. »

Derrière la foule, s'éleva la voix de Bubach Angh : « Arrêtez ! Qu'est-ce qui se manigance ? »

Cugel se retourna, lançant d'un ton venimeux : « Quel est le chien qui interrompt cette solennité ? Qu'on l'emmène ! Hors d'ici ! »

— « Parfaitement ! » clama le chef d'une voix péremptoire. « Il se déshonore, celui qui trouble la dignité de cette cérémonie ! »

Subjugué pour l'instant, Bubach Angh se tassa dans son coin.

— « Eu égard à cette interruption, » dit Cugel, « j'aimerais autant prendre simplement en garde les capsules magiques, jusqu'à ce que ces lourdauds soient châtiés d'importance. »

— « Non, » fit le chef. « Une telle façon d'agir est impossible. » Il instilla des gouttes de graisse rance dans l'œil droit de Cugel. Mais aussitôt le manant ébarbé se mit à brailler : « Mon chapeau ! Mes habits ! Ma barbe ! Il n'y a donc pas de justice ? »

— « Silence ! » chuinta la foule. « Ceci est une cérémonie solennelle ! »

— « Mais je suis Bu... »

— « Insère la capsule magique, seigneur, » intervint Cugel. « Dédaignons ces rustres. »

— « Un rustre, tu m'appelles ? » rugit Bubach Angh. « Mais je te reconnais, espèce de chenapan. Arrêtez la cérémonie. »

Le doyen du village laissa tomber, inexorable : « Je t'investis maintenant avec la capsule de droite. Il faut que tu fermes cet œil provisoirement pour éviter une discordance qui pourrait te troubler le cerveau et causer de la stupeur. Maintenant, au tour de l'œil gauche. »

Il avança en brandissant l'onguent, mais Bubach Angh ne voulait plus être désavoué. « Arrête la cérémonie ! Tu es en train d'anoblir un imposteur ! Je suis le vrai Bubach Angh, le valeureux chevalier ! Celui qui se tient devant toi n'est qu'un vagabond ! »

Le doyen dévisagea Bubach Angh avec perplexité. « C'est un fait que tu ressembles au paysan qui, pendant trente et un ans, a ravitaillé Smolod. Mais si tu es Bubach Angh, qui est l'autre ? »

Le croquant au menton déplumé avança d'un pas lourd. « C'est un vil scélérat qui m'a volé les vêtements sur le dos et la barbe sur la figure. »

— « C'est un criminel, un bandit, un vaurien... »

— « Halte ! » clama le vieux chef. « Ces mots sont déplacés. Oubliez-vous qu'il a été élevé au rang de prince de Smolod ? »

— « Pas tout à fait ! » s'écria Bubach Angh. « Il a un de mes yeux. Je réclame l'autre ! »

— « Quelle situation embarrassante, » murmura le doyen. Puis, s'adressant à Cugel : « Bien que tu sois ancien vagabond et coupe-jarret, te voilà devenu prince et investi de responsabilité. Quelle est ton opinion ? »

— « Je suggère de nous abriter hors de la présence de ces turbulents maroufles. Ensuite... »

Vociférant de rage, Bubach Angh et le paysan sans barbe se jetèrent sur lui. Cugel, en faisant un saut pour les éviter, oublia les précautions concernant son œil droit. La paupière s'ouvrit ; une

merveille si exaltante envahit son cerveau que son cœur faillit s'arrêter de saisissement et qu'il en eut le souffle coupé. Mais, conjointement, son œil gauche lui montra Smolod sous son vrai jour. La dissonance était trop violente pour être supportée ; il trébucha et tomba contre une hutte. Bubach Angh accourut, brandissant une pioche au-dessus de lui, mais le vieux chef s'interposa. « Aurais-tu perdu la tête ? Cet homme est un prince de Smolod ! »

— « C'est un homme que je vais tuer, car il a mon œil ! Ai-je trimé pendant trente et un ans au profit d'un va-nu-pieds ? »

— « Calme-toi, Bubach Angh, si tel est ton nom, et souviens-toi que le litige n'est pas tout à fait réglé. Une erreur a pu être commise — mais c'est une erreur sans nul doute de bonne foi, car cet homme est à présent un prince de Smolod, ce qui veut dire qu'il personnifie la justice et la sagesse. »

— « Il ne le faisait pas avant d'avoir reçu la capsule, » argua Bubach Angh, « c'est-à-dire au moment où le délit a été commis. »

— « Je ne peux m'occuper de discriminations casuistiques, » riposta le doyen. « De toute façon, ton nom sera en tête de liste pour le prochain décès... »

— « D'ici dix à douze ans ? » s'écria Bubach Angh. « Dois-je peiner encore si longtemps et recevoir ma récompense juste quand mon soleil s'assombrira ? Non, non et non ! Ça ne peut pas être ! »

— « Prends l'autre capsule, » suggéra le laboureur à la barbe fauchée. « Ainsi tu auras au moins la moitié de tes droits et tu empêcheras l'intrus de te berner complètement. »

Bubach Angh fut d'accord. « Je me contenterai pour commencer de cette seule capsule magique ; je tuerai ensuite ce fripon et lui prendrai l'autre ; alors tout sera en ordre. »

— « Allons donc, » fit le chef d'un ton hautain, « ce n'est pas le ton qui convient à l'égard d'un prince de Smolod ! »

— « Bah ! » renâcla Bubach Angh. « Souviens-toi de ceux qui te fournissent ton ravitaillement ! Nous autres de Grodz nous n'allons pas bosser pour des prunes ! »

— « Très bien, » dit le chef. « Je déplore tes écarts de langage incongrus, mais ne puis nier que, dans une certaine mesure, tu aies raison. Voici la capsule gauche de Radkuth Vomine. Je te dispense de l'invocation, de l'onction et du péan congratulatoire. Si tu veux avoir la bonté d'avancer et d'ouvrir l'œil gauche — comme ceci. »

Comme Cugel, Bubach Angh regarda des deux yeux à la fois et, pris de vertige, recula en titubant. Mais, ayant appliqué la main

sur son œil gauche, il se ressaisit et marcha sur Cugel. « Tu dois comprendre à présent l'inutilité de ta ruse. Redonne-moi cette capsule et va ton chemin, car tu n'auras jamais l'emploi de la paire. »

— « Peu m'importe, » répondit Cugel. « Grâce à mon ami Firx, je me contente de la capsule en ma possession. »

Bubach Angh grinça des dents. « Aurais-tu l'intention de me rouler de nouveau ? Ta vie ne tient qu'à un fil, que je ne suis pas seul à vouloir trancher, car tous les gens de Grodz sont avec moi ! »

— « Pas dans le périmètre de Smolod ! » avertit le chef du village. « Il ne doit y avoir aucune querelle entre les princes : je décrète l'amitié ! Vous qui avez partagé les capsules de Radkuth Vomine, vous devez aussi partager son palais, sa garde-robe, son mobilier, ses bijoux et sa suite, jusqu'à l'éventualité, fort lointaine heureusement, où l'un de vous deux mourra, auquel cas le survivant disposera du tout. Tel est mon jugement, il n'y a plus rien à ajouter. »

— « La mort de l'imposteur est heureusement très proche, » gronda Bubach Angh. « Dès qu'il mettra le pied hors des limites de Smolod, sa dernière heure aura sonné ! S'il le faut, les citadins de Grodz monteront la garde pendant cent ans ! »

A ces mots Firx se tortilla et Cugel tressaillit sous l'effet de la douleur. D'une voix conciliante, Cugel proposa à Bubach Angh :

— « On pourrait s'entendre sur un compromis : tous les biens de Radkuth Vomine te reviendront : son palais, ses dépendances, sa suite. A moi ne seront dévolues que les capsules magiques. »

Mais Bubach Angh ne voulut rien savoir. « Si tu tiens à la vie, remets-moi sur-le-champ cette capsule. »

— « C'est impossible, » fit Cugel.

Bubach Angh se détourna et dit quelque chose au paysan privé de barbe, qui acquiesça et disparut. Ayant décoché un regard furibond à Cugel, Bubach Angh alla s'asseoir sur le tas de détritus devant la hutte de Radkuth Vomine. Là, il expérimenta la vision toute neuve que procurait sa capsule, fermant prudemment son œil droit et ouvrant le gauche pour admirer le Monde Supérieur.

Profitant de ce qu'il avait l'esprit ainsi absorbé, Cugel, d'un pas nonchalant, gagna la sortie du village. Bubach Angh ne parut pas s'en apercevoir. Tiens ! se dit Cugel, ce n'est pas plus difficile que cela ! Encore deux foulées et il se perdrait dans la nuit ! Désinvolte, il allongea ses grandes jambes pour faire ces deux foulées. Un léger bruit — un rauque murmure, un grincement, un froissement

d'habits — le fit sauter sur le côté. Un fer de pioche fendit l'air et s'abattit, manquant de près sa tête.

Dans la pâle lueur des lampes de Smolod, Cugel distingua la silhouette vengeresse du paysan sans barbe. Quant à Bubach Angh, sa grosse tête baissée comme celle d'un taureau, il fonçait sur Cugel, qui l'esquiva et revint à toutes jambes vers le centre de Smolod. Lentement et la mine déconfite, Bubach retourna s'asseoir au même endroit. « Tu ne t'échapperas jamais, » dit-il à Cugel. « Donne-moi la capsule pour sauver ta vie ! »

— « N'y compte pas ! » riposta fougueusement Cugel. « Tremble plutôt pour ton existence d'abruti, qui est bien plus en danger ! »

Une voix réprobatrice s'éleva dans la hutte du vieux chef : « Arrêtez cette dispute ! Je cède aux caprices exotiques d'une belle princesse et ne dois pas être distrait. »

Se rappelant les masses de chair huileuses, les visages épais à l'expression sournoise, les pouilleuses chevelures emmêlées, les poils et les verrues sur la figure, ainsi que les relents qui caractérisaient les femmes de Smolod, Cugel s'émerveilla une fois de plus du pouvoir des capsules. Bubach Angh était en train d'essayer de nouveau la vision de son œil gauche. Cugel s'installa sur un banc et tenta de se servir de son œil droit, en couvrant d'abord d'une main son gauche...

...Cugel portait un pourpoint aux souples paillettes d'argent, un pantalon collant cramoisi, un manteau bleu nuit. Il était assis sur un banc de marbre, devant une rangée de colonnes de porphyre torsadées, recouvertes de feuillage sombre et de fleurs blanches. De chaque côté, les palais de Smolod se dressaient dans la nuit, en enfilade, avec des lumières tamisées soulignant les arcades et les fenêtres. Le ciel était d'un bleu sombre et velouté, semé de grandes étoiles scintillantes ; autour des palais s'étendaient des jardins de cyprès, de myrte, de jasmin, de lauriers-roses et de thym ; l'air était imprégné du parfum des fleurs et de la fraîcheur des sources. Des échappées de musique provenaient de quelque part : un murmure de cordes douces, un soupir de mélodie. Cugel respira profondément et se leva. Il s'avança pour traverser l'esplanade. Les palais et les jardins changeaient de perspective ; sur une vague pelouse, trois jeunes filles en robes de gaze blanche se retournèrent pour l'observer.

Cugel se dirigea d'un pas machinal vers elles, puis, se rappelant la malveillance de Bubach Angh, s'arrêta pour scruter les alentours. De l'autre côté de la grand-place s'élevait un palais de sept étages, dont chacun avait un jardin en terrasse, avec des vignes et des plantes grimpantes. Par les fenêtres, Cugel entrevit de luxueux mobiliers, des candélabres chatoyants, des majordomes en livrées, aux allées et venues silencieuses. Devant le pavillon précédant le palais, se tenait un homme au profil de vautour. Arborant une barbe d'or bien taillée, il portait un vêtement ocre et noir, à épaulettes dorées, et des brodequins noirs. Il se tenait avec un pied posé sur un griffon de pierre, les bras croisés sur son genou plié, gratifiant Cugel d'un regard chargé de haine et de menace. Cugel se demanda, non sans stupeur, s'il se pouvait que ce fût là le Bubach Angh au visage porcin ? Et se pouvait-il que ce magnifique palais à sept étages fût la tanière de Radkuth Vomine ?

Cugel traversa lentement la place et se trouva en présence d'un pavillon éclairé par un candélabre. Des tables étaient chargées de viandes, de gelées, de pâtisseries de toutes sortes. L'estomac de Cugel, qui n'avait été nourri que de bois d'épave ou de poisson fumé, l'incita à s'en approcher. Il passa de table en table, goûtant à tous les plats, et les trouva tous de la meilleure qualité.

« Il se peut que je sois encore en train d'ingurgiter du poisson et des lentilles, » pensa Cugel, « mais il y a beaucoup à dire au sujet du sortilège grâce auquel ils deviennent des mets aussi délectables. En vérité, un homme pourrait choisir un bien plus piètre sort que de passer le restant de sa vie ici, à Smolod. »

Aussitôt, comme s'il avait pu lire dans ses pensées, Firx lui infligea de violentes douleurs au foie. Maudissant Iucounu le Magicien Rieur, Cugel renouvela ses vœux de vengeance.

Se maîtrisant, il déambula vers un lieu où les jardins d'agrément qui entouraient les palais cédaient la place à un parc sauvage. Il se retourna et vit le prince au profil de vautour et à l'habit ocre et noir s'approcher avec des intentions manifestement hostiles. Cugel aperçut aussi d'autres silhouettes qui s'agitaient dans la pénombre du parc et crut reconnaître des guerriers revêtus d'armures.

Cugel revint sur la grand-place. Bubach Angh le suivit, pour se poster devant la façade du palais de Radkuth Vomine, d'où il le couva de nouveau d'un regard venimeux.

— « Il est clair, » prononça Cugel à haute voix, pour que Firx l'entende, « qu'il n'y a pas moyen de quitter Smolod ce soir. J'ai

hâte évidemment d'aller porter la capsule à Iucounu, mais si je suis tué, ni la capsule ni l'admirable Firx ne reprendront jamais le chemin d'Almery. »

Firx ne fit pas d'autre démonstration. Maintenant, songea Cugel, où passer la nuit ? Le palais à sept étages de Radkuth Vomine offrait de toute évidence de larges facilités d'hébergement, aussi bien pour lui que pour Bubach Angh. Toutefois, en réalité, les deux hommes devraient s'entasser dans l'unique pièce de la hutte, avec un seul tas de roseaux humides pour couche. Tout songeur, et non sans regret, Cugel ferma son œil droit et ouvrit le gauche.

Smolod redevint comme avant. Le maussade Bubach Angh était accroupi devant la porte de la cabane de Radkuth Vomine. Cugel s'avança et flanqua un solide coup de pied à son rival. Surpris, celui-ci ouvrit les deux yeux à la fois, et les impulsions contraires, se heurtant dans son cerveau, produisirent une paralysie. Mais le campagnard sans barbe surgit de l'ombre en hurlant et en brandissant sa pioche. Aussi Cugel renonça-t-il à son intention de trancher la gorge de Bubach Angh. Il se faufila dans la cabane, dont il barricada la porte.

Il ferma ensuite son œil gauche, rouvrit le droit. Il se trouvait dans le vestibule magnifique du palais de Radkuth Vomine, dont le portique était fermé d'une herse en fer forgé. A l'extérieur, le prince aux cheveux dorés, vêtu d'ocre et de noir, tenant une main sur son œil, se relevait avec une froide dignité, car il venait de choir sur le pavé de la grand-place. D'un mouvement de bras plein de noble défi, Bubach Angh jeta sa cape sur son épaule et partit rejoindre ses guerriers.

Cugel déambula dans le palais, visitant avec plaisir ses aménagements. S'il n'y avait eu les ennuis que lui causait Firx, il n'aurait guère été pressé d'entreprendre le dangereux voyage du retour dans la Vallée du Xzan.

Cugel se choisit une luxueuse chambre à coucher orientée au midi, ôta ses riches vêtements pour mettre une chemise de nuit en satin, s'étendit dans un lit aux draps de soie bleu pâle et s'endormit aussitôt.

Dans la matinée, il éprouva quelque embarras à se rappeler quel œil il devait ouvrir et se dit qu'il pourrait être bon de se confectionner un bandeau pour l'œil qu'il n'utiliserait pas couramment.

Vus en plein jour, les palais de Smolod paraissaient plus gran-

dioses que jamais et des princes et des princesses de toute beauté se pressaient en foule sur la grand-place.

Cugel revêtit de beaux habits noirs, une gracieuse toque verte et des sandales de teinte assortie. Il descendit dans le vestibule, leva la herse d'un geste autoritaire et parut sur la grand-place.

Bubach Angh demeurait invisible. Les autres habitants de Smolod le saluèrent avec courtoisie et les princesses lui manifestèrent un empressement chaleureux, comme si elles lui trouvaient grand air. Cugel répondit poliment mais sans ardeur. Même la capsule magique ne pouvait lui faire oublier les tas suris de graisse, de chair, de crasse et de poils superflus qu'étaient dans la réalité les femmes de Smolod.

Il déjeuna de viandes délicieuses dans le pavillon, puis revint sur la grand-place pour envisager ce qu'il y avait lieu de faire présentement. Un regard rapide sur les parcs environnants lui révéla la présence des guerriers de Grodz sur le qui-vive. Il n'y avait pas moyen, dans l'immédiat, d'établir un plan d'évasion.

La noblesse de Smolod s'appliquait à se divertir. Certains erraient dans les prairies, d'autres se promenaient en bateau sur les voies navigables du nord. Le doyen, un prince au visage sagace et noble, était assis seul sur un banc d'onyx et semblait plongé dans une profonde rêverie.

Cugel s'approcha de lui ; le doyen se leva et gratifia Cugel d'un salut plutôt tiède. « Je n'ai pas l'esprit tranquille, » déclara-t-il. « En dépit d'un jugement sain et eu égard à ton inévitable ignorance de nos coutumes, je sens qu'une certaine injustice a été commise et je suis bien embarrassé pour trouver un moyen de la réparer. »

— « Il me semble, » dit Cugel, « que le chevalier Bubach Angh, tout en étant sans doute un homme de mérite, a fait montre d'un manque de discipline incompatible avec la dignité de Smolod. Il lui serait très profitable de séjourner encore quelques années à Grodz. »

— « Il y a de l'idée dans ce que tu dis, » répondit l'ancien. « Les petits sacrifices personnels sont parfois indispensables pour le bien de la communauté. Je suis certain que toi, s'il s'élevait un litige, tu offrirais avec joie de rendre ta capsule et de t'engager de nouveau à Grodz. Que sont quelques années ? Elles s'envolent comme des papillons. »

Cugel eut un geste affable. « On pourrait aussi envisager un tirage au sort général, auquel participeraient tous ceux qui disposent de deux capsules pour la vue. Le perdant donnerait l'une des

siennes à Bubach Angh. Quant à moi, je me contenterai d'une seule. »

Le doyen se rembrunit. « Ma foi, il s'agit d'une éventualité lointaine. En attendant, tu dois participer à nos réjouissances. Tu offres, si je puis m'exprimer ainsi, une belle prestance, et certaines de nos princesses te font les doux yeux. Voici, par exemple, l'adorable Udela Narshag — et là-bas Zokoxa la Rose, et de l'autre côté la pétulante Ilviu Lasmal. Il ne faut pas te dérober ; ici, à Smolod, nous menons une vie sans contrainte. »

— « Le charme de ces dames ne m'a pas échappé, » fit Cugel. « Malheureusement je suis lié par un vœu de continence. »

— « Homme infortuné ! » s'exclama le doyen. « Les princesses de Smolod sont d'une incomparable beauté ! Mais regarde : voici qu'une autre encore essaye d'attirer ton attention ! »

— « C'est sûrement toi qu'elle sollicite, » affirma Cugel, et le doyen alla s'entretenir avec la jeune femme en question, qui venait d'arriver sur la grand-place dans un magnifique char en forme de bateau, qui marchait sur six pattes de cygne. La princesse reposait au sein d'une couche de duvet rose et sa beauté admirable faisait regretter amèrement à Cugel les lancinants souvenirs des cheveux broussailleux, des verrues, des lippes, des rides suantes et de la peau fripée des femmes de Smolod. Oui, cette princesse était belle comme un rêve : svelte et souple, avec une carnation semblable à de la crème fraîche, un nez délicat, des yeux lumineux et pensifs, une bouche délicieusement frémissante. Son expression intrigua Cugel, car elle était plus complexe que celle des autres princesses : songeuse et pourtant volontaire ; ardente mais insatisfaite.

Or, voici que sur la grand-place apparut Bubach Angh, armé de pied en cap, avec un corselet, un morion et une épée. Le doyen alla lui parler. Ce que voyant, la princesse, au grand ennui de Cugel, lui fit signe depuis son bateau-qui-marchait.

Il s'approcha. « Oui, princesse ; vous m'avez salué, ce me semble ? »

La princesse acquiesça. « Je me demandais ce qui motivait votre présence dans ces terres du nord. » Elle parlait d'une voix douce et claire comme de la musique.

— « Je suis ici en mission, » répondit Cugel. « Je ne resterai

que peu de temps à Smolod, car je dois continuer ensuite mon chemin vers l'est, puis vers le sud. »

— « Vraiment ! » fit la princesse. « Quelle est la nature de votre mission ? »

— « Pour être franc, je fus amené ici par la malice d'un magicien. Ce ne fut nullement de ma propre volonté. »

La princesse rit doucement. « Je fréquente peu d'étrangers. J'aspire à voir de nouveaux visages et à aborder de nouveaux sujets d'entretien. Peut-être accepteriez-vous de venir dans mon palais, où nous pourrions parler de magie et des étranges conjonctures qui s'acharnent sur la terre agonisante. »

Cugel s'inclina avec raideur. « Votre offre est aimable. Mais il vous faut chercher ailleurs ; je suis lié par un vœu de continence. N'en concevez aucun dépit, car cela ne s'applique pas seulement à vous, mais aussi à Edela Narshag, qui est là-bas, à Zokoxa et à Ilviu Lasmal. »

La princesse arqua ses sourcils et eut un mouvement de recul dans sa litière couverte de duvet. « Vraiment, vraiment ? » fit-elle, avec un léger sourire. « Quel homme bourru, quel homme inflexible et sévère êtes-vous donc pour vous refuser ainsi à tant de femmes implorantes ? »

— « Les choses étant ce qu'elles sont, rien ne peut y être changé. » Cugel se détourna et vit devant lui le doyen qui s'approchait, avec Bubach Angh sur ses talons.

— « Mauvaises nouvelles, » annonça le chef d'une voix troublée. « Bubach Angh parle au nom du village de Grodz. Il déclare qu'il ne sera plus fourni de ravitaillement tant que justice ne sera pas faite, c'est-à-dire tant que tu n'auras pas restitué ta capsule à Bubach Angh et comparu devant un comité punitif qui attend dans le parc là-bas. »

Cugel eut un rire embarrassé. « Quel point de vue déviationniste ! Naturellement, tu leur as répondu que nous autres de Smolod mangerions de l'herbe et détruirions les capsules plutôt que d'accepter d'aussi détestables mesures ? »

— « Je crains d'avoir temporisé, » avoua le doyen. « J'ai le sentiment que les autres seigneurs de Smolod sont partisans d'une attitude plus souple. »

L'allusion était claire et Firx commença à donner des signes d'exaspération. En vue d'examiner la situation sous son vrai jour, Cugel souleva le bandeau de son œil gauche.

Certains citoyens de Grodz, armés de faux, de pioches et de gourdins, attendaient à une distance de vingt-cinq toises : c'était évidemment le comité punitif auquel Bubach Angh s'était référé. D'un côté, il y avait les cabanes de Smolod et, de l'autre, le bateau-qui-marchait et la princesse tellement... Cugel eut un regard stupéfait. Le bateau était resté le même, marchant sur ses six pattes d'oiseau, et la princesse, assise dans son duvet rose, était plus belle que jamais. Seulement elle n'avait plus son expression souriante, elle paraissait froide et calme.

Cugel respira profondément et se mit à courir. Bubach Angh lui cria de s'arrêter, mais il n'y prit point garde. Il fonça à travers la lande, poursuivi par le comité punitif.

Cugel riait de bon cœur. Il avait de longues jambes, un bon souffle ; les paysans étaient courtauds, avec des muscles noueux, et pas vifs de nature. Il pouvait facilement courir deux lieues pendant qu'ils n'en feraient qu'une. Il s'arrêta un instant, se retourna pour leur faire un signe d'adieu. Mais il fut terrifié en voyant deux pattes se détacher du bateau-qui-marchait et bondir à sa suite. Cugel courut pour sauver sa peau. Vainement. Les pattes le dépassèrent en sautillant, une de chaque côté. Elles l'entourèrent, le frappèrent pour l'obliger à s'arrêter.

L'air maussade, Cugel rebroussa chemin, les pattes sautant derrière lui. Juste avant d'arriver à Smolod, il retira de dessous son bandeau la capsule magique. Au moment où le comité punitif se jetait sur lui, il la leva en l'air. « En arrière ! Sinon je brise la capsule en morceaux ! »

— « Arrête ! Arrête ! » clama Bubach Angh. « Tu ne feras pas ça ! Allons, donne-moi la capsule et reçois ce que tu mérites ! »

— « Rien n'a été encore décidé, » lui rappela Cugel. « Le doyen ne s'est prononcé pour personne. »

La princesse se leva de son siège dans le bateau. « Moi je vais me prononcer ; je suis Derwe Coreme, de la Maison de Domber. Donnez-moi ce verre violet, quel qu'il soit. »

— « Rien à faire, » dit Cugel. « Prenez la capsule de Bubach Angh. »

— « Jamais de la vie ! » protesta le chevalier de Grodz.

— « Comment ? Vous avez chacun une capsule et chacun de vous exige de les détenir toutes les deux ? Quels sont ces précieux objets ? Vous les portez comme des yeux ? Donnez-les moi. »

Cugel dégaina son épée. « J'aurais préféré courir, mais je me battrai puisqu'il le faut. »

— « Je ne peux pas courir, » fit Bubach Angh. « Je préfère me battre. » Il ôta la capsule de son œil. « Allons-y, vagabond, prépare-toi à mourir. »

— « Un moment, » fit Derwe Coreme. De l'une des pattes du bateau, deux minces bras se tendirent, saisissant les poignets de Cugel et de Bubach Angh. Les capsules tombèrent sur le sol ; celle de Cugel fut attrapée et remise à Derwe Coreme ; celle de Bubach Angh heurta une pierre et vola en éclats. Il hurla d'angoisse, fonça sur Cugel, qui rompit devant l'attaque.

Bubach Angh ne connaissait rien au maniement d'une épée ; il hachait et frappait à grands coups, comme s'il découpait un poisson. La furie de son assaut était toutefois déconcertante et Cugel avait fort à faire pour se défendre. En plus des pointes et des estocades que Bubach Angh lui prodiguait, il y avait Firx qui se désolait de la perte de la capsule.

Derwe Coreme avait perdu tout intérêt dans l'affaire. Son bateau se mettait en route à travers la lande, se déplaçant de plus en plus vite. Cugel para tous les coups avec son épée, rompit à deux reprises et, pour la deuxième fois, fila comme une flèche à travers la lande, poursuivi par les hurlantes malédictions des manants de Smolod et de Grodz.

Le bateau-carrosse avançait cahin-caha. Les poumons en feu, Cugel le rattrapa, agrippa le plat-bord et l'escalada.

C'était ce qu'il prévoyait. Derwe Coreme avait regardé à travers la capsule magique et gisait étourdie. La lentille violette reposait sur son giron.

Cugel s'en empara. Pendant un moment, il baissa les yeux sur l'exquis visage et se demanda s'il oserait autre chose. Firx n'était pas de cet avis. Déjà Derwe Coreme soupirait et remuait la tête.

Cugel sauta du bateau, juste à temps. L'avait-elle vu ? Il courut vers un bouquet de roseaux qui croissaient près d'un étang et se jeta à l'eau. De sa cachette, il vit s'arrêter le bateau-qui-marchait, tandis que Derwe Coreme se relevait. Elle palpa le duvet rose pour y chercher la capsule, puis jeta un regard circulaire sur la campagne. Mais elle avait dans les yeux les rayons empourprés du soleil déclinant et n'aperçut que les roseaux et le reflet de l'astre dans l'étang.

Furieuse et consternée au plus haut point, elle remit le bateau en marche. Il partit au pas, puis au trot, puis au galop, dans la direction du sud.

Cugel émergea de l'eau, examina la capsule magique, la fourra dans sa poche, se retourna pour regarder Smolod dans le lointain. Il commença à marcher vers le sud, puis s'arrêta. Il sortit la lentille de sa poche, la maintint sur son œil droit, en fermant le gauche. Là-bas s'élevèrent les palais, étage par étage, tour après tour, les jardins suspendus, les terrasses... Cugel serait resté longtemps à les contempler, mais Firx commençait à devenir nerveux.

Cugel remit la capsule dans sa poche et se tourna une fois de plus vers le sud, pour commencer le long voyage de retour vers Almery.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The Overworld.

N.D.L.R. : La seconde aventure de Cugel l'Astucieux : **Les montagnes de Magnatz,** paraîtra dans notre prochain numéro.

DERNIER NUMÉRO
de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 0 F 50 en timbres, ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés résidant hors de France.

ZENNA HENDERSON

La petite fille et les collines

Zenna Henderson — plus connue des lecteurs de **Fiction** par sa célèbre chronique du Peuple — sait aussi, à l'occasion, être un auteur fantastique à la fois poétique et inquiétant. Elle le démontre ici, tout en restant fidèle à son thème favori : l'enfant doué d'étranges pouvoirs.

JE suis parvenue à un âge... un âge qui commence à peser parfois sur mes épaules, mais je crois que je n'aimerais pas revenir en arrière et revivre les années écoulées. Il n'y a vraiment que certaines choses que j'envie aux jeunes... une chose que je souhaiterais vraiment avoir de nouveau : des yeux d'enfant. Des yeux qui voient tout neuf, tout frais, tout magnifique, avant que l'habitude en fasse perdre l'intérêt ou que la vie l'abîme. C'est peut-être ainsi que sera le Paradis, des yeux neufs à jamais.

Mais il y a parfois, parmi les enfants, une autre faculté de vision, une vision qui dépasse de beaucoup la possibilité des yeux d'adulte, qui semble même quelquefois plonger dans d'autres dimensions. Ceux qui peuvent voir ainsi ont des yeux étranges... des yeux mystérieux... des yeux de visionnaires.

La petite avait des yeux de visionnaire. Je les remarquai tout de suite quand les Davidson vinrent s'installer dans le camp près de nous à North Fork. Nous connaissions les Davidson depuis plusieurs années déjà, mais c'était la première fois que nous voyions leur fils Jerry et la femme et l'enfant qu'il avait ramenées d'outre-mer. Un des bons côtés du camping, c'est qu'on n'a pas à se gêner de regarder les autres s'installer. En fait, si l'on n'y prend garde, on se retrouve aux prises avec une des cordes de leur tente tandis que quelqu'un d'autre tape sur un piquet, ou bien on vous consulte pour installer une étagère sur un arbre, ou encore pour connaître le meilleur coin où puiser l'eau pour les ablutions dans le ruisseau sans écoper du sable ou tomber dedans. Même si l'on est deux fois grand-mère, on n'y échappe pas.

© 1959, *Mercury Press, Inc.*

C'est pendant que j'étais assise sur ma souche favorite, me demandant si j'allais changer de chaussures et de chaussettes, ou les laisser sécher toutes seules, que je remarquai l'enfant. Elle était accroupie, le menton sur les genoux, sur un pan de rocher incliné, dans les derniers rayons du soleil, et me regardait tranquillement. Je lui souris et agitai un orteil humide.

— « Je crois que je devrais me changer, » dis-je. « Il commence à faire froid. »

— « Oui, » répondit-elle, « le soleil descend. »

Ses yeux étaient très grands.

— « J'ai oublié ton nom, » repris-je. « Il faut que je l'oublie quatre fois avant de m'en souvenir. »

Je retirai une de mes chaussettes mouillées et frottai mon pouce sur la tache rouge qu'elle avait laissée sur mes orteils.

— « Je m'appelle Liesle, » déclara-t-elle gravement. « Regardez les drôles de collines. » Elle désignait du menton les collines au bas du sentier.

— « Drôles ? »

Je les examinai. Ce n'était qu'une suite de monticules qui s'alignaient assez abruptement au bord du sentier et allaient se perdre dans les bois de trembles.

— « Ce sont des collines très ordinaires, » continuai-je en essuyant mon pied sur la jambe de mon pantalon. « L'herbe a poussé assez épaisse dessus cette année. Le printemps a été humide. »

— « De l'herbe ? » s'exclama-t-elle. « On dirait presque... presque de la fourrure. »

— « De la fourrure ? Hem, oui, peut-être. » Je fis un saut jusqu'à la tente où je me faufilai pour prendre des chaussettes sèches. « Si on cligne des yeux très fort sans regarder de trop près. » Ma voix était étouffée dans la pénombre de la tente. Je sortis à reculons avec, dans la main, une paire de chaussettes roulées. « Oh ! sapristi, ces affreuses vieilles chaussettes violettes. Bah ! encore quelques années de camping et elles finiront bien par s'user comme le reste. »

Je me réinstallai sur ma souche et me tournai vers l'enfant — et cillai de surprise en voyant les quatre yeux qui me contemplaient gravement.

— « Hé, salut ! » dis-je à Annie, la mère de la petite. « C'est la dernière fois que j'oublie le nom de Liesle. »

Liesle sourit timidement et s'appuya contre sa mère.

— « Tu es grand-maman, » dit-elle.

— « Pour sûr, grâce à Pat et Jinnie. Et tu es un chou de te souvenir déjà de moi. »

Liesle enfouit son visage dans le bras de sa mère envahie par la confusion.

— « Elle a vos yeux, » déclarai-je à Annie.

— « Mais les siens sont d'un bleu plus foncé. » Annie déposa un bref baiser sur la tête de Liesle. « Allons, petite, il faut mettre le dîner en route. »

— « Au revoir, grand-maman, » dit Liesle, en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Puis elle battit des paupières, ses yeux s'élargirent, et une expression bizarre gauchit sa bouche ouverte. Tirée par la main d'Annie qui la remorquait, elle fit un pas malgré elle, puis se retourna et se précipita devant Annie, qui faillit trébucher.

— « Maman ! » J'entendis sa voix haletante. « Maman ! » tandis qu'elles disparaissaient derrière la tente.

Je regardai par-dessus mon épaule. Les yeux de Liesle s'étaient fixés au-delà de moi avant que son visage ait changé. Il y avait quelque chose là-bas ?...

Au loin, le soleil se couchait dans un déploiement d'or pâle et des ombres pourpres emplissaient les espaces entre les collines. J'ai gravi de petites collines comme celles-là d'innombrables fois ; je me suis laissée rouler du haut en bas ; j'y ai fait des sommes et chassé les moustiques. C'étaient d'agréables et douces collines, couvertes d'une herbe fine tôt flétrie, aux reflets argentés sous le soleil, craquante et qui chatouillait la joue. De simples collines. Rien n'était plus serein et paisible. Je levai un sourcil et haussai les épaules. On en voit de toutes sortes !

Ce soir-là, les Davidson vinrent à notre feu de camp, et nous avons fait cercle dans l'obscurité fraîche, très fraîche, bavardant et écoutant ; écoutant le vent dans les pins, le Petit Colorado qui murmurait en descendant de Baldy, les bruits d'allées et venues furtives dans les buissons, tous ces bruits qui évoquent l'été pour ceux d'entre nous qui reviennent chaque année sur les mêmes terrains de camping.

Enfin, le feu se mit à baisser et comme l'altitude inhabituelle nous donnait sommeil, nous avons saisi nos torches et sommes

partis pour la petite expédition rituelle avant de nous coucher, de l'autre côté du ruisseau vers les chalets dissimulés au flanc de la colline ; les hommes vers la gauche, les femmes vers la droite, nous eûmes une brève vision des salles de bains carrelées de chez nous, mais nous prenions néanmoins plaisir à l'incommodité car elle signifiait l'époque des vacances. Nous, les femmes, nous riions en glissant sur le pont fait de rondins et de planches qui franchissait le ruisseau ; il gardait des traces de neige sale le long de ses bords ombragés et même encore en juillet on voyait un tapis de neige irrégulier sur la colline près des chalets des dames, avec des violettes et des fraises sauvages qui fleurissaient tout à côté. On voit des choses comme ça à 3.000 mètres d'altitude. Nous longeâmes le tapis de neige ; ma Trisha en tête du groupe écartait impérieusement de côté les ténèbres avec sa torche. Elle était suivie par notre Jinnie — Pat hardi comme une chèvre va à gauche — puis il y avait Mrs. Davidson, Annie et Liesle. Moi, je fermais la marche et je sentais l'obscurité me pousser par derrière, plus épaisse après le passage de nos lampes.

Comme on ne peut aller aux chalets que deux à la fois, les autres attendent généralement contre un amas de roches qui protègent un peu d'un vent du sud-est, assez coupant pour vous tailler une encoche dans les tibias en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

J'expliquais cela par petites phrases à Annie tout en trébuchant sur le sentier envahi par les herbes — il n'avait pas encore été tassé par les nombreux passages de l'été. Je me penchais pour poser la main sur le premier rocher quand Liesle eut un sursaut et se rejeta contre moi, m'écrasant complètement un orteil.

— « Qu'est-ce qu'il y a, ma petite ? » dis-je en serrant les dents et en attendant que la douleur cesse de me transpercer la jambe comme du plomb fondu. « Il n'y a pas de raison d'avoir peur. Nous sommes là, ta maman et moi. »

Elle se mit soudain à sangloter et s'accrocha à Annie.

— « Je veux revenir. Je veux aller chez nous ! »

— « Liesle, Liesle, » dit doucement Annie en la prenant dans ses bras, « maman est là, papa est là. Il n'y a personne à la maison. Demain, tu vas bien t'amuser, tu verras. » Par-dessus la tête blottie de Liesle, elle regarda nos visages qui paraissaient fantomatiques dans la clarté des torches. « Elle n'a encore jamais campé, » s'excusa-t-elle. « Elle s'ennuie de la maison. »

— « J'ai peur. Je n'irai pas plus loin ! » gémit Liesle.

Je saisis vivement le bras de Jinnie. Elle commençait à geindre comme si elle avait été effrayée, elle aussi, et pourtant elle est aguerrie au camping depuis sa naissance.

— « Il n'y a aucune raison d'avoir peur, » répétai-je en agitant mon orteil avec espoir. Dieu merci, il pouvait encore remuer. J'avais eu l'impression qu'il avait été amputé. La réponse de Liesle se borna à une plainte étouffée.

— « Allons, venez ici à l'abri du vent, » dis-je à Annie. « Et je la tiendrai pendant que vous irez là-bas. »

Je me disposais à prendre Liesle, mais elle s'échappa de mes mains.

— « Non, non ! » cria-t-elle. « Je ne peux pas aller plus loin ! »

Elle glissa comme une anguille des bras d'Annie et s'enfuit sur le sentier, puis disparut dans les ténèbres.

— « Liesle ! »

Annie se lança à sa poursuite et je suivis, essayant de projeter quelque lumière secourable sur le chemin qui serpentait. Je les rattrapai toutes les deux sur le pont du ruisseau. Elles se parlaient à voix basse, leurs têtes l'une contre l'autre. La voix d'Annie était pressante, mais Liesle secouait la tête avec obstination.

— « Elle ne veut pas revenir, » dit sa mère.

— « Oh ! peu importe, » répondis-je, sentant soudain l'altitude raréfier mon sang dans ma tête vague et alourdir mes pieds fatigués. « Ne la contrariez pas ce soir. Si elle a besoin, qu'elle aille dans les buissons. Demain, ça ira mieux. »

Mais ce ne fut pas le cas. Le lendemain, elle persista dans son obstination et refusa de parcourir la petite distance finale jusqu'aux chalets. Son père, Jerry, perdit patience.

— « C'est de l'enfantillage, » dit-il. « Une idée stupide. Nous devons séjourner ici deux semaines. Si tu crois que je vais te creuser un trou spécial... Reste ici, » ordonna-t-il à Annie.

Il saisit Liesle par le bras et l'entraîna au pas accéléré sur le sentier. Je suivis. Je ne fais pas mystère de la curiosité que m'inspirent gens et choses et, pour autant que je garde bouche cousue, il est rare qu'on me renvoie à mes moutons. Liesle avança sans trop de difficultés, en geignant un peu et, courant à moitié devant la main qui la poussait, elle suivit le sentier, franchit le pont, remonta la rive. Puis elle refusa net d'aller plus loin. Sur une poussée de Jerry, elle se courba en deux, prenant appui sur les

jambes de son père. Il la poussa de nouveau en avant et elle tomba à quatre pattes, jouant des pieds et des mains pour redescendre le sentier, tentant de passer de force devant lui, tout cela dans un silence angoissant. La moutarde lui monta au nez et il la poussa une fois de plus. Elle s'affala de tout son long sur le sentier, enfonçant ses doigts dans les hautes herbes qui le bordaient, et sa joue dans le sol boueux. Je vis alors son visage, blême, accablé, vieilli dans sa détermination farouche, pitoyablement jeune dans sa terreur évidente.

— « Jerry... » commençai-je.

La colère le rendait sourd et aveugle. Il empoigna Liesle et partit sur le chemin. Elle se débattit et poussa un hurlement désespéré :

— « Papa ! Papa ! Non ! C'est ouvert ! C'est ouvert ! »

Il continua à grandes enjambées, dépassa le premier rocher. Il avait fait un pas au-delà du tremble penché entre deux rocs quand Liesle lui fut arrachée des bras. Délesté de son poids, il chancela en avant, entraîné par son élan, et tomba presque à genoux. Déconcerté, il jeta un coup d'œil circulaire. Liesle était plaquée contre le rocher, suspendue au-dessus du sentier comme une poupée en papier collée sur un mur, à part que cette poupée en papier était suffoquée par la terreur et que le rocher l'aspirait lentement. Elle était face contre la pierre mais avec un sursaut d'horreur je vis sa colonne vertébrale s'enfoncer dans une courbe concave, la tête et les pieds se rapprochant de plus en plus.

— « Rattrapez-la ! » criai-je à Jerry. « Prenez les pieds. »

Je saisis les épaules et tirai de toute ma force. Jerry mit les mains sous les genoux de sa fille et j'entendais son souffle bruyant pendant qu'il tirait. « Oh ! Dieu du ciel, » sanglotai-je. « Oh ! Dieu du ciel ! »

Il y eut un bruit de succion déchirant, et Liesle se détacha de la roche. Tous les trois, nous tombâmes les uns sur les autres dans l'humidité marécageuse de l'autre côté du chemin. Nous nous dégageâmes et Jerry s'accroupit dans la fange en berçant Liesle dans ses bras, le visage enfoui dans les cheveux de l'enfant.

Je restais muette, sentant l'humidité glaciale tremper mon pantalon. Qu'y avait-il à dire ?

Enfin, Liesle s'arrêta de pleurer. Elle se redressa dans les bras de Jerry et regarda le rocher.

— « Oh ! » dit-elle, « il est fermé maintenant. »

Elle se dégagea des bras de son père.

— « Grand-maman, j'ai besoin. »

D'un geste automatique, je l'aidai à défaire la fermeture à glissière de son pantalon et demeurai bouche bée tandis qu'elle s'engageait dans le sentier, dépassait le gros rocher et pénétrait dans le chalet.

— « Ne me posez pas de questions ! » glapit Jerry brusquement, en se levant tout dégoulinant du bas-côté. « Ne me posez pas de questions ! »

C'est ce que je fis.

Eh bien, un été qui débute ainsi promettait mais, au lieu de cela, tout se tassa et se déroula agréablement. Nous avons pêché, excursionné, pique-niqué. Nous nous sommes trempés de pluie et avons escaladé Baldy, redescendant ses pentes enneigées en glissant sur nos fonds de culottes, à leur grand dommage.

Puis vint un après-midi où quelques-uns d'entre nous descendirent le sentier vers le camp, les pieds trempés comme d'habitude, tandis que les enfants pressaient dans leurs mains des boules de neige sale ramassée sur la grande moraine de la pente nord escarpée au-dessous de Salt House. Les derniers rayons du soleil étincelaient sur le sommet blanc du Baldy, où nous avions laissé depuis longtemps les autres qui s'acharnaient à chercher dans la terre des perles en os indiennes. Nous avions l'impression de nager dans une vallée d'ombres qui étaient presque tangibles.

— « Je suis à bout de souffle, » s'exclama Mrs. Davidson en s'affalant haletante au bord du sentier où elle s'adossa au flanc doucement arrondi d'une petite colline auprès du ruisseau.

— « Nous sommes presque arrivées, » dis-je. « Si je m'assieds, je ne pourrai pas me relever avant minuit. »

— « Tant pis, il sera minuit, » répliqua-t-elle en reposant ses épaules dans l'herbe doucement craquante. « Peut-être que des lutins nous trouveront et nous recouvriront de fraises plutôt que de feuilles de fraisiers. Ainsi nous n'aurons pas à préparer de dîner. »

— « Ce serait amusant, » dit Liesle, les genoux dans les mains, près de Mrs. Davidson.

— « Oh ! Liesle... » (Jinnie était indignée) « tu ne crois tout de même pas que cela puisse arriver ? »

— « Pourquoi pas ? » Liesle écarquillait les yeux.

— « Oh ! pitié, » s'exclama Jinnie en se laissant tomber sur le

sol. « Tu croirais n'importe quoi ! Quand tu auras mon âge... »

— « Extraordinaire, » commentai-je en étendant mes pieds dans mes souliers de marche. « Crois-tu qu'elle aura jamais dix ans ? » Je regardai avec envie les tentes rassemblées au bout du plateau. « Oh ! tant pis, » dis-je en me laissant choir sur la colline auprès des autres. Je me couchai à plat ventre et enfouis ma tête dans mes bras. « Mais, c'est chaud ! » m'écriai-je en fourrageant dans l'herbe à fond.

— « Le soleil, » murmura Mrs. Davidson, les yeux cachés derrière son bras replié. « Pendant le jour, la terre absorbe la chaleur et elle l'exhale le soir. »

— « Hem ! » Je me laissai envahir par la détente.

— « Ils dorment longtemps, » déclara Liesle.

— « Qui donc ? » Je me sentais trop ramollie pour soutenir une conversation.

— « Les bêtes, » répondit-elle. « Les bêtes sur lesquelles nous sommes. »

— « Quelles bêtes ? » J'avais l'impression d'être en proie à un moustique.

— « Celles-là avec leur fourrure verte, » dit-elle en riant. « Les gens croient que ce sont des collines, mais ce sont des bêtes. »

— « Si tu le dis. » J'arrachai de l'herbe avec mes doigts. « Et la fourrure verte poussa tout autour, tout autour... »

— « C'est pour ça qu'elle paraît chaude, » reprit Liesle. « Ne tire pas sur sa fourrure, grand-maman. Ça pourrait lui faire mal. Alors, elle se lèverait. Et nous jetterait par terre. Et ouvrirait sa grande bouche... et sortirait ses grandes dents... » Elle s'accrocha à moi, éperdue. « Grand-maman ! » cria-t-elle. « Rentrons à la maison ! »

— « Oh ! zut ! » dis-je en me mettant sur mon séant. La fraîcheur de la soirée tombait comme une giclée d'eau froide. « Dites, on commence à geler. Nous allons attraper la crève à rester ici. »

— « Mais il y fait si bon, » protesta Mrs. Davidson. « On est si bien. »

Je frissonnai.

— « Pas à cet endroit en tout cas. Venez, les petits. Nous allons faire la course jusqu'à la tente. »

Le clair de lune me réveilla. Il me tombait dessus par une minuscule fente dans la tente et m'empêcha complètement de me

rendormir. Même les yeux fermés et le dos tourné, je sentais le rayon de lumière frémir d'une façon presque audible sur mon corps pelotonné. Je renonçai donc au sommeil et, résignée, après avoir enfilé une veste ouatinée et glissé mes pieds nus dans des espadrilles, je me baissai pour sortir de la tente. Je fus empoignée par la nuit. Par les jeux d'ombre et de lumière argentée de la pleine lune, la houle confuse, tout ivoire et ébène, des nuages qui montaient au-dessus de Baldy. Pas étonnant que le clair de lune se soit fait sentir à travers la tente. C'était bien une nuit à ça, vibrante, dure, libre et lointaine.

Je soupirai et m'assis sur une souche, les genoux remontés sous ma veste. Il y a des moments où l'on est embarrassé de son corps. Bon, pensais-je, je vais rester dehors assez longtemps pour être complètement transie ; comme cela, je m'endormirai sûrement quand je me glisserai de nouveau dans mon sac de couchage bien chaud. Mes yeux suivaient la dentelure sombre de cimes le long de l'autre côté du ruisseau jusqu'au déroulement velouté des petites collines en amont, éclairées par la lune, des bêtes-qui-dormaient-si-longtemps à l'épaisse fourrure argentée. Je souris en pensant à Liesle.

Et voilà qu'apparut Liesle, juste derrière la tente, tout son corps raidi par l'attention, les bras pliés au coude, les doigts crispés, tout son être penché en avant comme s'il se préparait à devoir brusquement poursuivre... ou s'enfuir.

Elle ébaucha un mouvement comme si elle allait retourner dans la tente puis elle partit en courant vers les collines, la blancheur de ses pieds nus miroitant au clair de lune. Je voulais l'appeler, mais le calme de la nuit me renfonça le son dans la gorge ; je courus donc après elle, heureuse d'avoir une bonne excuse pour courir, légère et libre, dans le froid vif de la nuit argentée. Un peu plus loin, un peu plus vite, un peu plus légèrement, et je n'aurais même pas touché le sol.

Je perdis Liesle de vue, je m'accotai alors contre un arbre, attendant de retrouver mon souffle. Je l'aperçus alors, ombre menue dans son pyjama de flanelle usé, allant d'une petite colline à l'autre, les franchissant doucement sur la pointe des pieds, puis elle disparut dans l'obscurité projetée par le bouquet de trembles plus haut sur la pente. Pendant un instant, je me demandai si je devais la suivre, puis elle reparut avec la même démarche douce, prudente. A quelques mètres de moi, elle s'arrêta et se laissa choir entre deux

tertres arrondis. Elle frissonna dans l'air glacé et se pelotonna dans l'espace libre. Je l'entendais parler.

— « Rapproche-toi donc. Tiens-moi chaud. Vous êtes huit ; j'ai compté. Je vous aime la nuit, mais j'ai peur de vous le jour. Vous n'allez pas avec le jour. »

Elle bâilla avec exubérance, et je constatai qu'elle s'enfonçait lentement entre ces deux collines herbeuses.

« Vous n'appartenez d'ailleurs pas à la nuit non plus. Mieux vaut que vous vous en retourniez la prochaine fois que ce sera ouvert, » poursuivit Liesle. A présent, on ne voyait plus que sa tête. Elle était presque engloutie dans le... dans le quoi ?

— « Liesle, » chuchotai-je.

Elle sursauta et regarda tout autour. Soudain, elle se retrouva dégagée, étendue sur la pente de la colline, toute frissonnante. Elle jeta un regard rapide derrière elle puis se mit à pleurer. Je la soulevai dans mes bras.

— « Que se passe-t-il ici, Liesle ? »

— « J'ai fait un rêve, » gémit-elle.

Je la rapportai au camp, ployant un peu sous son poids. Au moment où j'allais la déposer devant sa tente, elle fit, je le jure, un petit salut par-dessus mon épaule, un petit geste furtif, rapide, vers les collines qui sommeillaient.

Le lendemain, je m'arrangeai pour rester au camp lorsque tous prirent leur galop en direction de Katatki où ils voulaient chercher des pointes de flèches. Je dus jouer la comédie de la vieille femme fatiguée, et je sais que mes enfants me soupçonnèrent d'avoir une idée derrière la tête, mais ils finirent par me laisser tranquille. La poussière était à peine retombée au tournant en aval du ruisseau que j'étais déjà en route vers les animaux-collines.

Je me surpris à marcher sur la pointe des pieds et à retenir mon souffle, tressaillant au crissement du sable et au cri brusque d'un geai bleu. Je m'assis entre les deux collines à l'endroit où, sauf erreur, Liesle s'était arrêtée. D'un coup sec du pouce et des doigts, j'arrachai une touffe d'herbe. De l'herbe, ce n'était pas autre chose. Voyons, à quoi m'attendais-je donc ? Je détachai ma courte pioche de prospecteur et me mis à creuser. Je soulevai la couche herbeuse. Dessous, le sol sablonneux glissa un peu. Le pic frappa sur de petites roches. Je déterrai une capsule de bière et

un clou tordu. J'examinai mon ouvrage, puis remis en place la terre avec le gros bout de la pioche. Il est drôle, parfois, d'avoir trop d'imagination. D'autres fois, on y gagne de la terre sous les ongles.

Je repartis péniblement pour le camp. A moitié chemin, je m'arrêtai un pied en l'air. Avais-je entendu quelque chose ? Ou senti quelque chose ? Un mouvement comme un déplacement d'air ? Je me retournai et repris lentement le chemin de la colline.

Nulle part, nulle part, je ne pus trouver l'emplacement où j'avais creusé. Je me penchai pour ramasser le seul objet qui traînait. Une capsule de bière rouillée.

Les vacances des Davidson touchaient à leur fin. Nous devions rester encore une semaine après leur départ. Je ne sais comment cela s'est fait — il nous arrive toujours des choses comme ça — mais finalement nous nous trouvâmes avec Liesle et Jinnie bondissant de joie en se tenant par la main, tandis que nous, les adultes, hochions doucement la tête. Et la semaine suivante j'eus une petite-fille de plus.

Bien sûr, Liesle fut un peu mélancolique le premier soir, après le départ des siens. Quand Jinnie se fut endormie, elle me regarda à la lueur de la lanterne Coleman avec une telle désolation que je soulevai le coin de mon sac de couchage et qu'elle s'y jeta littéralement. On tenait tout juste, mais elle se blottit contre mon épaule et ses boucles drues vinrent me chatouiller le menton.

— « Je t'aime, grand-maman, » dit-elle. « Tu es chaude. »

— « Toi aussi, tu es chaude, » répliquai-je, et je sentais la chaleur irradier du petit corps nerveux. Je ne sais ce qui provoqua la question qui me monta aux lèvres. Peut-être souhaitais-je au fond qu'il y eût quelque chose dans le jeu de Liesle. « Suis-je aussi chaude que les bêtes ? »

Je la sentis s'écarter brusquement. Comme un ressort qui se contracterait.

— « Que feront-elles quand il recommencera à neiger ? » demandai-je dans le silence pesant.

— « Je ne sais pas, » dit lentement Liesle. « Je ne connais pas de bêtes. D'ailleurs, leur fourrure doit leur tenir chaud. »

— « Pour moi, cela ressemble uniquement à de l'herbe. Quand arrive le froid, l'herbe fane. »

— « Il faut que cela ait l'air d'être de l'herbe, » répliqua Liesle. « Pour que personne ne les remarque. »

— « Que sont-elles ? » insistai-je. « D'où viennent-elles ? »

— « Je ne connais pas de bêtes, » déclara Liesle. « Je veux dormir. »

Ce qu'elle fit.

Liesle aurait tout aussi bien pu repartir chez elle pour les distractions de plein air qu'elle eut avec nous cette semaine-là. Le mauvais temps arriva par le défilé dans les montagnes et nous eûmes de la pluie et du brouillard, du tonnerre et de la grêle, et un mal terrible à distraire les enfants. Ce que j'avais dit sans y attacher d'importance s'était fixé dans l'esprit de Liesle et s'y développa dangereusement pendant cette inactivité. Elle soulevait constamment le rabat de la tente pour regarder dehors et demandait :

— « Combien de temps va-t-il pleuvoir encore ? Fait-il froid là-bas ? Il ne va pas neiger, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il y aura de la glace ? »

Et quand nous eûmes un bref répit après un ouragan de grêle et sortîmes ramasser à pleins seaux des grêlons de la taille d'un pois, Liesle en emplit ses deux mains et, serrant bien fort la grêle, elle courut vers les petites collines. Je la rattrapai au moment où elle s'arrêtait en dérapant sur le sentier boueux.

Elle observait les « collines-animaux » que la grêle recouvrait d'une mince couche de glace. Elle tourna vers moi ses yeux sombres.

— « C'est de la glace, » s'écria-t-elle d'un ton tragique.

— « Oui, » répondis-je, « de petits morceaux de glace. »

Elle ouvrit les mains et examina ses paumes humides.

— « Elle est partie, » dit-elle.

— « Tes mains sont chaudes, » expliquai-je.

— « La chaleur fond la glace, » constata-t-elle, les yeux brillants. « Elles sont chaudes. »

— « Elles pourraient fondre cette glace légère, mais s'il faisait réellement froid... »

— « Je leur ai dit de repartir, » reprit Liesle. « Dès que ce sera ouvert. »

— « Qu'est-ce qui sera ouvert ? » demandai-je.

— « Eh bien, » répondit Liesle, « en bas du sentier qui va aux

chalets. C'est le rocher, c'est vide, ça sert à traverser... » Elle balaya du plat de la main ses jambes de pantalon pour les débarrasser de la grêle fondue. Sa lèvre inférieure était gonflée dans une moue ; ses yeux étaient voilés. « Cela ne mène nulle part, » reprit-elle. « Ça traverse seulement. » Brusquement, la colère la saisit et elle tapa du pied la colline proche. « Stupides bêtes, » cria-t-elle. « Pourquoi n'êtes-vous pas restées chez vous ? »

Nous commençâmes à plier bagages la veille du jour où nous devions partir. Liesle allait et venait avec Jinnie, toujours dans nos jambes et faisant plus de désordre qu'autre chose. Je leur donnai donc un tas de conserves qui nous restaient et une caisse pour les ranger, et elles passèrent des heures à emballer et déballer. J'avais cessé de penser à elles, et m'étais plongée moi-même dans l'éternel problème qui consiste à remettre dans les valises ce qu'elles ont contenu à l'origine. J'eus donc un sursaut en sentant une main froide sur mon bras. Je me tournai pour voir le visage soucieux de Liesle.

— « Et s'ils ne savent pas le chemin pour repartir ? » questionna-t-elle.

— « Bien sûr qu'ils le connaissent, » répliquai-je. « Ils l'ont fait dix fois. »

— « Non, je veux dire les bêtes. » Elle m'agrippa de nouveau. « Elles mourront en hiver. »

— « L'hiver est encore loin, » dis-je. « Elles s'arrangeront très bien. »

— « Elles ne comptent pas comme nous, » rétorqua Liesle. « L'hiver est tout proche. »

— « Oh ! Liesle, mon petit, » m'exclamai-je exaspérée. « Ne jouons pas à ça maintenant. J'ai beaucoup trop à faire. »

— « Je ne joue pas. » Ses joues s'étaient empourprées légèrement, ses yeux restaient fixés sur les miens. « Les bêtes... »

— « Je t'en prie, mon chou. Finissez vos paquets et laissez-moi finir les miens. » Et je claquai le couvercle de la valise sur ma main.

— « Mais les bêtes... »

— « Les bêtes ! » Ma voix était indistincte car j'essayais de calmer la douleur de mes doigts en les suçant. « Elles sont assez grandes pour se tirer d'affaire toutes seules. »

— « Ce sont seulement des bébés ! » s'écria-t-elle. « Et elles sont perdues, sinon elles seraient rentrées chez elles quand c'était ouvert. »

— « Alors, va leur indiquer le chemin, » répliquai-je, contemplant tristement le chandail et le pantalon qui auraient dû se trouver dans la valise que je venais de fermer. Le temps que j'aille à l'entrée de la tente, elle avait disparu. Je hochai la tête. Voilà qui m'apprendrait à rester fidèle au Petit Chaperon Rouge et autres contes de fées.

Tard dans la soirée, il y eut un orage formidable. Cela débuta par une ondée si légère qu'on aurait dit de la brume. Puis, comme si un levier s'était peu à peu mis en branle, la pluie augmenta de minute en minute. Parallèlement, la lumière s'estompa de la surface de la terre. Tout le monde était blotti sous la toile quand l'averse se changea en trombe — tout le monde sauf Liesle.

— « Je sais où elle est, » dis-je avec un soupir. Je saisis ma jaquette doublée de peau de mouton et sortis sous la pluie. Je n'avais pas fait deux pas que mes chaussures étaient trempées et que l'eau ruisselait sur mon visage comme d'un tuyau d'arrosage. Pataugeant dans les flaques, je venais de dépasser les tentes quand quelque chose dégoulinant de pluie vint atterrir contre moi et me fit retomber en chancelant contre un tronc de sapin.

— « Elles ne veulent pas venir, » sanglota Liesle, dont les cheveux raides et collés ruisselaient dans son cou. « Je leur ai parlé tant et plus, mais elles ne veulent pas venir. Elles disent que ce n'est pas ouvert et, si ça l'était, elles ne sauraient pas y aller ! » Elle tremblait de chagrin et de froid.

— « Viens à l'abri, » dis-je en tapotant son dos détrempé. « Tout s'arrangera. » Je passai la tête dans la tente-cuisine. « Je l'ai trouvée. Il faut d'abord que je l'essore. » Et nous nous sommes faufilées dans la tente-dortoir.

— « Je leur ai dit qu'il fallait passer par ici et traverser le ruisseau... » Sa voix s'étouffa quand je lui enlevai son tricot par-dessus la tête. « Elles ne peuvent pas voir devant elles et elles ne savent pas ce que c'est qu'un ruisseau. Elles voient au-dessus de nous. »

— « Au-dessus ? » demandai-je, farfouillant à la recherche d'une serviette sèche.

— « Oui ! » dit Liesle dans un sanglot. « Nous sommes dans le milieu. Elles voient surtout au-dessus de nous, puis il y a nous et

puis il y a un dessous. Elles ont peur de tomber sur nous ou dans le dessous. Nous sommes pleins de trous par ici. »

— « Elles sont déjà sur nous, » dis-je en guidant ses pieds glacés dans les jambes du pyjama de flanelle. « Nous pouvons les voir. »

— « Seulement en partie, » répliqua-t-elle. « Seulement la partie d'Ici. La partie de Là-bas, nous ne pouvons pas la voir. »

Je la pris sur mes genoux et l'entourai de mes bras. Elle se blottit contre moi, se réchauffant peu à peu, mais, par intervalles, elle avait encore des tremblements de froid.

« Oh ! grand-maman ! » Ses yeux étaient dilatés et sombres. « J'ai vu un peu de la partie de Là-bas. C'est comme... comme... comme une chandelle romaine. »

— « Ces grosses et lourdes collines comme des chandelles romaines ? »

— « Bien sûr, » sa voix était assurée. « Les chandelles romaines sont sur des baguettes, n'est-ce pas ? »

— « Ecoute, Liesle. » Je la redressai et la regardai bien en face. « Je sais que tu prends tout pour du vrai, mais cela n'existe pas en réalité. Faire semblant est amusant tant que tu sais que ce n'est que du semblant, mais si tu te mets à y croire c'est mauvais. Regarde-toi, tu es toute mouillée et transie, et malheureuse à cause de cette invention. »

— « Mais ce n'est pas une invention, » protesta Liesle. « Quand c'était ouvert... » La gorge serrée, elle se pressa contre moi. Je me tus, avec l'impression que le sol fléchissait brusquement sous mes pas. Puis je rejetai ce souvenir en même temps que les autres, la capsule de bière rouillée, la lente absorption de Liesle par les collines...

— « Ne pense plus à ça, » dis-je. « Crois-moi, Liesle, ce n'est qu'une invention. Tu n'as pas besoin de te tracasser. »

Pendant un long moment martelé par la pluie, Liesle me dévisagea, puis elle se détendit.

— « Bien, grand-maman. » Je sentis qu'elle pesait sur mes genoux, alourdie par le sommeil. « Si tu le dis. »

Nous sommes allées nous coucher ce soir-là au son de la pluie. Elle grondait avec une telle persistance et une telle force sur le toit de la tente que toute conversation était à peu près impossible.

Eh bien ! pensais-je somnolente, cette dernière nuit met un point final bien mouillé à nos vacances. Puis, comme je glissais dans le sommeil, je me surpris à penser : « Nagez bien, petites bêtes, nagez bien. »

Peut-être est-ce le silence qui m'éveilla, car je me retrouvai soudain les yeux grands ouverts dans un silence total. La pluie avait cessé. Ce n'était pas un simple réveil, mais une irrésistible nécessité de me réveiller. Je me soulevai sur un coude. Liesle poussa un cri, puis se tut. Je m'allongeai de nouveau, mais je restai l'oreille tendue : Liesle marmonnait et bougeait dans l'obscurité. Je l'entendis alors sursauter et gémir un peu. Elle s'extirpa avec précaution de son sac de couchage et s'efforça à tâtons d'ouvrir le pan de la tente. Une pâle lumière voilée pénétra par l'ouverture. Le ciel avait dû s'éclaircir un peu. Liesle chuchota quelque chose, puis recula dans la tente. Je perçus une série de bruissements et de chuchotements, puis elle parut à l'ouverture, l'air hésitant, une jaquette sur son pyjama, les pieds dans des espadrilles dont les lacets traînaient.

— « C'est ouvert ! » dit-elle d'une voix plaintive, en regardant dehors. « C'est ouvert. » Et elle disparut.

Je me pris le pied dans mon sac de couchage, enfilai ma jaquette à l'envers, me trompai de chaussure, avant de réussir à m'habiller et j'enfonçai jusqu'à la cheville dans une flaque boueuse quand je sortis pour suivre Liesle. J'étais arrivée à l'aveuglette dans la grisaille humide jusqu'à mi-chemin du chalet quand je me rendis compte qu'il n'y avait personne devant moi sur le sentier. J'étais affolée. Avait-elle été déjà happée à l'intérieur de ce traître de rocher gris ? En moi-même, une voix ironique répétait : « Pas pour de vrai, seulement une invention... »

— « Zut, » murmurai-je farouche, puis, faisant demi-tour, je revins aussi vite que je le pouvais de l'autre côté des tentes. Je m'appuyai contre mon arbre habituel le temps de calmer mes poumons qui aspiraient follement l'air froid et humide, et pour la nième fois de ma vie, je me houspillai fortement d'avoir poussé aussi loin la plaisanterie. « Si j'avais refréné l'imagination de Liesle dès la première fois... »

J'entendis un petit bruit suraigu, un son cajoleur, séduisant, semblable à un chant d'oiseau et j'aperçus Liesle debout sur la route, regardant avec intensité les petites collines, la main droite tendue, les doigts recourbés, comme si elle appelait un petit chien.

Puis je vis les petites collines tressaillir, s'affermir et se former.

Je les vis s'arracher du sol avec un bruit de succion. J'entendis le doux arrachement du gazon et les vibrations presque imperceptibles des racines qui se rompaient. Je vis les collines se mettre en mouvement et obéir à l'appel musical de Liesle. Je faisais des efforts pour percer la pénombre. Il n'y avait rien sous les collines... si, des douzaines de pattes... des roues — des blocs — des scintillements tremblotants de lucioles...

Je fermai les yeux. Les collines avançaient réellement. Comment ? je ne pourrais le dire. Enormes, gauches, encombrantes, elles suivaient Liesle comme des mastodontes somnolents, en formation serrée. Je voyais la pâle cicatrice sous le bois de trembles d'où les collines étaient parties. Elle paraissait familière, même avec les racines qui émergeaient du sol sablonneux. Est-ce que cela n'avait pas toujours été ainsi ?

Je restai à regarder les bêtes-collines suivre Liesle. Comment une telle troupe pouvait-elle se mouvoir aussi silencieusement ? Elle passa près des tentes, traversa les broussailles, franchit le ruisseau (Liesle utilisa le pont), remonta vers les chalets. Je les perdis de vue quand les collines et leur guide s'engagèrent dans le tournant du sentier. Je me laissai aller à soupirer de soulagement avant de repartir en direction des tentes. Maintenant, il s'agissait de ramener Liesle, libérée de son obsession, de la mettre au lit et de la persuader que tout cela n'était qu'un rêve. Je m'asticotai moi-même ironiquement. « Un rêve ? Un rêve ? Elles étaient là, n'est-ce pas ? Elles sont parties, n'est-ce pas ? Sans courber un brin d'herbe ni casser une branche. Parties où ? Parties dans quoi ? »

— « Parties dans rien, » rétorquai-je. « Parties à travers... »

— « A travers quoi ? » insistai-je. « Parties où ? »

— « Bon ! Tu vas me le dire ! » dis-je d'un ton bref.

Moi et mon double, nous nous sommes engagées en trébuchant sur le chemin obscur, sans mot dire ni l'une ni l'autre. Pour la n^{e} fois, Liesle entra en collision avec moi. Nous nous rencontrâmes sans cérémonie au tournant du sentier.

— « Oh ! grand-maman, » gémit-elle d'une voix étouffée, « il y en a une qui n'est pas venue. C'est la plus petite qui n'est pas venue ! Elles sont huit, mais sept seulement sont entrées. Faut trouver l'autre. Ça va fermer, grand-maman ! »

Elle me tirait vers l'autre côté des tentes.

« Flûte, » pensai-je avec désolation. « Encore quelques navettes comme celles-là et je deviendrais vieille pour de bon. »

Nous découvrîmes la vagabonde blottie au pied des trembles, pelotonnée en un petit tertre comparativement minuscule et tout hérissé d'herbes. Liesle tendit les mains et se mit à moduler des sons d'une voix flûtée à l'adresse de la bête-colline.

— « Où as-tu appris cette mélodie ? » demandai-je, brûlant de curiosité, même dans un moment aussi extraordinaire que celui-là.

— « C'est comme ça qu'on appelle une bête-colline, » dit-elle, stupéfaite de mon ignorance, et elle se remit à moduler des sons câlins.

Debout dans mes chaussures à semelle de caoutchouc humides et gluantes, et je suppose dans tout mon bon sens, je regardai le petit monticule se dérouler et s'avancer lentement vers Liesle.

— « Fais-la aller plus vite, grand-maman ! » cria Liesle. « Pousse-la ! »

Je poussai donc... et sentis la chaleur de l'été sur mes paumes, la faible odeur balsamique de l'herbe froissée dans mes narines, cependant que la stupeur envahissait mon esprit.

C'était incroyable. Me voilà, moi, en train de pousser une bête-colline dans la fraîcheur humide de la nuit, à une heure indécise qui semblait ne jamais devoir finir.

Eh bien, en tout cas, grâce au chant de Liesle combiné avec mes efforts, nous avons réussi à emmener la Dernière de l'autre côté des tentes (bis !), à traverser le ruisseau, puis à remonter le sentier. Liesle courait devant.

— « Oh ! grand-maman, grand-maman ! » Sa voix était tragique. « C'est en train de fermer ! C'est en train de fermer ! »

J'arrondis le dos, je me campai solidement et poussai cette bête stupide sur le chemin. Je sentis un mouvement de protestation sous mes paumes et un recul comme le ferait un enfant effrayé. J'eus une brève vision de moi-même aux prises sur le sentier avec une bête-colline comme Jerry l'avait été avec Liesle, mais ma poussée brusque nous fit franchir le tournant. Je vis Liesle un bras crispé autour d'un tronc d'arbre, l'autre bras tendu en travers du gros rocher gris ; sa main se perdait dans un Quelque chose qui bouillonnait et se coagulait, se formait et se dissolvait au milieu du rocher.

— « Vite ! » cria-t-elle d'un ton angoissé. « Je le retiens, pousse ! »

J'ai poussé. Et j'ai senti que j'y allais de toutes mes forces, que je dépensais le reste de mes réserves de jeunesse qui, jamais, ne se reconstitueraient maintenant. Il y eut un grand silence. Puis la

bête-colline dut trouver l'ouverture car, sous mes doigts, il y eut une soudaine palpitation, un rapide picotement, et la bête-colline disparut, tout simplement. Le rocher était là, immobile et impassible, comme il l'avait probablement été depuis le commencement des temps — comme il l'avait toujours été, à part que... la main de Liesle y était enfoncée jusqu'au poignet.

— « Elle est prise. » Liesle me regardait calmement par-dessus son épaule. « Elle ne peut pas sortir. »

— « Mais si, » dis-je. Je m'accroupis et la tins serrée contre moi. « Là, je vais... » Je la pris par le coude.

— « Non. » Elle cacha son visage contre mon épaule. Je sentais tout son corps fléchir. « Ça ne servira à rien de tirer. »

— « Alors, qu'allons-nous faire ? » demandai-je, m'abandonnant à sa jeune sagesse.

— « Il faudra que nous attendions jusqu'à ce qu'il se rouvre, » déclara-t-elle.

— « Dans combien de temps se rouvrira-t-il ? »

Je la sentis frissonner.

— « Je ne sais pas. Peut-être jamais. Peut-être... peut-être que ça n'arrive qu'une fois. »

— « Oh ! voyons ! » m'écriai-je, en peine d'ajouter quoi que ce soit. Que peut-on dire à une enfant dont la main a disparu dans un bloc de granit et ne peut plus en ressortir ?

« Liesle, » demandai-je, « est-ce que tu peux remuer les doigts ? »

Tout son visage se crispa quand elle essaya.

— « Oui, c'est comme si ma main était dans un trou, mais je ne peux pas la tirer dehors. »

— « Enfonce-la dedans, alors. »

— « Dedans ? » questionna-t-elle d'une voix faible.

— « Oui, » répliquai-je, « enfonce-la et agite-la très fort. Peut-être qu'on la verra et qu'on ouvrira de nouveau. »

C'est ce qu'elle fit. Elle poussa lentement son bras et son coude disparut.

— « Je remue fort. » Nous attendîmes. Puis... « Personne ne vient, » dit-elle.

Tout à coup elle se débattit en sanglotant pour tenter de s'arracher au rocher, mais son bras était tout aussi coincé que sa main l'avait été. J'étreignis Liesle, m'éraflant contre le rocher en m'efforçant de retenir ses jambes agitées.

— « Allons, Liesle, allons. »

Ma gorge se gonflait de sanglots. Je berçai Liesle pour l'apaiser. « Oh ! mon Dieu, » murmurai-je, les yeux clos contre ses cheveux. « Oh ! mon Dieu ! »

Dans le silence qui suivit, il y eut un cri d'oiseau. L'heure sans nom s'étirait indéfiniment. Soudain Liesle bougea.

— « Grand-maman ! » chuchota-t-elle. « Grand-maman, quelque chose m'a touchée ! » Elle se redressa et appuya sa main libre contre le rocher. « Grand-maman, quelqu'un a mis quelque chose dans ma main ! Regarde, grand-maman ! »

Et elle sortit son bras du granit gris et tendit sa paume vers moi.

Quelque chose en débordait, quelque chose qui fut là pendant une fraction de seconde, puis éclata en paillettes scintillantes qui retombèrent en cascades lumineuses sur le sol, à la façon d'une chandelle romaine.

Liesle regarda sa main, brillante comme de l'argent, et l'essuya contre son pyjama, où elle laissa une trace luisante.

— « Je suis fatiguée, grand-maman, » dit-elle d'une voix plaintive. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, presque hébétée. « J'ai rêvé ! » cria-t-elle. « J'ai fait un rêve ! »

Je la rapportai dans la tente. Elle était trop exténuée pour pleurer. Elle ne proférait que des gémissements que syncopait le rythme de mes pas. Elle était endormie avant que je lui aie enlevé sa jaquette. Je restai agenouillée près d'elle pendant un moment à la contempler... à réfléchir. Je soulevai sa main droite. Quelques étincelles brillantes s'échappèrent encore de ses doigts et s'éteignirent avant d'atteindre le sol. Ses ongles luisaient légèrement au bord ; sa paume, dans les plis, gardait la trace d'un M irrégulier en argent pâli. Qu'avait tenu Liesle ? Quel don avait été déposé dans sa main ? Je regardai autour de moi, tout étourdie. J'étais trop fatiguée pour réfléchir. Je ressentis une trépidation bizarre, comme si le temps se remettait en marche et, soudain, il fut très tard. J'étais endormie avant même d'avoir ramené complètement les couvertures sur moi.

Eh bien ! Ce sont des épisodes de ce genre (quoique, Dieu merci, ils soient plutôt rares) qui me font sentir le poids des années. Je suis trop habituée aux usages de ce monde pour accepter ce genre de chose comme normal et ordinaire, trop sûre de ce qu'il y a à

voir pour vraiment voir ce qui est. Mais point n'est besoin d'événements aussi étranges pour que je me rende compte que, parfois, mieux vaut se borner à prendre la main d'un enfant — un enfant qui sait voir — pour se laisser conduire par lui.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : And a little child.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du nombre des manuscrits qui nous ont été envoyés, nous rappelons que nous sommes **dans l'impossibilité** d'en examiner d'autres. Nous prions les auteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de s'abstenir de tout envoi.** Nous regrettons de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Littératures fantastiques et autres

Neuf et Occasion - **Recherches**

"LA MANDRAGORE"

30 *rue des Grands-Augustins, Paris-6e* (033-04-84)

Ouvert tous les jours sauf le dimanche de 12 h à 20 h

ROLAND TOPOR

Quatre roses pour Lucienne

Un Topor dans une veine rose (sans jeu de mots sur le titre), c'est presque trop inattendu pour être croyable ! Et pourtant si, voilà un conte « fleur bleue », teinté d'une fantaisie analogue à celle de certaines histoires anglo-saxonnes, et au dénouement résolument optimiste. Le redoutable Topor s'attendrirait-il au point d'écrire un jour un roman pour jeunes filles ? Nous aimerions en ce cas voir le résultat.

CE soir-là, en rentrant chez moi, j'étais légèrement ivre. Les collègues m'avaient invité à boire un verre à la sortie du bureau, mais un verre se multiplie vite. Je n'en étais pas fâché, car rien ne me pressait de réintégrer mes pénates. Il aurait fallu voir la tête de ma femme à cette époque pour me comprendre.

La pauvre Lucienne n'était pas méchante. Elle était laide, simplement. Des traits grossiers, un nez immense, des cheveux filasses, des seins en berne, des jambes s'évasant dans le mauvais sens, et dans tout ce gros corps adipeux, pas un atome de charme.

Certains hommes épousent une femme parce qu'elle représente leur idéal de beauté, d'autres parce que c'est une amie d'enfance, d'autres parce qu'ils la trouvent intelligente, d'autres encore par peur de la solitude et parce que n'importe quoi vaut mieux... Cela avait été mon cas. Mais, après cinq années de mariage, la solitude me paraissait mille fois préférable à son odieuse présence.

Affublé de ce monstre, la vie ne m'était plus supportable qu'à l'aide de quelques verres de raide, sans trop d'eau.

Lucienne m'attendait devant la porte, avec son habituelle expression de martyre stoïque, expression qui avait le douloureux privilège de rendre encore un peu plus laid son visage ingrat.

— « C'est à cette heure-ci que tu rentres ? Et dans cet état ? »

Je balbutiai quelques mots, fonçai vers le bar et débouchai une bouteille de whisky. Lucienne continuait ses lamentations.

« Toujours ivre ! Tu es donc si malheureux ? Je ne suis pas

© 1966, *Fiction et Roland Topor*

gentille avec toi, peut-être ? Je n'exécute pas toujours tes quatre volontés ? Naturellement, je ne suis pas une pin-up ! A côté des perruches de ton bureau, je manque d'intérêt ! »

Je me gardai bien de répondre. Je connaissais parfaitement le scénario de la comédie. Bientôt elle se mettrait à pleurer. C'est-à-dire que ses yeux deviendraient rouges, et que la bave commencerait à couler sur son menton. Il me faudrait alors éviter de la regarder afin de ne pas faire de cauchemars la nuit.

La bouteille de whisky était du *Four Roses*. D'habitude je ne buvais que du scotch, mais je m'en versai quand même un plein verre que je vidai d'un trait. Dans mon dos, la sérénade se poursuivait.

« Tu crois que c'est une vie pour une jeune femme ? Rester à la maison et attendre que son ivrogne de mari revienne au milieu de la nuit. Tu crois que c'est une vie ? »

Les premières larmes devaient commencer à pointer. Je me retournai tout d'une pièce pour lui jeter une remarque cinglante sur son sex-appeal, mais je demeurai bouche bée. Le verre vide m'échappa des mains et alla se fracasser sur le sol.

« Eh bien, qu'est-ce que tu as à me regarder avec des yeux ronds ? Tu ne m'as jamais vue ? »

Je me frottai les yeux. Mais non, la vision ne se dissipait pas. Au bout d'un moment, je pus articuler :

— « Mais, Lucienne, tu... tu es belle ! »

Elle fit une drôle de petite grimace et fondit en larmes.

Je l'observais avec curiosité. Même ainsi, elle était d'une beauté à vous couper le souffle. Des perles s'échappaient de ses yeux de porcelaine bleue, ses lèvres pleines et rouges palpitaient comme des fruits bibliques, sa poitrine ferme se soulevait d'adorable façon. Des cheveux d'or nimbaient son visage d'un halo cinématographique.

Je dus m'asseoir.

Lucienne leva vers moi des yeux pleins de reproche.

— « Cela t'amuse de te moquer de moi ? Quel plaisir prends-tu à me torturer, à m'humilier ? Je sais que je suis laide, ce n'est pas ma faute. Un peu de pitié, ne t'acharne pas sur moi. »

— « Mais, Lucienne, je ne me moque pas de toi. Je t'assure que j'ai actuellement devant moi la plus belle femme qu'il m'ait été donné de voir. Tu es belle, si belle, tu ne peux pas comprendre, on voudrait mourir en te regardant. »

Lucienne me dévisageait avec inquiétude.

— « Tu te sens bien, Dan ? Tu as bu tant que ça ? Je ne m'en étais pas aperçue. Tu veux t'allonger ? »

— « Non, je me sens tout à fait bien. Merveilleusement bien. Oh ! ce que tu es belle, Lucienne ! Comment est-ce possible ? »

J'avais à peine prononcé ces mots que je savais *comment* cela avait été possible.

La bouteille de *Four Roses*, bien sûr.

Ma femme dut tenir le même raisonnement, car je la vis porter sur le bourbon un regard reconnaissant.

Puis elle courut à son miroir et, là, poussa un cri émerveillé.

— « Oh ! Dan, c'est vrai ! Je suis belle. Oh ! je suis belle ! »

Elle riait et pleurait à la fois. En même temps elle chantait, la voix entrecoupée de sanglots et de hoquets :

« Je suis belle, je suis belle, je suis belle ! »

Nous passâmes en amoureux des heures délicieuses. Lucienne était exquise, délicate, émouvante. Les larmes me venaient aux yeux lorsqu'elle me racontait sa vie avec moi, ma brutalité, mon manque d'attention pour elle, son désespoir. J'avais l'impression de tenir dans mes bras la femme d'un autre. D'un goujat, d'une brute qui ne méritait pas le trésor qui lui appartenait.

Nous allâmes nous coucher plus tôt que d'ordinaire.

Naturellement, le lendemain matin, j'avais la migraine et les yeux douloureux. Mais ce qui me fit le plus souffrir, ce fut la vision de l'être repoussant, allongé à mon côté, ronflant sans pudeur et se serrant frileusement contre ma poitrine.

Un hoquet de dégoût me projeta vers la salle de bains. Ainsi, tout n'avait été qu'un beau rêve. Un conte de fées provoqué par l'alcool. Allons, autant en prendre mon parti.

Je me versai un grand verre de *Four Roses* que j'avalai sans respirer, comme un médicament.

Ce faisant, je gardais les yeux fixés sur ma femme. Il ne se passa rien.

De dépit, je bus un autre verre.

Et le miracle se reproduisit.

L'être pachydermique vautré sur ma couche se métamorphosa en créature de rêve.

A cet instant, Lucienne ouvrit les yeux. Je répondis immédiatement à la question qui la rongeait.

— « Ma chérie ! Tu es tous les jours plus belle ! »

Elle m'ouvrit les bras en pleurant de joie. Nous nous étreignîmes. Et la lune de miel continua.

Dès que la beauté de ma femme déclinait, une bonne rasade de *Four Roses* remettait les choses en place. Parfois c'était Lucienne qui m'appelait de la salle de bains, devant son miroir :

— « Dan, tu ne veux pas boire quelque chose ? Il me semble que *ça* s'en va. »

Je buvais un verre et l'appelais à mon tour :

— « *Ça* revient ? »

— « Oui, *ça* y est. Merci, Dan. »

— « De rien, chérie. »

Dorénavant, il y avait toujours du monde à la maison. Les amis aimaient venir le soir à l'improviste nous surprendre. Ils ne parvenaient pas à comprendre la subite transformation de Lucienne. Ils essayaient de me tirer les vers du nez :

— « Ce que peut faire la chirurgie esthétique, de nos jours ! »

— « L'opération a dû coûter cher. »

— « A-t-elle souffert ? »

Je répondais par un sourire, et je n'oubliais pas de remplir mon verre.

A tel point qu'un jour je me mis à vomir du sang, et que le médecin appelé d'urgence me prévint que, si je continuais à boire à ce rythme, j'en avais pour deux ans à vivre, au maximum. En attendant il m'envoya subir une cure dans une clinique privée, puis on m'expédia au bord de la mer en convalescence.

Depuis ma crise, je n'avais pas vu Lucienne. Elle n'était pas venue me voir et elle ne m'avait pas suivi sur la côte. La raison en était évidente. Elle n'osait plus se montrer.

Mais elle m'écrivait. Des lettres déchirantes. Qu'allait-elle devenir puisque je ne pouvais plus boire ? Sa beauté s'était enfuie à jamais. Et par la même occasion notre amour était mort. Elle parlait de suicide. Je répondais par des exhortations confuses, des promesses vagues, des arguments fallacieux auxquels je ne croyais pas moi-même.

En fait, j'étais désespéré.

Autant j'aimais une certaine Lucienne, autant j'en haïssais une autre. Je retardai le plus possible mon retour à Paris, mais un jour vint où ce ne fut plus possible.

Frémissant à l'avance de dégoût, j'enfonçai ma clef dans la serrure.

Comment supporterais-je la vue de l'odieuse Lucienne, de la repoussante Lucienne, de l'intolérable Lucienne ? Depuis plus de deux semaines déjà, elle avait cessé de m'écrire. S'était-elle enfin suicidée ainsi qu'elle en avait eu l'intention ?

Je le souhaitais presque.

Je pénétrai dans l'appartement.

Lucienne était encore au lit, elle dormait.

Sa beauté n'avait jamais été aussi resplendissante.

Ce fut pour moi comme un coup de massue.

Il y avait belle lurette que je n'avais bu une goutte de bourbon. Elle avait donc fini par trouver un autre magicien ! Qui était-il ? Un de mes bons amis, probablement. J'avais envie de vomir.

A pas de loup, je retournai à la porte. Ne pas la réveiller, surtout ne pas la réveiller. Je n'aurais pas pu supporter la vue de ses yeux. Mieux valait m'en aller sans bruit, sans mot inutile. De cette façon, je pourrais me dire qu'elle était morte.

Mais au moment où je franchissais le seuil, la voix adorée prononça mon nom.

— « Dan ! »

Je m'immobilisai mais je ne répondis pas.

« Dan, je sais que tu es là. Je sais que tu t'en vas. »

L'émotion me déchirait la gorge.

« Dan, je t'aime. »

« Et l'autre, alors, » pensai-je, « il n'est qu'un instrument ? Je ne pourrais supporter cela. »

— « Il n'y en a pas d'autre, » fit Lucienne, comme si elle lisait dans mon cerveau. « C'est moi. »

— « Mais alors, » dis-je d'une voix rauque, « tu t'es mise à boire ? Ce n'est qu'un sursis. Il viendra un temps où toi non plus tu ne pourras plus boire. »

Lucienne apparut à la porte de la chambre à coucher. Elle frémissait de bonheur.

— « Mais Dan, moi, ce n'est pas le *Four Roses* qui me produit cet effet-là, c'est l'huile de foie de morue ! Je pourrai en boire toute ma vie. C'est un peu mauvais, naturellement, mais cela en vaut la peine. Car tu es si beau, Dan, si beau... »

OTIS KIDWELL BURGER

L'enfant de l'amour

Comme son prénom ne l'indique pas, l'auteur de cette nouvelle est une femme, qui figure pour la première fois dans nos pages. Ne le saurait-on pas, d'ailleurs, que la lecture du texte ne laisserait aucun doute sur le sexe de son auteur, car seule une femme pouvait avoir la sensibilité particulière qui s'exprime ici.

Troublant : telle est l'épithète que nous emploierions le plus volontiers pour qualifier ce récit. Un thème tout en dissonances et en sous-entendus, un monde trouble d'arrières-pensées dans l'ombre, de significations à peine ébauchées, une conclusion qui fait à la fois retentir un effet de choc et tomber le rideau d'un épais mystère : tel est sans doute le secret de l'attrait nuancé de malaise qu'on ressent à la lecture de cette histoire, une des plus originales de ces derniers mois par les perspectives qu'elle ouvre.

Je me méfie des mots. Ils se bousculent le long de ma page, épitaphes de pierres tombales dont chacune enterre une pensée naguère vivante ; éphémère réalité d'une histoire personnelle que l'on étouffe dans la vétuste dignité des idiomes. Pourquoi est-il si difficile de pouvoir s'exprimer sans écrire, publier, traduire ?...

Je suis traductrice de livres français pour une agence de presse américaine à Paris. Au milieu de mon déchiffrage machinal, rarement et subitement transportée par quelque expression, quelque fragment d'une conscience étrangère projetés dans la mienne, il m'arrive parfois de me lever et d'arpenter mon bureau aux rayons couverts de livres, prêtant l'oreille aux rumeurs du printemps, aux bruits de Paris, aux enfants qui jouent — tic-tac extérieurs comme ceux des pendules.

Inanité des mots ! Ce sont ces minutes en apparence insignifiantes qui donnent le plus de sens à la vie. Ce ne sont ni les paroles ni le travail, mais l'ennui, le rire, les nuits d'ivresse, les accidents, qui façonnent nos existences. Car, dans ces moments vulnérables, la sombre pression intérieure bouillonne plus près de la

© 1962, *Mercury Press, Inc.*

surface, pour être enfin entendue, comprise même inconsciemment, par une oreille intérieure toujours attentive.

Aussi ceux d'entre nous qui se tiennent le plus sur leurs gardes ne se connaissent que dans les rêves, dont certains sont brisés. C'est comme un verre, cassé dans quelque obscur recoin, et dont un tesson oublié vous blessera au pied, bien des jours ou des mois plus tard...

C'était le printemps à Paris ; les marronniers étaient en fleurs, les nourrices et les enfants avec leurs voiliers se pressaient dans les jardins publics. Derrière Notre-Dame, des fillettes sautaient à la corde. Les vendeuses de magasins en jupes étroites, les marchandes de fleurs, les kiosques à journaux, les vieilles pierres jaunies elles-mêmes, tout rutilait dans la joie du renouveau.

Il y avait alors cinq enfants à la maison : mes deux filles, Denise et Delia, et les enfants de Gérard : Debbie, Robert et le bébé, Melissa. Mon mari, Paul, qui est Américain, était parti pour un voyage d'affaires, comme d'habitude, et Miranda, l'épouse française de Gérard, se trouvait hospitalisée à la suite d'un accident de voiture.

Ce n'est point par hasard que les enfants de Gérard et les miens se ressemblent et ont des prénoms franco-américains. Nous sommes cousins, lui et moi, et avons été élevés ensemble. A la mort de son père, qui était Français, et tandis que sa mère, la sœur de la mienne, commençait son dernier long voyage d'un sanatorium à l'autre, le jeune Gérard vint vivre chez nous, dans la maison familiale près de Gramercy Park.

Nous n'avions qu'un an de différence et nous étions tous deux des enfants bruns, timides et gênés en présence d'autres enfants, renfermés avec les adultes. Dès le premier regard que nous avons échangé, nous nous sommes reconnus, par-delà tous les obstacles du langage et de l'enfance. Rencontre aussi frappante que celle de son propre reflet dans un miroir imprévu. Pendant dix ans nous avons pris nos repas, joué, bavardé ensemble. Seuls enfants dans une maisonnée d'adultes, nous étions aussi méfiants et timides que des renards. Excepté entre nous. Notre parc verdoyant lui rappelait tellement Paris et sa maison natale qu'il s'insinuait en nous deux, jungle secrète que nous partagions et qui allait grandir pour recouvrir de son ombre nos deux existences d'adultes.

Aussi, bien qu'en définitive nous ne nous soyons pas mariés, à cause d'une puérile querelle ou d'un malentendu, lorsque les affaires de Paul nous amenèrent à Paris, bien des années plus tard, je n'ai pas eu besoin de me mettre à la recherche de Gérard. Nous nous sommes rencontrés simplement, par un pur hasard comme je m'y attendais, à une séance de guignol ; lui avec ses deux enfants (Melissa n'était pas encore née) et moi avec les miens. De longues et calmes retrouvailles. Une histoire sans paroles.

Comme Gérard m'avait enseigné le français, ce fut lui qui me procura ce travail de traductrice. Non pas tant pour apporter un dérivatif à ma solitude, que Paul fût absent ou non. Ni pour avoir un prétexte de me voir, quoique la fréquentation des auteurs et des éditeurs facilitât nos rencontres mondaines. Mais ce que lui et moi savions bien, je crois, c'est que la guérison des grandes peines consiste à accepter une rupture à laquelle on s'habitue à la longue.

Et pourtant, durant ces années passées à batailler avec les mots, il m'arrivait parfois de maudire sa sagesse. Pendant combien de temps doit-on faire pénitence, face à face avec l'erreur qu'on a commise et la pensée de ce qui vous manque ? Ou sentir une autre présence, sage, intouchable, qui tour à tour pénètre et quitte les fourrés rebelles des mots et du cœur... Ma foi, nous souffrons tous à cause de ce que nous sommes. J'étais heureuse de voir les autres gens qu'il amenait à la maison, qui parlaient un peu ce double langage que je connaissais ; et d'être à même de toucher, même sans lui, son Paris, son monde.

Nos rapports devinrent plus faciles avec le temps. Le petit camarade de jeux surgi d'un passé idéal se concrétisa dans un présent plus simple ; nous partageâmes nos amis, et nos enfants se rendirent visite et jouèrent ensemble, comme lui et moi l'avions fait jadis.

Aussi, tandis que Miranda gisait dans le plâtre à l'hôpital, il parut tout à fait naturel, par un autre curieux retour du passé, que les enfants de Gérard vinssent habiter chez moi. Pourtant ce fut difficile. Miranda et Gérard avaient en eux un grain de folie. Ils passaient leurs vacances à se rompre les os en faisant du ski ou à la chasse ; ils se compromettaient avec des gens étranges ; ils avaient des réunions tapageuses et des accidents de voiture. Le bruit courait qu'elle était à bout de nerfs, cette fois-là, en conduisant trop vite, à la suite d'une dispute conjugale. De même, leurs

enfants étaient plus turbulents que les miens. Bruns, tout comme moi et Gérard, toujours prêts à faire des bêtises.

Ils arrivèrent avec une bonne d'enfants noire, comme l'avait été notre vieille nurse. Gérard l'avait engagée pour conduire Melissa au parc, pendant que les grands seraient à l'école ; néanmoins, mes habitudes se trouvèrent bouleversées. Il est difficile d'être assise toute la journée devant une machine à écrire, en traduisant les idées d'un autre, tout en étant matin et soir une mère de famille.

D'ailleurs, mes enfants, bien qu'étant Américains, avaient aussi la folle notion du privilège et du non-conformisme, qui est d'usage à l'étranger et que les enfants de Gérard, hélas, ne firent qu'accroître. Si, par exemple, ils partaient souvent l'après-midi au parc, proprement mis et en bon ordre, comme des enfants français normaux, souvent aussi, après avoir faussé compagnie à Selma, ils rentraient crottés, tapageurs, aussi impossibles à dompter que des petits sauvages hilares.

En m'installant à la table du dîner avec les enfants de Gérard et les miens, lavés de frais, convenables, alignés de part et d'autre de la table comme ils devaient l'être et comme la vie l'avait décrété, ou bien en les mettant au lit le soir, j'arbitrais d'étranges conflits. Ce qui avait uni une génération créait de la zizanie parmi la suivante. Cinq petits corps tièdes se cramponnaient à moi la nuit venue mais se détournaient de moi, en revanche, pendant la journée. J'en faisais d'ailleurs autant à leur égard.

Comme si les enfants sont des aspects de la mémoire, dont chacun renferme une graine du passé, destinée à fleurir dans un avenir différent...

Ce fut par un tel après-midi de printemps que les enfants revinrent... du parc, déchaînés, comme d'habitude. J'entendis Selma, la nurse, s'affairer auprès d'eux, pour faire leur toilette. Puis ce fut le silence quand on les laissa dans la nursery, pendant l'heure qui précédait le dîner. Je les avais écoutés, tout en restant à ma machine, puis je m'étais remise à travailler. Mais quelque chose dans la nature du silence de la nursery me tracassa. (C'est curieux comme tout changement dans le rythme des bruits familiers vous incommode !)

Je traversai le hall, ouvris la porte et aperçus pour la première fois Binky.

Il était assis au milieu d'eux ; c'était le point de mire, la raison de leur silence. Moins grand que Robert mais plus trapu, comme

il arrive aux personnes de petite taille, qui reprennent de justes proportions lors de la maturité, à une échelle plus réduite. Il avait moins de dix ans, sans doute, et il était blond comme mes filles plus grandes, plus épanouies. Mais il y avait déjà en lui quelque chose de raisonnable et de mûri. Ses yeux sombres et tristes rappelaient ceux de Gérard. Ses vêtements aussi étaient énigmatiques, ne se rattachant à aucune époque ni nationalité ; un long pantalon gris, un veston et une cravate lavallière, comme celle du petit Lord Fauntleroy.

Je le regardai fixement. Lui, plus poli, baissait les yeux. Au bout d'un moment, Denise jugea convenable de le présenter.

— « C'est Binky. Nous l'avons trouvé cet après-midi dans le parc. »

— « Très bien. » On est toujours poli avec des camarades de jeu de rencontre. « Mais il est bientôt l'heure du dîner. Rappelez-lui quand il faudra qu'il rentre. »

Debbie et Delia s'empressèrent de m'expliquer que Binky s'était perdu, qu'il ne pouvait pas rentrer chez lui et que, par conséquent, notre maison était la sienne. Leurs raisons s'appuyaient surtout sur le fait qu'elles y croyaient ferme. Robert demeurait silencieux. Binky et Melissa jouaient avec les cubes.

(Quel jeu ! Du coin de l'œil je le découvris soudain. Avec seulement plusieurs cubes de deux couleurs, l'enfant créait des paysages : les mondes creux de Chirico, les labyrinthes tourmentés de Piranèse. Trois cubes et une arche pour faire une maison hantée, et un cube incolore planté à l'extérieur, seul avec son ombre.) Melissa était assise près de lui, critiquant par gestes. Il approuvait, obéissait. Mais quand il vit que j'allais lui adresser la parole, il balaya d'un revers de main tous ses mondes personnels et s'assit tranquillement pour écouter.

— « Voyons, vos parents vont sûrement s'inquiéter. » Pas de réponse, excepté un scintillement gris dans ses yeux. J'essayai de lui parler en français, mais sans succès. Puis je me servis de mon recueil d'expressions italiennes. Puis quelques mots en allemand. Cela épuisa mes vocabulaires.

Melissa expliqua, dans un français zézayant, que ses parents étaient sortis, qu'ils ne s'inquiéteraient que plus tard et que Binky pourrait peut-être dîner avec nous.

Alors (comme on le fait quand on est embarrassé avec les enfants), j'envoyai tout ce petit monde dans la salle de bains pour

faire une nouvelle toilette. Un moment plus tard, entendant des exclamations de joie et de surprise, j'ouvris leur porte. J'eus la nette impression que dans la salle de bains jaillissaient des fontaines ; pas de ces fontaines que produisent les enfants en appuyant le pouce sur un robinet, mais de *vraies* fontaines, comme il en existe à Tivoli, ou pareilles à celles que l'idée de l'eau suscitait jadis à l'esprit, avec des faunes et des nymphes, des gazons verdoyants et des arbres tout autour. Encore des paysages créés par Binky, sans aucun doute. Troublée, je refermai la porte.

Il ne tarda pas à ressortir de la salle de bains avec eux, aussi souriant et net que lorsqu'il y était entré. Nous prîmes tous place à la table du dîner éclairée aux bougies, dans le crépuscule, devant nos pamplemousses coupés en deux. Binky eut la place d'honneur, à ma droite, et Robert, pour une fois, occupa la chaise libre de Paul, au bout de la table.

(Les noms, les places, quel pouvoir ils ont sur nous ! Avais-je épousé un Américain blond à cause de son nom presque français ? Et le fils de Gérard, ce garçon brun de dix ans, au nom presque américain, de qui occupait-il la place légitime ?)

Je fermai les yeux pour le bénédicité, en essayant de ne pas voir les enfants, mais les images de leurs archétypes, à l'arrière-plan ; évoquant les amours, les nécessités et les mauvaises directions prises dans la vie pour aboutir à l'instant présent.

Je rouvris les yeux au moment où Binky me passait poliment le pain.

Tout au long du repas, Binky se tint maître de lui, étrangement pâle, calme et silencieux. Il n'avait rien d'un enfant, et sa blancheur spectrale rappelait les pivoines trop ouvertes au milieu de la table. Pendant ce temps, à l'autre extrémité, Robert, qui avait hérité de Miranda une aversion crispée et une intolérance à l'égard des personnes ou des questions secrètes qu'il ne comprenait pas, nous lançait des regards furieux.

(Elégante, dotée de la maîtrise de soi et de la mondanité d'une Française, elle avait essayé un jour de me prendre pour confidente, moi, la « presque sœur de Gérard », cherchant à m'éprouver, à me définir, avec le raffinement cruel et la curiosité d'un enfant. Depuis ce jour, je l'avais détestée. On ne partage pas les secrets puisés à une source identique, mais interdite.)

Le calme de Binky rayonnait par un contraste étrange. Il ne semblait pas tant manger qu'absorber ses aliments, comme s'il avait

supprimé le mécanisme couteau-fourchette-dents-palais, ou comme si la nourriture, de même que la pensée des autres gens affluait en lui d'elle-même, et qu'il grandissait et mangeait invisiblement.

Aussi lorsque, à la fin du repas, je lui reparlai de ses parents, je ne fus pas entièrement surprise qu'il me répondît dans un anglais impeccable :

— « Mes parents me trouveront quand ils seront prêts pour moi. Ils le font toujours... »

— « Ainsi donc, vous parlez anglais. »

Il me jeta un de ses étranges regards, calme et direct, et acquiesça. Je n'ai connu aucun enfant et peu d'adultes capables de faire rayonner cette notion d'être le moyen terme entre un nombre infini de lignes de force — point de convergence toujours disponible pour l'attente inquiète dans laquelle vivent la plupart d'entre nous et que doivent traverser toutes les autres impulsions pour se matérialiser.

Plus tard, dans la nursery, je l'entendis parler en excellent français aux autres enfants. Les adultes apprennent les langues étrangères moins facilement que les enfants, qui, par contre, les oublient parfois aussi vite qu'ils les ont apprises. Or, lorsque Selma survint pour les déloger de la nursery en s'écriant : « Maintenant, vous tous, allez un peu jouer dans la cou', pendant que je 'ange la chamb'e, » ne voilà-t-il pas que Binky lui répondit avec le même accent chantant des noirs du Sud.

Je me rappelai alors que non seulement il m'avait répondu dans ma langue maternelle, mais qu'il avait pris mon intonation, et que, s'il lui arrivait d'employer le langage petit-nègre des autres enfants, sa voix devenait perçante et précipitée comme la leur. C'était trop spontané pour être de l'imitation courante. On eût dit que c'était la tournure même de l'esprit qu'il saisissait et retransmettait simplement dans la langue appropriée.

Somme toute, il appartient au génie de l'enfance d'imiter et de saisir l'intonation des êtres humains. Le point faible de l'adulte est de ne pas comprendre le sens plus profond d'un tel don. Passé le milieu de votre vie, nous cherchons des indices et des présages dans l'introspection banale d'autrui ; comme si l'habitude, l'obscurité envahissante, les murs que nous élevons entre nous, le mystère essentiel et la complexité de vivre pouvaient être supprimés si seulement nous retrouvions la pureté de l'enfance, ou quelque autre clé... perdue. Qu'est-ce donc que nous perdons ? Binky le savait.

De même, certains êtres peuvent se glisser dans tous les langages.

Tandis que je me tenais dans l'appartement vide, que seuls remplissaient les fleurs et le crépuscule, j'essayais de m'expliquer ce petit garçon, tout en écoutant le remue-ménage de Selma dans la nursery et en observant par la fenêtre les enfants qui organisaient quelque nouveau jeu dans la cour, deux étages plus bas. Je sentais que je possédais de moins en moins cette clé.

Ma personne, j'avais deux bras, deux jambes et une tête pour l'actionner. Mais tout le reste était mystère. Le corps, qui avait engendré deux enfants — une machine inconnue, aussi secrète dans ses usages que les courants intérieurs de notre esprit. Les membres, pareils à des leviers qui saisissent et déplacent un fragment du monde ; enfin l'image que l'on se fait de soi — tout cela commandé par un mince faisceau de facultés mécaniques de l'esprit. Ce n'est pas aussi simple que chez les enfants, qui sont tout d'une pièce. Ou comme chez Binky, averti de tous les mobiles qui font agir les autres.

Mais les actes passés laissent une petite ombre, une tache indélébile qui pénètre la trame de notre existence.

Je me demandais, tandis que le vent gonflait les longs rideaux de la fenêtre : suis-je responsable des maîtresses de Gérard, de ses accidents et de ceux de Miranda ? Je savais et ne voulais pas savoir. Elle le possédait, moi pas. Passée une certaine limite, à quoi sert d'essayer de débrouiller les choses, ou d'être une sainte ou la surveillante de la vie des autres ? Les jeux sont faits.

Nous avions été de bons hôtes pour les réceptions et de bons parents, Paul et moi. Meilleurs que Gérard et Miranda. On ne peut mépriser un compagnon de lit, quelqu'un que l'on connaît dans ses moments les meilleurs et les plus faibles ; chacun a droit aux complexes, qui lui sont dévolus du fait même de son existence.

Mais, pensais-je (tandis que le crépuscule s'installait au-dessus de cette ville adorable et s'insinuait dans les recoins de mon appartement), quand arrive l'âge mûr, étant donné que vos pouvoirs sur les choses qui vous sont interdites faiblissent dans la longue attente de la mort, subsiste-t-il encore des tabous ? Notre entendement s'altère, tandis que nous vieillissons. Les murs se ferment ; les papillons noirs reviennent. Nous n'avons plus le mordant, la raison de nous défendre. Quand arrive la nuit, tous les chats sont gris. Toute faiblesse, trop longuement supportée, devient une force possible.

Que de barrières nous séparant n'avions-nous pas, Gérard et moi, déjà traversées dans nos esprits ?

Ainsi je me tenais tranquille, repliée sur moi-même, près de la fenêtre, quand Gérard entra dans l'appartement assombri et s'approcha de moi.

— « Miranda va mieux aujourd'hui. Elle menace de rentrer bientôt et se demande ce que tu fais des enfants. » Il se tenait à l'écart, sans m'avoir saluée. Le ton et la saveur de sa lassitude emplissaient la chambre. En bas, dans la cour, les enfants faisaient de mystérieuses allées et venues. « Je vois qu'ils ont trouvé un nouveau compagnon de jeu. »

— « Ou plutôt c'est Binky qui les a trouvés. » Debout près de la fenêtre, je retombai dans le silence.

Non, il n'y avait pas eu entre nous une querelle d'enfants. Agé tout juste de vingt et un ans, il était retourné à Paris, où sa mère venait de mourir, en lui laissant la maison. Moi, j'avais vingt ans. Ma mère, avertie, m'avait amenée ici pour le voir, ainsi que d'autres membres de la famille. Mais le dépaysement, l'effet d'une année de séparation, après une longue amitié d'enfance... Oh ! le revoir ici, dépouillé de la sécurité du jeune âge ! Son contact avait produit sur moi un choc ; nous étions des adultes tout neufs, hantés par le tabou du mariage entre cousins et de l'inceste, alors que nous avions vécu si longtemps ensemble. S'appartenir ? Toucher de si près la vie, la connaissance ? Alors, trop jeune, effarouchée, après m'être disputée avec lui, j'étais retournée chez moi. Un an plus tard il se mariait. Et moi, égarée, je me mariais également.

— « Quel étrange ami, » fit Gérard, en remarquant comme les rideaux frémissaient sous ma main et en évoquant peut-être les mêmes souvenirs.

— « Binky ? Oui. Je l'ai remarqué pendant toutes ces... tout cet après-midi. C'est un enfant errant. Il a mangé avec nous, a été très poli et... Oh ! Gérard, d'où vient-il que certaines personnes nous rappellent si profondément quelque chose de familier et d'oublié ? C'est là le don de Binky. Mais il faut que je retrouve ses parents, que je le fasse rentrer chez lui avant la nuit. »

— « Il s'est perdu ? »

— « Je ne sais pas. Il ne peut ou ne veut se rappeler d'où il vient. Alors, comment pourrai-je le faire revenir chez lui ? La police, peut-être... »

Avais-je pâli ? Gérard baissa les yeux, regarda ses pieds. « Qu'est-ce qui te fait peur en lui ? »

— « Son étrangeté. On dirait... un enfant d'une autre planète. Crois-tu à de telles choses ? »

— « Non. » Il soupira puis, au bout d'un moment, ajouta à voix basse, comme pour lui-même : « Il existe assez de magie et d'étrangeté chez les gens pour qu'on puisse se passer des puissances extérieures. L'amour, la naissance, la mort... ces phénomènes humains peuvent paraître simples quand on les explique, et pourtant ils laissent tant de problèmes irrésolus. Pourquoi sommes-nous aussi éternellement désireux d'être dupés par des sortilèges inférieurs ? »

— « Gérard... »

— « Non. » Il éleva vers moi d'abord cette main brune, aux fines attaches, ombrée de poils noirs sous chaque jointure ; puis le trop beau visage brun, l'épaisse chevelure ; et les grands yeux, si doux. Gérard. Un humain, dépouillé jusqu'au fond de son être. Une peau, une chevelure, un regard ; et un esprit. L'affronter, les yeux dans les yeux, c'était éprouver le plein choc de la nudité. De même que voir Binky, c'était sentir une complexité.

« Non, » répéta Gérard, en se détachant subitement de moi. « Regarde, Melissa. »

(L'ai-je dit, que le prénom de sa dernière née était le prénom secret qu'il me donnait dans notre enfance ? Nous avions évité d'en convenir jusque-là, lui et moi.)

Alors je regardai. La cour était nue, si l'on excepte un lion de pierre, quelques plants de fleurs et trois tilleuls épanouis. Or, tandis que les enfants couraient à présent, occupés à quelque jeu, Binky semblait hésitant. Puis il ramassa une pierre, au bord d'une plate-bande, et l'emporta en courant, comme un plongeur lesté d'un poids, pour éviter de flotter à la surface de l'eau. Dans le crépuscule, son pâle visage grave, auréolé de cheveux blonds et courts, se détachait comme une étrange étoile.

A présent, les enfants s'étaient alignés, 1-2-3-4-5, comme les pieux d'une palissade éternellement divisée.

« Non, regarde. » La main de Gérard serra mon bras. « Il ne vient pas d'une autre planète. Il vient d'un rêve. Et ce rêve, à qui appartient-il, Melissa ? »

Maintenant les enfants sautaient par-dessus le lion de pierre, en défiant Binky. Même à cette distance, je voyais la peur qui les surexcitait. Comme des enfants laissés trop tard à une réunion, dans

une ville étrangère. Ou plutôt la peur, à la fois délectable et frénétique, d'enfants qui se provoquent entre eux ou mieux se coalisent contre un seul, en un honteux et miraculeux étalage de faiblesse, dans l'espoir qu'ils regagneront finalement une maîtrise perdue, ou bien trouveront quelque chose de nouveau.

Toujours sérieux, Binky resta un moment immobile. Puis il déposa sa pierre, parcourut les autres du regard. Après quoi, très grave et résolu, il leva les bras et vola par-dessus le lion de pierre. Il se retourna ensuite et, avec plus d'aisance encore, fendit comme un plongeur l'espace calme et sombre pour revenir en vol plané à son point de départ.

Debout à l'autre extrémité de la cour, il attendit leur jugement. Après s'être un peu concertés, ils l'applaudirent prudemment. Puis l'observèrent de nouveau, dans l'attente d'autre chose.

Cette fois, après quelque réflexion, il fit s'élever le lion de trente à soixante centimètres, mais, se ravisant, il le remit en place, pour soulever rapidement Melissa. Comblée de joie, elle étendit les bras comme un chérubin sur une carte de Noël, s'envola un moment parmi les fleurs d'un tilleul qui s'éparpillèrent comme de la neige, et revint vers le sol, essoufflée, toute rose.

Tous les autres le prièrent de passer à leur tour ; tous, excepté Robert qui resta à l'écart, sombre et maussade. Debbie s'éleva en l'air ; puis mes deux filles, moins haut et moins gracieusement. Sans insister, Binky les ramena d'un geste rapide au sol et se mit à leur disposition.

Je pus les voir commencer un nouveau jeu, après un conciliabule chuchoté. Ce devait être une invocation magique. Et, de fait, tandis que la main fine de Gérard se serrait comme un étau sur ma manche noire, des créatures surgirent du bosquet ombreux des trois arbres en bas. Un lapin, un écureuil, un renard ; puis, à mesure que l'imagination des enfants s'enhardissait, un paon, faisant la roue. Un cerf, tout pommelé, couronné de ses bois. Un énorme éléphant. Un tigre au pelage rayé. Tous allaient au pas, peu éclairés mais visibles, traversant le sol aux dalles plates, pour disparaître dans l'ombre dès qu'ils atteignaient l'enclos obscur qui séparait la cour de la ruelle plus loin...

Et maintenant...

« Non, » proféra Gérard. « Non, non, tu dois les arrêter, Melissa. Il ne faut plus que... » Il repoussa violemment la fenêtre. La vitre fracassée parut faire explosion et les éclats de verre mitraillèrent

les dalles comme de la grêle. La forme monstrueuse, qui s'amassait confusément derrière les arbres en fleurs, parut hésiter et se résorba doucement.

Quant à Binky, après avoir jeté une dernière fois un calme regard autour de lui, il traversa sans hâte la cour dallée et passa également, comme les êtres qu'il avait créés, à travers les pieux de la palissade, pour se fondre dans les rues avoisinantes.

Gérard tira les rideaux en tremblant de fureur.

— « Mais pourquoi... ? »

— « Selma ! » cria-t-il. « Selma, faites rentrer les enfants. » L'éclat de sa voix, pour une fois, remplit l'appartement.

— « Mais pourquoi... ? »

— « Parce que. » Il se tourna vers moi, le visage toujours décomposé de colère. « Pourquoi les enfants et les rêves essayent-ils d'atteindre un désir passé ? Mais ceci n'était pas un rêve d'enfant. C'était un cauchemar. De l'horreur, Melissa, le chaos, la volupté de la mort, les archétypes que nous portons en nous, profondément ancrés sous le vernis de nos désirs de fuite, d'évasion. Tu ne veux pas qu'ils soient tous dévorés, Melissa, les enfants qui s'interposent entre toi et moi ? »

— « Non, non... de quoi parles-tu ? »

— « Ne sais-tu pas qui est... qui était Binky ? »

— « Non, non... » J'avais été secouée par lui comme un rat par un fox-terrier ou comme un dormeur par un cauchemar. Pantelante, je m'abattis contre un des rideaux. « Non, Gérard. » Je revoyais par la pensée cette petite figure centrale, résignée, omnisciente, sortant de scène à regret dans le crépuscule. « Non, Gérard. Qui donc était Binky ? »

Il me quitta brusquement ; s'éloigna dans un recoin obscur de la pièce où je ne pouvais le voir. Sa voix — dominant les cris perçants des enfants qui se ruaient sur l'escalier, et les réprimandes assourdies de Selma — sa voix, brisée de compassion et pleine d'un terrible chagrin, me répondit dans l'ombre : « C'était ton enfant et le mien, Melissa. L'enfant que nous n'avons jamais eu. Tu ne l'as pas reconnu ? »

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Love child.

ROBERT LORY

Dangereuse étoile

Robert Lory est un nouveau jeune auteur américain, qui n'a paru jusqu'ici qu'une fois dans **Fiction,** avec une nouvelle à la tournure originale : **Rendez-vous à dix heures** (août 1964). Il se livre ici à une variation nouvelle sur un vieux thème ; variation qui, vous en conviendrez sûrement, s'avère exceptionnellement brillante.

Ce meurtre me donne des remords, d'autant plus qu'il n'aurait pas eu lieu si j'avais écouté Vicki. Nous ne devrions pas aller à la réception des Hadley, avait-elle dit. Elle avait ses raisons, dont aucune n'était la bonne, mais elle n'en démordait pas.

— « Ce genre de truc est toujours tellement rasoir, » gémit-elle en relevant en chignon ses longs cheveux blonds.

« Ces grosses têtes de Madison Avenue qui passent leur temps à se pousser du col me tapent sur les nerfs, » fut la raison donnée quand je fis démarrer la voiture.

« Ils sont tous aussi coureurs les uns que les autres, » déclara-t-elle quand nous avons pris l'ascenseur dans l'immeuble de Hadley.

« Et Hadley est un ivrogne, » lança-t-elle sèchement à l'instant où l'appareil parvint au neuvième étage.

J'appuyais sur la sonnette de Hadley quand Vicki me décocha son ultime argument d'un air boudeur.

« Son haleine aussi est repoussante. »

J'acquiesçai d'un signe de tête, comme j'avais acquiescé à tout ce qu'elle avait dit. Je lui opposai que pour se faire adopter dans ce milieu, ces choses-là étaient nécessaires — les réceptions, les coureurs de jupons et la mauvaise haleine de Hadley. Je ne mentionnai pas Ishvara. Vicki ne le connaissait pas, mais c'était à cause d'Ishvara que nous allions à cette réception.

La porte s'ouvrit et les échos d'une bruyante réunion amicale envahirent le palier. Un Hadley adipeux et bavard masquait ce qui se passait dans l'appartement.

© 1964, *Mercury Press, Inc.*

— « George, mon vieux ! Et la belle, belle, toute belle Vicki ! »

Nous sommes entrés et Hadley se dirigea en trébuchant vers le vestiaire, laissant choir le manteau de Vicki avant d'y arriver. Il avait déjà son compte.

— « Sapristi, pour être belle, vous l'êtes, » dit-il en revenant vers Vicki. Ce poussah avait raison, naturellement. Il ne possédait qu'un seul talent, mais qui avait suffi à lui procurer un poste de directeur artistique grassement rémunéré. Il avait un excellent jugement. Et Vicki — grande, blonde et sculpturale dans sa tunique d'argent — était, ce soir-là, l'incarnation même de la beauté féminine.

— « Hé, les gars, regardez qui s'amène... Georgie Bond. Salut, ô gaillard émerveillant ! » Ces mots jaillissaient de la bouche du chef de publicité le plus fort en gueule de New York. Comment Breem parvenait-il à s'entendre avec ses clients, je me le demande. Mais il avait l'art de jouer avec les mots, aussi fis-je la grimace, attendant ce qui allait suivre le « gaillard émerveillant » dont il venait de me taxer.

Comme prévu, il enchaîna avec un gros rire : « Oui, monsieur, nous nous émerveillons, gaillard, de ce que vous ayez pu dénicher une femme pareille. Ha, ha, ha ! »

« Ha-ha-tant » de concert, nous nous sommes frayé un chemin à travers le salon et la salle à manger de Hadley, gratifiés au passage d'un accueil qui variait du sourire de commande à la grande claque sur l'épaule. Toutes les femmes présentes semblaient avoir à cœur de me mettre leur poitrine le plus près possible sous le nez.

Je ne sais pas ce qu'en pensent les hommes en général, mais en ce qui me concerne je trouve que les seins sont une belle chose — à leur place. Qui n'est pas d'être relevés si haut qu'ils ressemblent à des omoplates déformées. La race humaine tout entière me dégoûte parfois. Vicki aussi en est écœurée, notamment aux réceptions.

— « Tu t'amuses ? » questionna-t-elle, sarcastique.

J'affûtais une riposte désinvolte quand un horrible rédacteur nommé Pitcorn m'agrippa le bras et me fourra une frite dans la figure.

— « T'en veux une, George ? La sauce est excellente. C'est Marcia qui l'a préparée. »

La sauce dont il parlait avait une affreuse couleur crème. Je ravalai ma salive et me forçai à sourire.

— « Non, merci, Pit. Mon régime, tu sais, » dis-je en lui assenant une claque cordiale dans le dos. J'y avais mis toute ma force. Pitcorn recracha au moins trois chips.

Je fus tiré de ma satisfaction sadique par la secousse que Vicki imprimait à ma manche. Quand nous fûmes hors de portée de voix de Pitcorn, elle déclara : « Je suis enchantée que tu aies fait ça. Je crois qu'il avait des vues sur moi. »

— « Aucune crainte à avoir, » répliquai-je. « Il ne tiendrait pas le coup et il le sait. Allons chercher quelque chose à boire. »

Pendant que nous nous dirigions vers le bar d'acajou dans le vaste living-room de Hadley, j'embrassai du regard cette marée de visages gloussants et vides qui pépiaient, chantaient et se lorgnaient à qui mieux mieux autour de nous. La réception avait atteint le stade où les hommes ont enlevé leur veston, où leurs cravates sont défaites et les robes des femmes laissent apparaître des traces de ce sujet tabou, la transpiration.

Mon esprit enregistra tout cela machinalement pendant que je tentais de repérer la personne dont la présence à cette orgie était l'unique raison de la mienne.

— « Qui est-ce ? » questionna Vicki comme je lui versais un martini. « Celui que tu cherches, qui est-ce ? »

Je souris. C'était un sourire de fierté. Comme Vicki surclassait les pitres réunis ici ! Quelle autre femme aurait su, d'instinct, ce que pensait son compagnon ?

— « Qui ? » répéta-t-elle.

— « Lui, » dis-je, soulagé d'avoir découvert l'homme grand et maigre qui franchissait le seuil de la porte en verre dépoli séparant la pièce d'un balcon extérieur. « L'homme au turban. Il s'appelle Ishvara. »

— « Un nom intéressant. Est-ce réellement le sien ? »

Quiconque a étudié à fond les croyances religieuses de l'humanité aura reconnu dans ce nom d'Ishvara — comme l'avait fait Vicki — une des dénominations de la principale divinité hindoue. Mais que notre Ishvara ait eu ce nom par droit de naissance ou l'ait substitué à Ali Baba ou à Sam O'Rourke, je l'ignorais, et c'est ce que je dis à Vicki.

Nous vîmes une rouquine bien en chair que je ne reconnus pas offrir à Ishvara une boisson quelconque. Il refusa d'une inclination de tête à peine perceptible et, abandonnant la rouquine bouche bée

d'indignation, alla s'asseoir sur ses talons dans un coin isolé de la pièce.

— « Il joue les mystiques à la perfection, » observa Vicki. « Où Hadley l'a-t-il déniché ? »

— « A l'agence. Ishvara pose pour des affiches de cigarettes. Il se trouve ici ce soir probablement aussi pour nous distraire. Il devine le caractère des gens. »

Vicki but une petite gorgée de martini.

— « Il regarde dans une boule de cristal ou bien se sert-il de feuilles de thé ? » demanda-t-elle, ironique.

— « Ni l'un ni l'autre. Les étoiles... une sorte d'astrologie. Pitcorn m'en a parlé. Ishvara observe les actes d'une personne donnée et, d'après eux, détermine la planète dominante de cette personne ou les étoiles qui figuraient au thème de sa naissance. Le reste de ses déductions est censé en découler logiquement. »

— « Tu y crois ? »

— « Pitcorn y croit. Ishvara lui a dit que son problème principal était de ne pas s'être résigné à la mort de sa belle-mère et que, si jamais il se mariait, mieux vaudrait que ce soit avec une bibliothécaire entre deux âges. »

Vicki riait à l'idée de la future épouse de Pitcorn, mais son visage s'assombrit subitement. « Tu as vu ça ? Il regarde dans notre direction. Il me regarde. »

Une lourde tape sur l'épaule arrêta la réflexion que j'aurais pu faire.

— « On s'amuse, Georgie... hein ! » rugit Hadley en fonçant sur Vicki. Elle esquiva en se reculant les doigts de fer prêts à la pincer et notre hôte trébucha jusqu'au divan où il s'affala dans le giron d'une matrone aux cheveux bleus qui défendait avec ardeur ses vues sur la grande littérature.

— « Je crois que cet homme me fait peur, » dit Vicki.

— « Il est inoffensif. Il se prend simplement pour un grand séducteur, voilà tout. »

— « Je ne parle pas de Hadley. Mais de *lui*. » Elle regardait Ishvara. « Il me donne la chair de poule. Je suis certaine qu'il m'observe. »

— « Sûrement, » rétorquai-je en imitant son ton angoissé. « Il est probablement amoureux fou de toi. Somme toute, il a une grande affinité pour les étoiles et, aux yeux de n'importe quel homme avisé, tu es l'étoile de cette réception. »

Vicki murmura vaguement quelque chose qui signifiait que cela ne lui plaisait tout de même pas quand je me rendis compte avec horreur que mon verre était vide. J'avais appris dès la première réception que la seule façon de survivre à ce genre de festivités avec toute sa santé mentale était de s'enivrer à mort.

— « N'autre ? » demandai-je à Vicki.

Elle refusa, aussi dus-je me frayer seul un passage au milieu des corps enlacés qui dansaient — si toutefois on pouvait appeler ça danser — aux rythmes de quelque mauvais jazz.

Au bar, j'échangeai mon verre à martini contre un gobelet à eau de deux décilitres et quart. Le gin et le vermouth déferlèrent sur les glaçons et ils avaient atteint le bord du verre quand je remarquai qu'un dessinateur publicitaire nommé Goddard avait coincé Vicki près d'un palmier en pot.

Goddard le Godichard, l'avais-je surnommé. Un crétin. Chaque fois que je songeais que j'avais voulu travailler dans la publicité pour côtoyer des gens comme Goddard, Pitcorn et consorts, j'en venais à douter de mon intelligence. C'était l'intelligence la cause de tout. Selon moi, des artistes et des hommes de plume — des créateurs — devaient être plus intelligents que les autres hommes, plus aptes à comprendre le sens de la vie. Je m'étais trompé.

Pourtant, il y avait Ishvara, qui se tenait maintenant dans un coin de la salle. Peut-être que lui... Je décidai de le mettre à l'épreuve.

Il répondit à mon « hello » par un : « Votre femme est une personne vraiment charmante. »

J'acquiesçai, tout en me disant que je pouvais discuter des attraits de ma femme n'importe quand avec n'importe qui, mais que, pour le moment, je voulais parler astrologie avec quelqu'un qui prétendait s'y connaître.

— « Vraiment charmante, » répéta-t-il, « mais curieuse. »

Mon attention immergée dans le gin et le vermouth fit surface.

— « Curieuse ? »

— « Oui, » dit-il. « Vous êtes au courant de mes facultés, Mr... ? »

— « Bond... George Bond. »

— « Mr. Bond... vous avez entendu parler, je pense, de mon aptitude à analyser le caractère des gens d'après leur comportement. Depuis le début de la soirée, vous attendiez, n'est-ce pas, une occasion de vous entretenir de ce sujet avec moi ?

» La déduction n'a rien de sorcier, Mr. Bond, » poursuivit-il,

« elle est fondée sur de simples observations superficielles. C'est sur votre épouse que je me suis concentré, comme elle vous l'a dit déjà. »

Vicki avait donc raison. Il l'avait observée.

— « Je serais curieux de connaître votre analyse, » dis-je.

Ishvara secoua la tête.

— « Il n'y a pas d'analyse. Votre épouse est... impénétrable, et je ne dis pas cela à la légère. Parce que, Mr. Bond, quand mes facultés ne me permettent pas d'examiner le fond de l'âme de quelqu'un, cette personne est... insondable. Vous comprenez ? »

— « Non, je l'avoue, » reconnus-je.

— « Moi, si. » C'était la voix de Vicki. Elle avait dû réussir à se débarrasser de Goddard. « Je comprends parfaitement, Mr... Ishvara ?... Mr. Ishvara t'explique, George, que lorsque son système infaillible ne marche pas, ce n'est pas parce qu'il y a une faille dans la méthode ou chez celui qui l'applique. C'est le sujet, manifestement, qui est fautif. » Vicki m'adressa un clin d'œil et sourit. « En d'autres termes, je suis une très vilaine fille. »

Si j'avais été porté par ma nature à rougir facilement, je serais devenu cramoisi. Ishvara... la seule personne présente pour qui je commençais à éprouver de la considération... et Vicki se montrait odieuse. Je voulus formuler une excuse, mais je n'allai pas au-delà des premiers mots.

— « Mrs. Bond a parfaitement raison, bien qu'elle ait parlé sur un ton ironique. La faute en est bien à elle. » Il disait cela calmement, comme un instituteur expliquant à des écoliers que l'hydrogène et l'oxygène se combinent pour donner de l'eau. Je ris. C'était bien fait pour Vicki. J'aurais ri encore si Ishvara n'avait pas poursuivi :

« C'est vrai. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, Mr. Bond, mais votre femme fait tout son possible pour assumer un personnage qu'elle n'est pas. Elle joue un rôle très curieux. »

— « Un rôle ? » Je dévisageai Vicki.

— « Un rôle, » répéta-t-il. « Diverses caractéristiques m'indiquent qu'elle est Capricorne. Son charme, son genre d'attirance sensuelle, certaines marques laissées par l'expérience... tout cela désigne le signe que gouverne Saturne. Mais il lui manque la dignité et la réserve foncières chez les Capricornes. Elle sourit trop, et même un psychologue amateur sait reconnaître un... un sourire artificiel. Notez, Mr. Bond, qu'elle ne sourit pas maintenant. »

Pour le coup, il parlait d'or. Le visage de Vicki était placide,

mais intérieurement elle avait tout du volcan deux secondes avant l'éruption. Moi, son mari, je le savais par expérience. Et Ishvara s'en rendait compte aussi.

Elle avait suivi le cours de mes pensées, bien sûr. Je vais régler la question, me dirent ses yeux. Elle se mit en devoir de le faire.

— « Peut-être m'avez-vous définie à la perfection, Mr. Ishvara. Je me compose une attitude pour paraître aimable à ces réunions qui me sont insupportables, c'est possible. Mais qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? Bien des gens se composent la même attitude. Vous dites que je suis une Capricorne, sous l'influence de... Saturne, je crois ? Eh bien, pourquoi ne pas nous en tenir là ? »

Ishvara sourit. Ce n'était pas un sourire agréable.

— « Parce que vous défiez toute analyse sous le signe de Saturne. Vous vous habillez comme le Taureau, vous vous conduisez en public comme le Bélier et vous raisonnez comme la Balance. Je méprise l'astrologie populaire, mais n'importe quel astrologue vous dira que le Bélier et la Balance sont inconciliables avec le Capricorne. »

— « Ce qui veut dire ? » questionna Vicki d'un ton glacial.

— « Ce qui veut dire soit que vous souffrez d'un dédoublement de la personnalité — ce qui n'est pas le cas — soit que vous vous parez constamment d'un masque. »

— « *Plaît-il ?* » m'exclamai-je en m'efforçant de prendre un ton rogue.

— « Je n'avais pas l'intention d'être offensant, Mr. Bond. » Ishvara me regardait maintenant dans les yeux. « Je mentionne uniquement des faits. Les étoiles sont des faits. Leurs positions, bien que susceptibles de subir diverses influences, sont néanmoins des faits. Et ces influences sont observables par ceux qui savent les interpréter. »

— « Et il sait diablement bien les interpréter, » dit une voix nouvelle. Si jamais la figure de Pitcorn paraissait repoussante, c'était bien maintenant. « Est-ce qu'il t'analyse, George ? »

J'esquissai un petit sourire.

— « Pas moi, Vicki. »

Pitcorn fit « Oh ! » et désigna le verre que je tenais.

— « Prêt pour un autre ? Je t'accompagnerai. »

— « Oui, George... va donc, » dit Vicki en me donnant son verre. « N'aie pas la main trop lourde avec le vermouth. »

Son rire avait l'air sincère, mais il ne l'était pas.

— « Détends-toi, mon vieux, » me dit Pitcorn pendant que nous nous dirigions vers le bar. « Tu as l'air aussi survolté qu'un... qu'un voltigeur. »

Il gloussa de sa plaisanterie.

— « Trop bu, » grommelai-je en me précipitant sur une bouteille de gin pleine.

J'en bus un verre pur avant de remplir nos gobelets de cocktails martini à peu près honnêtes. Quand je jetai un coup d'œil vers l'endroit où j'avais laissé Vicki et Ishvara, mon pouls se précipita.

Ils avaient disparu.

— « Hé ! où cours-tu ? » questionna Pitcorn comme je lui faussais brusquement compagnie. Dans la cuisine et la salle à manger, plusieurs décolletés me firent de l'œil, mais pas trace de Vicki. De retour dans le living-room, je l'aperçus. Elle refermait la porte en verre dépoli donnant sur le balcon.

— « Vite, Ishvara est dehors, » murmura-t-elle. Son affolement était pire que le mien.

Je la suivis jusqu'à l'endroit où se trouvait Ishvara, froid comme le marbre, près de la balustrade. Ses yeux étaient vitreux, son cœur ne battait plus. Il était mort. Vicki l'avait pétrifié.

— « Il savait ? » demandai-je.

— « Il était sur le point de deviner. » Elle regarda nerveusement la réception qui battait son plein. « Il faut nous dépêcher. »

J'assouplis le corps d'Ishvara et le hissai sur la balustrade.

— « Prépare-toi à hurler, » dis-je à Vicki.

Neuf étages au-dessus du trottoir de béton, je poussai le corps dans le vide. Vicki hurla.

— « Il disait que... qu'il voulait défier la pesanteur, » sanglota Vicki quand Hadley et les autres nous interrogèrent. Nous avons répété la même chose quand la police est arrivée.

— « Il s'est élancé et... et... » s'écria Vicki au bord de la crise de nerfs.

— « Il était un peu timbré, et je pense qu'il avait bu plus que son compte comme nous tous, » ajoutai-je.

Tout le monde accepta notre explication. Il était parfaitement plausible qu'un type comme Ishara — un fou mystique, selon la définition du sergent de la police — veuille essayer son pouvoir en se lançant dans le vide du haut d'un balcon.

— « Nous voyons des cas de ce genre tous les jours, » affirma le sergent à Vicki qui frissonnait d'une façon très convaincante. Personne ne nous soupçonna. Nous n'avions pas de mobile.

Naturellement, nul ne savait ce que Ishvara avait dit à Vicki avant qu'elle lui propose d'aller respirer dehors. « Mais, » avait-il déclaré, « les étoiles se présenteraient suivant des positions différentes si... si elles étaient considérées de... d'un autre point de vue. »

Il nous avait découverts... ou il n'aurait pas tardé à le faire. La guerre est la guerre, mais sa fin me cause toujours des remords. C'était un homme intelligent, et il avait vu si juste en ce qui concernait Vicki ! Elle est effectivement une Capricorne — du moins Saturne est-elle la planète qui la gouverne. Ce sera d'ailleurs la planète souveraine du monde entier quand nos troupes auront débarqué.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The star party.

Un périple à travers l'espace
vous est offert chaque mois par





RELIURES

Vous pouvez conserver votre collection de « Fiction » dans des reliures marquées au nom de la revue, dos toile verte, contenant chacune quatre numéros. Leur vente est assurée directement par les Etablissements BALLAND, 22 rue Philippe-de-Girard, Paris-10e (NOR. 06-13) C.C.P. 6103-45 Paris.

TARIFS :	**1 reliure franco**	....	**6,50 F.**
	2 » »	....	**12 F.**
	3 » »	....	**18 F.**

ATTENTION : Adressez vos commandes exclusivement à cette adresse.

JACQUELINE H. OSTERRATH

Lorelei

Jacqueline Osterrath oscille avec la régularité d'un pendule entre le fantastique et la science-fiction. Sa dernière nouvelle était un conte de Noël surnaturel (**Fiction** n° 146). Elle revient aujourd'hui à la S.F. pour nous raconter une aventure poétique et terrifiante.

BURTON laissa retomber sur son bureau la stéréographie qu'il examinait, puis soupira à fendre l'âme.

— « Des difficultés, Vince ? » s'informa Laura Muselli, son assistante, qui s'affairait à rédiger des fiches pour apaiser l'insatiable appétit des cerveaux électroniques.

— « Venez voir, » dit le jeune homme.

Il lui tendit l'image en trois dimensions d'une île verdoyante. Prise à contre-jour, la ligne des sommets se détachait sur le ciel pâle en dents de scie bien aiguisées.

— « Qu'en pensez-vous ? »

— « Formation géologique récente, si j'en juge par le manque d'érosion. Origine plutonienne, sans doute. »

Vince grimaça un sourire.

— « Récente... Que vous avez raison ! Les prélèvements effectués révèlent que cette île — un continent plutôt — a jailli de la mer depuis un siècle, ou un peu plus. C'est la seule terre émergée de toute la planète, mais Plonka (vous savez qu'il fait autorité en la matière) pense que ce globe tout entier est en pleine gestation : d'autres continents, affirme-t-il, ne tarderont pas à émerger. »

Laura haussa ses fins sourcils, que soulignait un trait de nacre iridescente.

— « Eh bien, » dit-elle, « pourquoi soupirez-vous ? Voilà de nouveaux espaces vierges, dont l'espoir s'offre à nos colons. N'est-ce pas votre métier que d'en dénombrer l'étendue, les richesses et, le cas échéant, les dangers ? »

Vince lui tendit une autre stéréographie. Prise de plus près, elle

 © 1966, *Fiction et Jacqueline H. Osterrath.*

montrait, entre la mer et les montagnes à la silhouette facilement reconnaissable, une vaste étendue de forêts et de champs cultivés ; une petite ville s'étendait à l'abri d'une crique.

Laura compara les deux images.

— « Si je ne me trompe, vous travaillez en ce moment sur des rapports en provenance de Kappa 19 B 27, dans la Constellation du Cygne, un secteur que nos astronefs explorent pour la première fois. »

— « Exact. Personne, avant Ladyslas Plonka et son équipe, n'a encore mis le pied sur cette planète. »

— « Or, d'après le type d'agglomération que vous me montrez là... » (Laura, du bout de ses ongles dont chacun portait enchâssé un minuscule miroir, tapotait la stéréographie) « il est fort peu probable que ces indigènes connaissent la navigation interstellaire. Nous devons en conclure que d'autres que nous (les Algoliens, peut-être ?) ont pris possession de cette île. »

— « Ma chère Laura, pourquoi compliquer la question à plaisir ? Les Algoliens, vous le savez, n'aiment guère s'éloigner de leurs bases. Ne serait-il pas plus simple d'imaginer qu'il s'agit là d'une race autochtone ? »

— « Impossible ! Vous dites que ce continent compte à peine plus d'un siècle d'âge. En si peu de temps, cette flore luxuriante n'aurait pu se développer d'elle-même ; certaines algues, tout au plus, se seraient adaptées, des mousses, des lychens. Le processus reste immuable sur toutes les planètes : il faut des millénaires au cœlacanthe pour se décider à sortir de l'océan originel. Ce n'est donc pas en cent pauvres années que ce paradis vert a pu croître et prospérer ; il a fallu, pour le créer, des êtres venus d'ailleurs, apportant avec eux les semences nécessaires. »

Burton secoua la tête avec obstination.

— « Il s'agit, je vous le répète, d'une race autochtone. Comprenez-vous maintenant pourquoi je soupirai tout à l'heure ? Nous nous trouvons ici en présence d'une anomalie de la nature ! Ce globe, que la mer recouvre entièrement, à l'exception de ce rivage, est habité par un peuple très ancien (du moins Plonka l'affirme-t-il), vivant sous l'eau, mais capable, à la manière des baleines et des dauphins, de se maintenir en surface un temps plus ou moins long. Ces êtres, cependant, ne sont pas réellement amphibies : ils ne sauraient en aucun cas subsister sur la terre ferme. »

— « Mais cette ville, au bord de la baie ? Vous disiez... »

— « Laissez-moi terminer. Ces indigènes — appelons-les Neptuniens, si vous voulez — sont nettement humanoïdes et, leur système respiratoire mis à part, très proches de nous sur le plan biologique. Ladyslas a pu s'en assurer, bien qu'ayant eu peu de rapports avec eux. Par contre, il a eu tout loisir de prendre contact avec ceux que je nommerai les Continentaux, ou mutants. Il s'agit là, sans aucun doute possible, d'un rameau détaché de cette race neptunienne, et qui — en l'espace d'un siècle — a trouvé moyen, non seulement de s'adapter à l'existence à l'air libre, mais encore de tirer de l'océan, ou du diable sait où, la flore dont planter son nouvel habitat. »

— « Les mutations existent, » dit Laura Muselli, « mais jamais à ce rythme. »

— « J'ai bien l'intention, » conclut Vince en passant la main dans ses cheveux du plus beau roux, » de trouver l'origine de cette anomalie et de tirer toute l'histoire au clair. »

Le lendemain, Burton arriva en retard ; Laura, voyant ses yeux briller d'excitation, devina qu'il était sur une piste.

— « Avez-vous résolu notre problème d'hier ? Kappa B du Cygne vous a-t-il révélé ses secrets ? »

— « Il ne m'a, au contraire, apporté qu'une énigme de plus. »

Prenant la liasse des rapports posés sur son bureau, le jeune homme la feuilleta.

— « Lisez. »

— « Composition de l'air, gravitation, nature du sol, tout cela me paraît absolument normal. Votre Kappa B est une planète de type Terre... Où voulez-vous en venir ? »

Vince tira des papiers de sa poche.

— « Voici la copie d'un rapport établi par le lieutenant Reinold Reydt. Qu'en pensez-vous ? »

— « Eh bien... il s'agit là d'une planète des moins accueillantes, à l'atmosphère formée d'ammoniac et, surtout, de méthane ; la température atteint — 150°. Quel intérêt ? »

— « Prenez plutôt la peine, Laura, de vérifier les coordonnées. »

— « Mais ce sont les mêmes ! Ou Plonka s'est trompé, ce que je tiens pour impossible, ou votre lieutenant... Comment l'appelez-vous ? »

— « Reydt. »

— « Reydt est un fieffé menteur ! »

Burton acquiesça.

— « Il n'existe, en effet, aucune ressemblance entre Kappa B et « Lorelei » — tel est le nom dont le lieutenant Reydt a choisi de baptiser cette planète. »

La jeune femme secoua la tête.

— « Cela ne va pas ensemble : ce nom de légende et cet enfer de glaces et de gaz méphitiques ; à moins que Reydt n'ait eu du goût pour l'humour noir. D'un autre côté, » continua-t-elle, « comment Plonka peut-il prétendre être le premier à avoir débarqué sur Kappa B ? Ignorait-il donc l'existence de ce précédent ? Cela paraît invraisemblable »

— « Pas tellement, » dit Vince. « Toute planète habitable, même si elle n'est pas immédiatement colonisée, attire en haut lieu l'attention. Mais quelle importance peut avoir un malheureux globe, privé de chaleur et d'oxygène ? On en a reconnu d'innombrables ; ils sont catalogués et dorment dans la mémoire des cerveaux électroniques, où, sauf imprévu, personne ne s'avisera jamais d'aller les réveiller. »

— « De quand date ce rapport ? » demanda Laura.

— « C'est déjà vieux. Quatre-vingt-dix ans. Je l'ai soigneusement étudié. Toute l'histoire en elle-même est pour le moins curieuse : à cette époque, un groupe d'émigrants avait pris pied en Nouvelle-Masurie. Cette planète disposait d'importantes richesses naturelles ; mais, pour faciliter leur installation, bien des choses manquaient encore à ses habitants. On leur envoya donc un astronef, la *Perle de Paimpol,* chargé de matériel, d'outils, de graines diverses et d'ovules fécondés, dont un incubateur, au moment voulu, assurerait le développement : car il est plus facile, certes, de transporter une vache de Sol III ou un capripède de Markad VII lorsqu'ils en sont encore à ce stade, plutôt que sous leur forme vivante.

« Reydt fut désigné pour ce voyage.

» Les astronefs sont construits de telle sorte qu'ils pourraient facilement naviguer sans équipage ; mais les compagnies marchandes, prudemment, préfèrent mettre au moins un homme à bord pour parer à toute défaillance des robots. D'ailleurs, ajouta Burton, un pilote, frais émoulu de l'Ecole d'Astronautique, comme l'était alors Reinold Reydt, n'est-il pas le plus perfectionné de tous les robots ?

» La *Perle* partit donc, pour n'arriver à destination qu'avec trois mois de retard ; on l'imaginait déjà perdue corps et biens.

» Reydt expliqua que, lors de son passage en hyper-propulsion, il s'était trouvé pris dans un nœud de l'espace-temps, qui l'avait totalement détourné de sa route initiale ; émergeant dans la Constellation du Cygne, au voisinage d'une planète, il avait jugé préférable d'atterrir pour vérifier ses instruments de bord. Puis il était reparti, atteignant cette fois la Nouvelle-Masurie sans encombres. Il ne s'était même pas rendu compte de la distorsion temporelle subie pendant son voyage.

» Ce genre d'aventure, bien que rare, n'était pourtant pas exceptionnel. On classa donc l'affaire, en se félicitant que Reydt n'ait eu que trois mois de retard, et non trois décennies, voire même trois siècles.

» A la lumière des événements actuels, » continua Vince, « les choses n'apparaissent plus aussi simples. Aussi me suis-je renseigné sur ce Reinold Reydt ; il a pris dernièrement sa retraite et, par chance, n'habite pas l'autre bout de la galaxie, mais sur cette planète même. Que diriez-vous, chère Laura, de lui rendre avec moi une petite visite ? »

— « Quand vous voudrez, Vince. »

L'hélibulle survolait à faible altitude le moutonnement sombre de la forêt ; celle-ci, sur d'immenses étendues, assurait le renouvellement de l'oxygène et de l'eau nécessaires aux villes gigantesques où demeuraient les hommes. Ces derniers, poussés par l'instinct grégaire et l'attrait des plaisirs offerts par la métropole, avaient peu à peu déserté villages et campagnes. La synthèse chimique des aliments supprimait, dans une large part, toute exploitation agricole.

— « Votre Reydt, » dit Laura, « me paraît un original. Comment, au lieu d'un confortable appartement en ville, peut-on préférer une vieille maison au bord de la mer, avec un robot pour toute compagnie ? »

— « Des goûts et des couleurs... Je crois que nous approchons. Cramponnez-vous ! »

L'hélibulle, d'un seul coup, plongea comme une pierre vers la ligne dorée d'une plage ; l'appareil rasa les vagues dans un éclaboussement d'écume, reprit de l'altitude, pour retomber à nouveau, gîtant vilainement sur babord. Vince atterrit enfin, avec tant de violence que les patins s'enfoncèrent dans le sable. Relevant le

— « Reydt est un fieffé menteur ! »

Burton acquiesça.

— « Il n'existe, en effet, aucune ressemblance entre Kappa B et « Lorelei » — tel est le nom dont le lieutenant Reydt a choisi de baptiser cette planète. »

La jeune femme secoua la tête.

— « Cela ne va pas ensemble : ce nom de légende et cet enfer de glaces et de gaz méphitiques ; à moins que Reydt n'ait eu du goût pour l'humour noir. D'un autre côté, » continua-t-elle, « comment Plonka peut-il prétendre être le premier à avoir débarqué sur Kappa B ? Ignorait-il donc l'existence de ce précédent ? Cela paraît invraisemblable »

— « Pas tellement, » dit Vince. « Toute planète habitable, même si elle n'est pas immédiatement colonisée, attire en haut lieu l'attention. Mais quelle importance peut avoir un malheureux globe, privé de chaleur et d'oxygène ? On en a reconnu d'innombrables ; ils sont catalogués et dorment dans la mémoire des cerveaux électroniques, où, sauf imprévu, personne ne s'avisera jamais d'aller les réveiller. »

— « De quand date ce rapport ? » demanda Laura.

— « C'est déjà vieux. Quatre-vingt-dix ans. Je l'ai soigneusement étudié. Toute l'histoire en elle-même est pour le moins curieuse : à cette époque, un groupe d'émigrants avait pris pied en Nouvelle-Masurie. Cette planète disposait d'importantes richesses naturelles ; mais, pour faciliter leur installation, bien des choses manquaient encore à ses habitants. On leur envoya donc un astronef, la *Perle de Paimpol,* chargé de matériel, d'outils, de graines diverses et d'ovules fécondés, dont un incubateur, au moment voulu, assurerait le développement : car il est plus facile, certes, de transporter une vache de Sol III ou un capripède de Markad VII lorsqu'ils en sont encore à ce stade, plutôt que sous leur forme vivante.

« Reydt fut désigné pour ce voyage.

» Les astronefs sont construits de telle sorte qu'ils pourraient facilement naviguer sans équipage ; mais les compagnies marchandes, prudemment, préfèrent mettre au moins un homme à bord pour parer à toute défaillance des robots. D'ailleurs, ajouta Burton, un pilote, frais émoulu de l'Ecole d'Astronautique, comme l'était alors Reinold Reydt, n'est-il pas le plus perfectionné de tous les robots ?

» La *Perle* partit donc, pour n'arriver à destination qu'avec trois mois de retard ; on l'imaginait déjà perdue corps et biens.

» Reydt expliqua que, lors de son passage en hyper-propulsion, il s'était trouvé pris dans un nœud de l'espace-temps, qui l'avait totalement détourné de sa route initiale ; émergeant dans la Constellation du Cygne, au voisinage d'une planète, il avait jugé préférable d'atterrir pour vérifier ses instruments de bord. Puis il était reparti, atteignant cette fois la Nouvelle-Masurie sans encombres. Il ne s'était même pas rendu compte de la distorsion temporelle subie pendant son voyage.

» Ce genre d'aventure, bien que rare, n'était pourtant pas exceptionnel. On classa donc l'affaire, en se félicitant que Reydt n'ait eu que trois mois de retard, et non trois décennies, voire même trois siècles.

» A la lumière des événements actuels, » continua Vince, « les choses n'apparaissent plus aussi simples. Aussi me suis-je renseigné sur ce Reinold Reydt ; il a pris dernièrement sa retraite et, par chance, n'habite pas l'autre bout de la galaxie, mais sur cette planète même. Que diriez-vous, chère Laura, de lui rendre avec moi une petite visite ? »

— « Quand vous voudrez, Vince. »

L'hélibulle survolait à faible altitude le moutonnement sombre de la forêt ; celle-ci, sur d'immenses étendues, assurait le renouvellement de l'oxygène et de l'eau nécessaires aux villes gigantesques où demeuraient les hommes. Ces derniers, poussés par l'instinct grégaire et l'attrait des plaisirs offerts par la métropole, avaient peu à peu déserté villages et campagnes. La synthèse chimique des aliments supprimait, dans une large part, toute exploitation agricole.

— « Votre Reydt, » dit Laura, « me paraît un original. Comment, au lieu d'un confortable appartement en ville, peut-on préférer une vieille maison au bord de la mer, avec un robot pour toute compagnie ? »

— « Des goûts et des couleurs... Je crois que nous approchons. Cramponnez-vous ! »

L'hélibulle, d'un seul coup, plongea comme une pierre vers la ligne dorée d'une plage ; l'appareil rasa les vagues dans un éclaboussement d'écume, reprit de l'altitude, pour retomber à nouveau, gîtant vilainement sur babord. Vince atterrit enfin, avec tant de violence que les patins s'enfoncèrent dans le sable. Relevant le

dôme de diaphanite, il sauta à terre et tourna autour de l'appareil pour apprécier les dégâts possibles. Ensuite, il parut s'abîmer dans l'examen du moteur.

Laura descendit à son tour et, comme deux silhouettes apparaissaient au bout de la grève, commença, en s'accompagnant de grands gestes, d'accabler Vince de reproches, sur le thème : « On ne propose pas à une jeune fille d'aller admirer le crépuscule sur l'océan, lorsqu'on ne possède, pour la conduire, qu'une antique bulle remontant au déluge ! »

— « Que faire à présent ? » gémit-elle. « Nous voici perdus loin du monde et vous êtes, j'imagine, trop mauvais mécanicien pour réparer quoi que ce soit. On ne m'y reprendra plus à sortir avec vous ! »

— « Puis-je vous être utile ? » dit une voix douce, derrière eux.

Les jeunes gens se retournèrent. Un homme était là, grand et mince, avec un haut front de rêveur sous des cheveux blonds coupés courts ; ses yeux seuls, d'un bleu pâli et comme noyé brume, trahissaient son âge avancé. Laura lui dédia un radieux sourire.

— « Etes-vous venu contempler la mer, vous aussi ? Mais alors, vous allez pouvoir me ramener en ville ! Tant pis pour Vince : il devra bien se débrouiller tout seul ! »

Le nouvel arrivant secoua la tête.

— « J'habite ici, tout près ; cette dune vous cache ma maison. »

Laura ouvrit de grands yeux.

— « Ici ! Comment peut-on vivre à la campagne ? Etes-vous tout seul ? »

— « Non. » Il montra la silhouette immobile, à ses côtés. « J'ai mon robot. Nous sommes ensemble depuis si longtemps qu'il me connaît, je crois, mieux que moi-même. Sa compagnie me suffit et... » (il eut un bref sourire) « j'espère que la réciproque est vraie. Mais, j'oubliais de me présenter : je me nomme Reinold Reydt. Et maintenant, me permettriez-vous d'ausculter ce moteur ? »

Il eut vite fait de découvrir la cause de la panne, que Vince — inutile de le dire — avait provoquée.

« Je possède une bulle du même modèle et dispose de quelques pièces de rechange ; voulez-vous venir les chercher avec moi ? Je serai heureux, également, de vous offrir un rafraîchissement. »

Vince et Laura, la mine boudeuse, comme des amoureux en froid, suivirent l'ancien astronaute ; le robot fermait la marche.

La maison était un cube de synthélithe blanche, avec de larges

fenêtres ouvrant sur la mer. Le robot s'affaira, apportant un plateau, des verres et des boissons glacées. Il les posa sur une table basse. Reydt se pencha pour déboucher une bouteille.

Vince profita de ce que tous deux lui tournaient le dos, pour les balayer de son pistolet *psi*.

C'était là une arme réservée à la police et aux équipages d'astronefs dans les zones d'exploration dangereuses ; son usage était, par ailleurs, strictement interdit. Mais Burton avait jugé qu'il lui fournirait le moyen le plus simple de percer le mystère qui le préoccupait. Il avait donc emprunté un pistolet *psi* à son camarade Ladyslas Plonka, qui lui avait rendu ce léger service sans poser de questions.

Reydt et le robot demeuraient immobiles devant la table, figés dans l'attitude où les avait surpris le rayon ; ils ne bougeraient que sur l'ordre de Vince. Les deux jeunes gens en profitèrent pour examiner la pièce dans laquelle ils se trouvaient.

Tenant presque toute la surface de la maison, elle ne comptait que peu de meubles. Un établi, avec des instruments bien entretenus, rangés sur des étagères, occupait un des angles. Une petite table à jeu portait un échiquier. Reinold et son androïde avaient dû, en voyant l'hélibulle perdre de l'altitude, interrompre une partie qu'ils ne pourraient plus reprendre ; car, profitant de leur absence, un gros chat noir s'était couché de tout son long au milieu des pions dispersés. Devant la baie, un chevalet présentait une toile inachevée ; une palette, des pinceaux et des tubes de couleur traînaient un peu partout et, sur les murs, d'autres toiles, celles-là terminées, s'étalaient.

Laura et Vince les contemplèrent sans mot dire. Traitées dans un style naïf et haut en couleurs, elles offraient un assez bon résumé des paysages et des scènes que peut connaître un astronaute au cours d'une longue carrière. Mais, tranchant sur les autres par son insistance, un thème revenait, comme un leit-motiv : un horizon de montagnes en dents de scie et, sur une plage de sable noir, une jeune femme, très belle, peignant ses longs cheveux d'or d'un peigne orné de pierreries. L'écume, comme un flot de perles, venait baigner ses pieds nus.

— « *A Bacharach il y avait une sorcière blonde*
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde, »
récita doucement Laura.

— « Oui, » dit Vince, « et nous allons enfin savoir pourquoi le

double souvenir d'une nixe rhénane et d'une lointaine planète — car l'on reconnaît sans peine sur ces tableaux le dessin caractéristique des monts de Kappa B — semble avoir si fort impressionné notre hôte. »

Il se retourna vers l'homme figé dans son immobilité.

— « Reydt ! Approchez, Reydt. »

L'astronaute, d'un pas lourd, se dirigea vers les jeunes gens ; puis il se tint devint eux, très droit, comme au garde-à-vous.

« Reinold Reydt, j'ai lu votre rapport sur la planète que vous nommez Lorelei. Vous y avez menti sciemment, n'est-ce pas ? »

— « Oui. C'est exact. »

— « Pourquoi avez-vous émergé dans le secteur du Cygne ? C'était vous dérouter. »

— « J'ai dit la vérité sur ce point. Je me suis trouvé pris dans un nœud de l'espace-temps et, pour vérifier l'astronef, j'ai bien atterri sur... » (sa voix trébucha) « sur l'île. »

— « Au bord d'un océan glacé d'ammoniac, » ironisa Burton.

— « Non. Un soleil clair, une brise de printemps, et les flaques d'une récente ondée brillant comme des écus d'argent sur un sol noir, torturé, ravagé, brûlant encore, semblait-il, de toutes les ardeurs d'un bouleversement plutonien. Pas une herbe, pas une fleur, pas un oiseau. Sur la grève, des algues abandonnées par le flot, de toutes les couleurs, tels des rubans de moire ou des roses effeuillées. J'ai passé mon scaphandre et je suis sorti. Mes bottes s'enfonçaient dans le sable. J'ai vu des traces, récentes certainement, qui m'ont fait croire à une présence, humaine peut-être, humanoïde plus probablement. Mais je me trompais. Ce n'étaient que de gros poissons, des otaries plutôt, avec un profil en étrave et de larges yeux glauques, des nageoires déliées comme des bras et une longue queue bifide ; leur peau luisait comme un cuir vert sombre et très lisse. Je n'ai vu les voir de près ; elles ont plongé dans la mer en m'apercevant. Puis... » Reinold hésita. « J'étais très jeune alors. Ce peut être mon excuse à avoir passé outre à toutes les règles de prudence que l'on nous inculque à l'Ecole d'Astronavale : j'ai débouclé mon casque et me suis couché sur le sable. J'étais plus fatigué qu'Ulysse, revenant à Ithaque après quatre lustres d'absence, et j'ai dormi... une heure, un jour, je ne sais pas. Quand je me suis réveillé, elle était là. »

— « Elle ? »

— « Oui. » D'un geste, Reinold montra les tableaux sur le mur. « J'ai essayé de recréer son image. »

— « Une stéréographie, » demanda Vince, « n'eût-elle pas été plus fidèle ? »

Reydt, de la main, balaya l'objection.

— « Je n'en ai même pas eu l'idée, sur le moment du moins. Pourquoi perdre mon temps à fixer une froide image en trois dimensions, alors que je l'avais tout entière, toute à moi, mes bras autour de sa taille, mes lèvres sur ses lèvres, et le même amour qui nous consumait, elle et moi ? Nous nous aimions sous sous le soleil et, la nuit, sous les étoiles, où flambait Déneb, comme une torche fichée en plein ciel. Elle était plus belle que tous les rêves. Je lui ai demandé son nom. Elle a souri : « Celui que tu me choisiras. »

— « Quelle langue parliez-vous ? » interrompit Vince.

— « Je ne sais même pas si nous parlions. Nos pensées s'accordaient, et nos corps. Avions-nous besoin d'un langage ? Elle était nue, avec ses cheveux comme une coulée d'or et son peigne qu'ornaient des émeraudes ; le sable lui faisait un écrin de velours. Bientôt, j'ai voulu pour elle mieux encore : un cadre qui, vraiment, en fût digne. J'ai puisé parmi les graines entreposées dans les cales, j'ai branché l'incubateur. Les pluies avaient déjà profondément ameubli le sol volcanique et friable. Les semences ont éclos, poussant plus vite que les lianes-éventail dans les jungles tropicales de Sirrah ; lissant leurs plumes nouvelles, les premiers oiseaux ont chanté dans les buissons, et Lorelei, au seuil de ce paradis vert, souriait en me tendant les bras. Et puis... »

La voix de Reinold se brisa ; il parut tout à coup très vieux.

« Et puis, le rêve est devenu cauchemar. Brusquement je me suis souvenu que j'étais un officier de l'Espace, que j'avais une mission à remplir ; les colons de Nouvelle-Masurie attendaient encore le précieux chargement que j'avais reçu l'ordre de convoyer.

» Devoir, Honneur, Discipline. Tous ces grands mots qui, la veille encore, m'apparaissaient pâlis et dépourvus de sens à la clarté de notre amour, me cinglaient maintenant comme des lanières de fouet. J'ai pleuré sur l'épaule de Lorelei, qui mêlait ses larmes aux miennes. Je l'ai embrassée une dernière fois. Mais, déjà, je n'étais plus son amant. J'étais redevenu le lieutenant Reydt, au service de l'Empire Galactique. »

— « Et vous êtes parti ? »

— « Oui. »

— « Pourquoi avoir falsifié votre rapport ? Il vous eût été facile de donner de cette planète une description correcte, sans mentionner votre... votre belle amie. »

— « Je savais que ce secteur du Cygne n'était pas encore exploré et ne le serait sans doute pas de longtemps, à moins que la certitude d'y trouver un monde habitable ne vienne enflammer l'ardeur des pionniers. »

— « Une base sur ce globe eût signifié l'établissement de lignes de navigation régulières ; ce qui vous donnait le moyen de revenir vers ces rivages, d'y revoir votre... Lorelei. »

— « Non, » dit Reydt. « Je l'aimais trop pour ne point vouloir la protéger à tout prix de l'avidité des Terrestres ; il valait mieux pour moi la perdre pour toujours que d'imaginer notre Eden profané par d'autres. Lorelei, » murmura-t-il, « Lorelei, je ne t'ai jamais oubliée. »

— « Reinold Reydt... » (la voix de Burton était sèche) « retournez maintenant à votre place. Dans trois secondes, vous reprendrez connaissance ; vous et votre robot aurez alors perdu tout souvenir de notre conversation. »

Reydt obéit, de son curieux pas d'automate. Puis, soudain, ses paupières battirent, ses gestes retrouvèrent leur élasticité. Il acheva de déboucher la bouteille qu'il tenait en main.

— « Voyons ! A quoi penses-tu donc ? » dit-il à son robot. « Ce sont là des glaçons à demi fondus que tu nous a apportés ! »

L'androïde parut perplexe ; mais, docile, il s'empara du petit seau de plastargent et s'éloigna vers la cuisine.

L'hélibulle, à nouveau, survolait la forêt.

Vince et Laura, cédant aux objurgations de leur hôte, avaient consenti d'oublier leur feinte querelle. Reydt, puisant dans son matériel de secours, avait eu vite fait de réparer leur appareil. Ils étaient repartis et, maintenant, le silence pesait sur les deux jeunes gens.

— « Je me sens mauvaise conscience, » dit Laura. « Cambrioler ainsi une âme ! Ces pistolets *psi* sont une affreuse invention. »

— « Affreuse, peut-être, » rétorqua Vince, « mais bien utile. Elle nous a permis, sans perdre notre temps en pénibles interrogatoires, de percer le mystère de Kappa B. »

— « Celui de la flore, certes : elle est sortie tout droit des soutes de la *Perle de Paimpol.* Mais cette race autochtone dont Plonka affirme l'existence ? Où trouve-t-elle son origine ? »

— « N'avez-vous donc pas compris ? Ah ! j'oubliais ! Je crois avoir omis de vous signaler un détail essentiel : les Neptuniens, comme d'ailleurs les mutants qui en descendent, possèdent, au plus haut degré, le don d'hypnotisme et de télépathie. Ladyslas et ses hommes étaient équipés de champs anti-T, comme il n'en existait pas encore au temps où Reydt débarqua sur cette planète. Il n'y a vu, ou cru voir, que ce que les Neptuniens lui ont suggéré. Ces derniers ont, tout simplement, puisé dans son cerveau l'image idéale que chacun de nous, consciemment ou non, y porte. »

— « N'a-t-il donc étreint sa Lorelei qu'en rêve ? »

— « En rêve ? Certes pas. Elle existait bel et bien ; il nous en a donné lui-même une description très exacte. »

— « Cette fille aux cheveux blonds comme tout l'or du Rhin ? »

— « Pas du tout. Les otaries. »

— « Les... » Laura resta bouche bée. « Vous ne voulez pas dire... les cétacés humanoïdes que mentionnait le rapport de Plonka ? »

— « Si, justement. Ceux-ci durent, pendant son sommeil — un sommeil certainement provoqué — examiner ce jeune lieutenant tombé des étoiles avec un soin tout particulier. En dépit des apparences contraires, ils le reconnurent de leur race, biologiquement tout au moins. Ils constatèrent aussi qu'il possédait sur eux (s'inquiétant de ces terres émergées qui menaçaient peu à peu de réduire l'étendue de leur royaume sous-marin) la supériorité de jouir de deux poumons solides, faits pour la respiration en plein air. Gens raisonnables et prévoyants, les Neptuniens se sont gardés de laisser passer si belle occasion : ils ont dû choisir une fille nubile qui, sur l'autel de la patrie, a consenti à se sacrifier, pour s'accoupler au « monstre » étranger. »

— « Quelle horreur ! » murmura Laura. « Croire tenir entre ses bras toute la beauté du monde, et n'étreindre qu'une otarie ! »

— « Une ? » dit Burton. « C'est encore à voir. »

— « Comment cela ? »

— « Les grands mammifères, vous le savez, terrestres ou marins, ne sont guère équipés pour donner le jour à plus d'un ou deux petits à la fois. Or, Plonka nous apprend qu'une population nombreuse habite Kappa B. J'imagine donc que ce ne fut pas une, mais plusieurs volontaires qui se soumirent à l'épreuve. Leurs progéni-

ture amphibie, mais surtout aéricole, forma le noyau d'une race nouvelle, adaptée aux conditions géologiques différentes dont, bon gré mal gré, les Neptuniens devaient s'accommoder. »

— « Qu'allez-vous faire ? » demanda Laura.

— « Rien. Kappa B, de faible superficie et dominée déjà par un peuple autochtone, est de peu d'intérêt pour la colonisation. Le Gouvernement Galactique ne lui accordera donc qu'une attention restreinte. Les savants, seuls, pourraient se poser des questions, touchant les origines de l'île, en contradiction avec toutes les lois de l'évolution : encore faudrait-il attirer leur attention sur ces anomalies. Mais est-ce bien utile ? J'écrirai, certes, comme il est de mon devoir, un rapport sur ce que nous venons d'apprendre ; toutefois, je vous demanderai, chère Laura, de le classer de telle sorte — je vous en sais parfaitement capable — qu'il vienne échouer parmi les « affaires en sommeil », où il dormira pour des lustres. Quant à Plonka, pour peu que je l'en prie, ce bon Ladyslas ne refusera pas de tenir sa langue. Et si, plus tard, beaucoup plus tard, le secret de Lorelei doit être un jour tiré au clair, Reinold Reydt, je veux l'espérer, sera mort depuis longtemps, ignorant toujours ce que fut, dans la triste réalité, son adorable amie. »

Laura, pensivement, fit briller au soleil les miroirs de ses ongles et s'y contempla.

— « Reydt ne disait-il pas que tout homme porte au cœur, consciemment ou non, une image idéale ? Je me demande, Vince, quelle peut être la vôtre ? »

Burton, se penchant sur le tableau de bord, brancha le pilotage automatique.

— « Maintenant que j'ai les mains libres, j'ai bien envie, » dit-il, « de vous la décrire en détail. »

Si vous avez aimé ce numéro, conseillez-en l'achat à un ami qui ignore notre revue

MIRIAM ALLEN DeFORD

Un système infaillible

Se servir d'une machine à voyager dans le temps pour remonter dans le passé afin de se débarrasser de sa femme, voilà un point de départ qui ne sort guère de la banalité. Mais, avec Miriam Allen DeFord, il y a toujours quelque chose d'imprévu en fin de parcours. Lisez donc son conte, et vous verrez à quoi il aboutit.

C'ÉTAIT une soirée calme et intime au printemps de 2146. Mervin Alspaugh et sa femme Doreen s'étaient retirés et confortablement installés dans une salle de télévision à bord de leur maison flottante, amarrée au toit d'un édifice du bas Manhattan, pour occuper chacun de son côté leurs moments de loisir. Bas-parleurs aux oreilles, verres correcteurs de direction devant les yeux, les veines pénétrées d'un concentré de sensations, tous deux regardaient, écoutaient, sentaient, touchaient et goûtaient leurs émissions préférées. Doreen, selon son habitude, se laissait captiver par des réclames de bijouterie, de fourrures, de nouveaux synthétiques et de produits de beauté ; Mervin s'était branché sur un programme d'annonces scientifiques. (Les émissions, naturellement, étaient toutes consacrées à la publicité et satisfaisaient aux intérêts de chacun.) Mais son attention restait superficielle : il se sentait rongé, comme toujours, par une préoccupation qui tournait à l'idée fixe.

Comment assassiner Doreen en s'assurant l'impunité ?

Ce projet, qui n'était un ou deux ans auparavant qu'une aspiration vague et confuse, commandait à présent toutes ses pensées ; et ne pouvant le laisser menacer son travail d'assistant en cybernétique, Mervin se devait de l'accomplir, ou de l'abandonner.

Depuis qu'il avait nettement et clairement pris conscience de la situation, il se demandait souvent ce qui avait bien pu le pousser à épouser Doreen : une vie commune, le manque d'assurance et la solitude, sans doute. La vie en commun était devenue éprouvante pour ses nerfs, le manque d'assurance avait fait de lui la victime d'une femme acariâtre et violente et, loin de considérer la solitude

 © 1964, *Mercury Press, Inc.*

comme un malheur, il la désirait à présent aussi avidement qu'un assoiffé réclame à boire. Pour tout dire, il n'était pas homme à se marier : il aurait dû le comprendre et se tenir à l'écart.

Le divorce ? Impossible. Malgré les assouplissements apportés aux lois en cette matière, il ne pouvait arguer d'aucun motif, pas même l'incompatibilité, car depuis longtemps Doreen avait imposé ses goûts et tout fait pour le mêler à ses intérêts ; ces heures bénies de la soirée, où chacun suivait son propre programme, étaient sa seule concession. Elle n'aurait du reste divorcé pour rien au monde, heureuse et pleinement satisfaite de ce qu'il considérait, lui, comme une incessante torture ; la seule fois où il avait fait une allusion timide à leur séparation, elle lui avait ri au nez. Et s'il la quittait purement et simplement, la police le découvrirait et le ramènerait de force. Mervin n'avait donc de salut que dans l'assassinat de sa femme.

Mais là encore il se heurtait à un obstacle apparemment insurmontable. De sa vie il n'avait levé la main sur un être humain, il ne savait rien des armes, et la sournoiserie du poison (à supposer qu'il eût pu s'en procurer) lui causait un frisson de dégoût. Eût-il trouvé les moyens et le courage nécessaires, il y avait plus gênant encore : le cadavre, un corps plus grand et plus lourd que le sien, dont il aurait à se défaire. Il ne voyait nullement comment mener à bien l'opération ; et si elle échouait, s'il était pris, accusé, condamné, comme il le serait selon toute probabilité, quel avenir l'attendrait ? Il ne risquerait plus sa tête, comme en ces temps révolus de barbarie ; et les Instituts de Réhabilitation auraient semblé paradisiaques aux détenus de la plus moderne prison du XXe ou XXIe siècle. Mais l'emprisonnement étant par essence négation de liberté, suppression de l'individualité et privation de toute disposition de soi, Mervin Alspaugh ne trouvait aucun bénéfice à passer d'une aliénation à une autre pour des années, voire pour le reste de sa vie. La situation paraissait donc sans issue. Et pourtant il ne pouvait supporter davantage d'être enchaîné à une femme pour qui il s'était pris de haine.

Un gémissement lui échappa que Doreen, les oreilles serrées par les écouteurs, heureusement n'entendit pas. Il se força à reporter son attention sur le programme.

Un homme en blouse blanche, portant la coiffure caractéristique de la Recherche scientifique, vantait les mérites de la dernière et triomphale découverte de la science.

— « Franchement, » disait-il, « ne sommes-nous pas tous un peu las de ce que l'on pourrait appeler le voyage horizontal ? Qui ne sent l'ennui de nos promenades de quarante minutes aux confins de notre petite planète, de nos excursions hebdomadaires autour du système solaire, de nos croisières de vacances dans l'espace ? Eh bien, de nouvelles émotions sont maintenant promises à ceux qui ont l'esprit aventureux et, ajouterai-je, le portefeuille bien garni. » Il eut un rire patelin, et les milliers de téléspectateurs qui recevaient son message transcrit dans leur langue sourirent complaisamment de sa petite plaisanterie. « Vous pouvez être parmi les premiers à faire l'expérience de ce que je nommerai le voyage vertical.

» La possibilité vous est enfin offerte non seulement de visiter la Lune, Mars ou Alpha du Centaure, mais encore de remonter dans le passé. Oui, mesdames et messieurs, les voyages dans le temps sont désormais rendus publics.

» Vous pouvez assister à l'enterrement de Toutankhamon, à l'assassinat de Jules César, au couronnement de Napoléon, au discours inaugural du premier Président de la Terre en 2065, et vous ne vous contenterez pas de les voir, de les entendre, de les sentir sur un écran, mais serez effectivement présents à l'événement. Vous pouvez retrouver votre ville natale telle qu'elle apparaît dans vos souvenirs, même si depuis des années on l'a rasée pour faire place à un Complexe de Reconstruction. Vous pouvez, dans des forêts naturelles, chasser des fauves d'une race éteinte, et pêcher dans des rivières au cours depuis longtemps dévié. Vous pouvez revivre votre jeunesse ; vous pouvez contempler le monde tel qu'il fut à n'importe quel moment du passé, revoir vos proches disparus avant vous, et faire de l'Histoire une actualité. »

Mervin Alspaugh était cloué dans son fauteuil. Il savait que la remontée dans le passé avait été rendue possible au moins cinq ans plus tôt par les stupéfiantes découvertes de Haffen et Ngumbo ; des patrouilleurs du temps soigneusement entraînés, Okimatu Figlietti en tête, avaient voyagé jusqu'à dix ans en arrière et étaient rentrés indemnes. Le projet incroyablement compliqué avait été tenu dans le plus grand secret, et si les machines à calculer de son service n'avaient pas eu leur petit rôle à jouer, discrètement, dans les premières phases de l'opération, Mervin n'en aurait jamais entendu parler.

Mais un tel accroissement du rayon d'action, le libre accès du

public au Véhicule et la possibilité offerte de voyager dans le temps comme jadis dans l'espace, c'étaient bien là des faits nouveaux que le savant en blouse blanche était le premier à annoncer.

Son cœur se mit à battre plus vite. Il savait certes que tout ne serait pas aussi simple que l'affirmait la publicité : le prix serait exorbitant, il y aurait des limitations, des restrictions, des consignes de toute sorte (discrétion, non-ingérence) et l'agence de voyages dégagerait sa responsabilité.

Pourtant, si ses économies étaient suffisantes, s'il acceptait toutes les conditions, si, parvenu à une époque et en un lieu choisis, il réussissait d'une manière ou d'une autre à s'évader et à ne jamais, jamais plus, se trouver le contemporain de Doreen...

Il soupira profondément, retrouvant son bon sens. Comment gagnerait-il sa vie, à un moment où n'existait pas encore la seule profession qu'il sût exercer ? Comment pouvait-il espérer que les autorités de son propre temps, ne le voyant pas rentrer à la date fixée, ne le ramèneraient pas de force ? Comment pourrait-il supporter le mode de vie primitif d'un quelconque siècle antérieur au sien ?

Son cœur reprit un rythme normal. Il s'arracha à sa rêverie et reporta son attention sur le programme publicitaire.

« Maintenant, » disait l'homme d'un air affable, « je sais bien que toutes sortes de questions et d'objections vont vous venir à l'esprit. Nous ne sommes pas encore en mesure de vous offrir dans le temps des croisières de luxe comme celles que vous connaissez dans l'espace. Loin de pouvoir faire n'importe quand n'importe quoi, vous serez tenus par le mécanisme même du Véhicule dans de strictes limites. » Mervin approuva tristement d'un signe de tête. « Et, pour commencer, seront exclus les gens trop âgés, physiquement inaptes ou disposant de moyens trop modestes.

» Mais la semaine prochaine, dans toutes les villes de la Terre, ouvriront les premières agences de voyages dans le temps. Les actualités télévisées locales vous donneront les détails et tous les renseignements. Bientôt, quelques-uns de mes auditeurs découvriront par eux-mêmes les merveilles du plus prodigieux voyage jamais effectué par l'homme. Il sera un jour aussi banal de passer ses vacances dans le passé qu'aujourd'hui d'aller voir un ami à Lunapolis, et en un temps qui n'est plus très éloigné nous pourrons explorer le futur tout comme dans une semaine nous visiterons le passé.

» Je voudrais maintenant épargner du travail à nos employés de

l'Information en répondant tout de suite à certaines questions que vous ne manquerez pas de vous poser. »

Mervin, avec indolence, l'écouta exposer et écarter la plupart des objections qu'il avait déjà faites. C'était inutile ; la situation était désespérée. Il sentait toujours l'impérieuse nécessité d'éliminer Doreen.

Le savant eut un sourire qui découvrit des dents (artificielles) d'une blancheur éclatante.

« En conclusion, » dit-il, « permettez-moi de vous détromper sur un point qui paraîtra amusant à certains d'entre vous, mais que nous avons dû longtemps et sérieusement examiner au cours de nos travaux : non, vous ne pouvez pas remonter dans le passé tuer votre grand-père, comme on se l'est imaginé, pour la très bonne raison que s'il *avait été* assassiné vous ne seriez pas ici actuellement pour entreprendre le voyage. Vous ne seriez jamais nés. Ainsi... »

Mervin perdit le fil. Il coupa le programme et resta longtemps assis, les yeux fermés, tout à ses pensées.

On était en 2146. Doreen avait avoué, dans un moment de faiblesse au début de leur mariage, qu'elle était de sept ans son aînée, ce qui lui donnait cinquante-deux ans ; elle était donc née en 2094.

Pour la première fois, il savait gré à Doreen de ses bavardages, de ses monologues sur elle-même et son inintéressante famille. Que de fois n'avait-elle pas ressassé qu'elle était née un an après le mariage de ses parents, et que son père était mort subitement quand elle n'avait que quatre ans !

Il caressa tout d'abord l'idée de remonter en un temps où le père de Doreen était encore dans l'enfance. Ce serait tellement plus commode... Mais il se savait incapable de frapper un petit garçon ; il était déjà assez pénible, poussé par l'extrême désespoir, d'attaquer un adulte.

Pourtant il fallait à tout prix s'y résoudre. Mervin se mit à compter : les parents de Doreen s'étaient mariés en 2093 ; avec une marge d'un an pour plus de sûreté, il arrivait à la date de 2092, soit neuf ans avant sa propre naissance.

Le prix du voyage l'embarrassait toujours, mais en retirant presque toutes ses économies, celles qu'il avait réussi à amasser à l'insu de sa femme, il aurait juste assez. Il accepta toutes les conditions, signa tous les papiers, se procura des vêtements de la coupe voulue, et pour éviter les soupçons étudia soigneusement dans son memento les coutumes particulières du demi-siècle précédent.

Ne pouvant supporter une attente de trois mois, il s'arrangea pour prendre son congé en juin plutôt qu'en septembre et trouva le courage de dire à Doreen, à la dernière minute, que son bureau lui avait enjoint d'avancer cette année-là la date de ses vacances ; et que, par conséquent, celles de sa femme restant fixées au 1er septembre, il lui fallait partir sans elle. Ce fut un désagréable moment à passer, mais il trouva dans son désespoir assez de force pour ne pas lâcher prise. Naturellement, il mentit sur sa destination : quand, de la fausse adresse qu'il avait donnée, on renverrait à Doreen ses lettres magnétiques, il serait déjà tiré d'affaire.

Mervin Alspaugh se retrouva à New York (ville alors distincte de Philadelphie et de Boston) un jour de juin 2092.

Il avait trop souvent entendu dévider des souvenirs pour ne pas savoir où se rendre : aussi trouva-t-il sans peine l'immeuble, un peu déconcerté seulement par la circulation. Il avait oublié qu'à l'époque existaient encore les transports en surface.

C'était un bâtiment ordinaire de quarante étages, en plexiglass, comme on en construisait avant l'expulsion massive des gens de Manhattan qui n'avaient pas élu domicile dans des maisons flottantes, et à peu près conforme à l'idée qu'il s'en était faite. Plus surprenant était un groupe de cinq ou six enfants jouant sous le porche ou dans l'entrée. Mervin Alspaugh les considéra sans aménité : de son temps, la nurse-robot du quartier les aurait mis au lit une heure plus tôt. Leurs parents, sans doute des locataires de l'immeuble, les laissaient s'amuser dehors jusqu'à la tombée de la nuit. Il leur jeta un regard désapprobateur en montant l'escalier ; une fillette âgée tout au plus de quatre ans, boulotte et bien laide avec son teint blême et sa bouche trop grande, lui fit une grimace et s'esclaffa bruyamment. Elle était apparemment le chef de bande : les autres cessèrent aussitôt leurs jeux et l'imitèrent.

Mervin les ignora, ayant autre chose en tête. Il appuya sur le bouton d'appel du 1410 : c'était le moment de vérité.

Grâce à Doreen et à ses tendres souvenirs, il savait qu'au temps de sa vie de garçon Roger Tatum occupait seul l'appartement qu'il partagea ensuite avec sa femme et sa fille. Elle lui avait souvent fait l'éloge de l'existence que son père avait menée, « avec une précision de chronomètre », avant comme après son mariage : il allait au bureau à neuf heures, rentrait à six et demie après un rapide dîner dans un restaurant voisin, passait toute la soirée devant son récepteur à écouter des conférences de l'Université de l'Air pour

préparer son avancement, et se couchait toujours à dix heures et demie. « Même au temps où il lui faisait la cour, il ne sortait avec ma mère que le samedi ou le dimanche. »

« Et, » ne manquait-elle pas d'ajouter, « c'était un homme sérieux, mon père, constamment désireux de faire des progrès : pas comme toi, qui n'as jamais les pieds sur terre. »

Ces excellentes habitudes servaient parfaitement le dessein de Mervin. Sa montre marquait exactement dix-neuf heures cinquante-trois quand il sonna.

L'interphone bourdonna aussitôt en réponse : si le parangon de vertu devait être interrompu dans son travail, il tenait apparemment à se débarrasser au plus tôt de l'importun.

Sur l'escalier roulant qui le menait au quatorzième étage, Mervin serrait nerveusement à travers l'étoffe de sa poche ce qu'il avait toujours considéré comme l'Arme, avec une majuscule.

C'était la partie du programme qui lui avait causé les plus grandes difficultés : pendant les préparatifs de départ, le problème lui avait souvent paru insoluble, comme celui de l'élimination directe de Doreen qu'il avait un moment envisagé. Une arme à feu ? Il n'en avait jamais fait usage et en ignorait le maniement. Un poignard ? Un lacet ? Son sang se glaçait. Il ne savait que trop bien, par les comparaisons sarcastiques de Doreen (quelle mémoire, pour un enfant de quatre ans...) que Roger Tatum était le plus grand et le plus fort : il ne pouvait être question de l'étrangler ou de le frapper.

Le seul instrument à sa connaissance capable de tuer un homme instantanément et sans douleur n'avait pas encore été inventé en 2092. S'en procurer un, même en 2146, avait d'abord paru impossible ; Mervin frissonnait au souvenir des bassesses qu'un homme au passé irréprochable comme lui avait dû commettre pour se procurer l'Arme. Elle lui avait coûté tout ce qui restait de ses fonds secrets, et il avait risqué sa vie en s'aventurant à la nuit tombée dans des recoins tristement célèbres de Central Park. (« Heures supplémentaires, » avait-il dit à Doreen, et elle avait été trop indifférente pour poser des questions.)

Tout cela lui donnait des cauchemars, mais il avait réussi : l'escalier roulant le menait vers sa proie, et il avait en poche une seringue hypodermique avec sa dose mortelle de réfrigérant. Dieu sait à qui l'avait volée le truand drogué, véritable épave humaine,

qui la lui avait furtivement remise enveloppée dans un sac crasseux de plastique, en échange de l'épaisse liasse de billets.

L'agence de voyages avait, entre autres choses, interdit le port d'armes dans le passé, mais qui eût pu imaginer que sa banale petite boîte de somnifères contenait en réalité cette fine aiguille mortelle qui, dès sa pénétration sous la peau, gelait la victime, réduisait sa température à un degré incroyablement bas, glaçait son sang et maintenait son emprise jusqu'à ce que le mal fût sans remède ?

Il sortit délicatement la boîte de sa poche, l'ouvrit avec force précautions et prit la seringue par son bout inoffensif.

A peine avait-il tiré la sonnette de l'appartement 1410 que la porte s'ouvrit.

Mervin aurait partout reconnu le père de Doreen : c'étaient les mêmes yeux gris et froids, la même bouche pincée, le même air renfrogné et la même voix désagréable quand l'homme dit sèchement : « Oui ? »

— « Mr. Tatum, Roger Tatum ? »

— « Oui. Que voulez-vous ? »

— « J'ai un paquet pour vous. » Il était sous son bras, plastifié, couvert d'adhésif, et vide.

Tatum lui jeta un regard méfiant.

— « Je n'attends pas de paquet. Je n'ai rien commandé. »

C'était encore la mesquinerie de Doreen, la même peur de se faire flouer et extorquer de l'argent.

— « Il n'y a pas de facture. »

Mervin lui présenta adroitement le faux colis. Cent fois, pendant que Doreen ronflait, il avait répété son geste en tenant l'aiguille cachée par-dessous.

Tatum, de mauvaise grâce, avança la main. L'aiguille lui traversa la paume. Sans même un soupir, il se raidit et tomba.

Mervin fit demi-tour. Il était inutile de toucher au corps congelé : la mort était toujours instantanée. Il s'arrêta seulement pour récupérer la seringue, vide et inoffensive ; et crut un moment entendre quelqu'un dans l'appartement se précipiter vers la porte au bruit de la chute de Tatum. (Les soirées studieuses du papa n'avaient peut-être pas été aussi solitaires que se l'était imaginé une fille trop aimante.) Mais il était sur l'escalier et hors d'atteinte avant même qu'on ait pu l'entrevoir.

Les enfants étaient toujours sous le porche. La petite fille au

visage bouffi lui refit une grimace en hurlant : « Nyah ! », mais une voix l'appela d'une fenêtre du rez-de-chaussée ; et quand il se retourna, au coin de la rue, les enfants enfin sommés d'aller au lit rentraient un par un dans l'immeuble.

Ivre de bonheur, de terreur et de soulagement mêlés, Mervin était trop faible pour oser s'attarder en 2092. Il se hâta vers le centre où le Véhicule, invisible aux autres puisqu'il n'existait pas encore pour eux, attendait son passager. Si on lui posait des questions à l'arrivée sur son départ précipité, il répondrait que la vie cinquante-quatre ans plus tôt lui avait paru trop dénuée de confort, et les techniciens seraient probablement trop heureux de récupérer une place avant le jour prévu pour le voyageur suivant.

Tout se passa sans la moindre difficulté. Dans l'hélitaxi qui le conduisait de l'agence à sa demeure flottante (désormais un havre de paix pour lui seul, comme au bon temps de sa vie de garçon) il sentait l'horreur de son homicide et sa crainte d'être pris sur le fait céder à l'enthousiasme de son triomphe. Il savourait avec délices sa liberté recouvrée.

Roger Tatum était mort deux ans avant que sa fille pût naître. Doreen n'avait jamais existé.

Avec des transports de joie, il franchit le seuil de ce qui serait pour toujours *sa* maison.

Alors une lumière lui apparut dans la salle de télévision. Il y courut, le cœur serré.

Doreen était assise là et suivait son programme habituel. Les oreilles et les yeux couverts par les appareils, elle ne fit même pas attention à lui.

En cette atroce minute, Mervin Alspaugh découvrit la vérité.

Jamais plus il ne retrouverait assez d'argent pour acheter une autre aiguille, payer une nouvelle fois le voyage et remonter un peu plus avant dans le passé. Les pas précipités dans l'appartement de Tatum, il les avait bien entendus : c'étaient ceux de Mrs. Tatum.

Et son immédiate antipathie pour l'agressive fillette au visage bouffi, là-bas sous le porche, il se l'expliquait désormais... L'écart n'était pas de sept mais de onze ans, de onze au moins...

L'insatiable, l'incorrigible Doreen avait triché sur son âge !

Traduit par Yves Hersant.

Titre original : The absolutely perfect murder.

GUY SCOVEL

Chronoléthite

Après avoir figuré dans notre dernier Banc d'Essai (février 1966), Guy Scovel nous présente un curieux paradoxe temporel. Nous publierons d'autres nouvelles de ce jeune auteur français.

La maison était accrochée au flanc de la montagne, au-dessus des carrières oubliées de granit, presque à cheval sur le torrent qui se perd au bout du village, dans le petit étang, quelque deux cents mètres en contrebas.

Le village, d'ailleurs, avait depuis longtemps oublié la maison, cachée comme elle était derrière le petit bois de pins, et surtout enracinée sur la pente trop raide. Autrefois, les gens avaient su qu'elle était *sa* maison ; mais, depuis la fuite de sa femme, l'homme ne s'était jamais plus montré dans les ruelles ou à l'auberge.

On s'était étonné au début. Et puis on avait fini par l'ignorer... Seuls quelques chasseurs disaient l'avoir aperçu en haut de l'à-pic, sur les pâturages, menant brouter son unique et squelettique chèvre.

Mais il y avait au moins dix ans de cela. Les gamins du village étaient partis faire leur service. Et ceux qui se battaient désormais pour une poignée de billes ne savaient rien de l'homme dans sa maison un peu plus haut.

C'était arrivé aussi brutalement qu'un stupide accident fauchant à l'improviste ; à cela près qu'il n'y avait absolument rien eu, sinon sa chute — son effondrement plutôt — et l'immense trou noir d'où il venait d'émerger.

Immédiatement, il revécut sa promenade... Les pins chargés d'odeurs lascives, l'eau claire et tintante caressant sa main, les échos du monde, plus bas... puis il était tombé, sans trop savoir pourquoi, la tête dans les fougères.

© 1966, *Fiction et Guy Scovel.*

Il se souvint très bien qu'à cet instant, le ciel s'était levé ; l'horizon avait fui... et la terre était montée, montée... pour lui ouvrir son gouffre.

Il n'était pas cardiaque, cependant ; pas davantage fatigué ou nerveux ; encore moins sujet à des vertiges ou à des troubles. Rien que triste, et toujours agrippé par le souvenir de l'épouse qui, un soir, avait fui, lourde de l'enfant d'un autre.

Il n'expliquait pas sa syncope. Il s'étonna bien plus de son état à son réveil : corps immobile et impuissant, avec un rien de vie, tout au fond des prunelles.

Alors, il eut peur. Une angoisse terrible empoigna son âme et brouilla ses perceptions. Vainement, il essaya de s'agiter, d'allonger un bras, d'appeler. Il ne parvint qu'à meurtrir un peu plus son cerveau élancé de piqûres.

Plus tard, il se calma. La douleur se fit plus supportable. Puis elle se mua en une lourdeur insurmontable qui l'entraîna dans une somnolence sans rêves.

La première sensation qu'il éprouva après cet étrange repos lui fit croire à un cauchemar. Et puis, lentement, il se pénétra de ce phénomène nouveau, effilochant les formes, rendant flous les nuages, offrant une perspective étrange, concave et dégradée. Il l'accepta comme la conséquence normale de son nouvel état.

Par la suite, il attacha cette impression à la fixité de ses yeux qu'il compara à deux hublots entachés de buée. Il s'accoutuma au même décor qu'ils lui permirent de détailler. Il en arriva enfin à s'oublier lui-même pour le paysage alentour.

Les couleurs s'effaçaient. Ce fut son premier regret. Elles se muaient imperceptiblement en un gris, seulement varié par les éclairements et par les ombres. Les arbres grisonnaient, ainsi que le ciel et le pré : un paysage d'une tristesse horrible et d'une sécheresse révoltante.

Les sons, eux aussi, disparurent pour se muer en un faible bourdonnement, uniforme et lancinant. Et si les oiseaux poursuivaient leur course dans les airs, si le vent frôlait encore la végétation souple, seul le faux silence d'un inconcevable mugissement persistait à ses oreilles... comme si une coquille Saint-Jacques s'y était invisiblement plaquée.

Enfin, le temps perdit sa juste consistance. Il oublia très vite

depuis quand il était ainsi, allongé, paralysé, mort peut-être. Il oublia combien de jours passaient. Il ne s'inquiéta plus que de son ridicule bout de paysage, inodore, insipide et gris, dans lequel il reportait toute la vie qui lui restait.

Et le temps passa ; malgré lui, ou à cause...

Les jours succédèrent aux nuits ; les nuits effacèrent les jours ; aucun n'était semblable ; il lui sembla même qu'ils raccourcissaient un peu plus à chaque passage.

Quant aux rares êtres qu'il apercevait fugitivement dans le cône de sa vision, ils allaient à des allures folles — sitôt vus, déjà partis. Parfois, il ne soupçonnait qu'avec peine leur passage fugace.

Le plus intéressant de l'étrangeté qu'il s'habituait à subir résidait dans le passage du soleil du zénith à l'occident. Il y descendait à une vitesse telle que l'astre n'était plus le cercle habituel mais un ovale dont la lueur lui était facilement soutenable.

Une fois, une chèvre — la sienne peut-être — vint brouter à moins de dix pas. Il constata avec stupeur qu'elle avalait avec une hâte excessive. Elle sautilla une ou deux fois, puis parut s'envoler, dans un départ foudroyant... Il se remémora alors les vieux films de son enfance. Il compara. C'était un peu cela, en beaucoup plus rapide, en beaucoup plus uni, tout aussi anormal.

Il essaya bien de comprendre, mais il se laissa captiver par son habituelle et changeante vision.

Peut-être avait-il encore quelque espoir que quelqu'un le découvre, mais cette espérance était déjà bien loin dans le fond de son subconscient.

Les jours, à présent, se succédaient à une cadence effroyable. Il ne parvint plus à disséquer la nuit du jour et les jours des autres jours. Le ciel lui offrait un éclat semblablement grisâtre. La végétation seule tranchait dans l'uniformité, évoluant, lançant des branches et puis les retirant, se couvrant ou se découvrant de ses feuilles et de ses fleurs.

Depuis longtemps, il avait renoncé à identifier les passages des animaux sur l'écran de sa vision... Ils avaient été une trace, puis un « écho », enfin une intuition... Alors, il avait cessé tout effort et les avait tout à fait ignorés.

Peu à peu, il perdit aussi l'habitude de distinguer les ans, tellement la nature capricieuse se déplaçait dans son petit angle d'univers et accumulait de façon étonnante les printemps et les hivers.

Et il se reprit à penser à lui. Il se souvint qu'il existait. Il eut une première sensation de « revie » ; et il essaya de remuer un doigt.

Il se concentra, se tourmenta, souffrit... parvint enfin à le bouger de quelques millimètres... le temps pour les années de s'accumuler sur des siècles.

Ensuite, il remua la main... le poignet... le bras... le temps d'un millénaire.

Puis il bougea son corps tout entier. Et il se releva.

Alors il ne reconnut plus le monde autour de lui. Ses yeux avaient repris leur normale mobilité et découvraient des effondrements de montagne, des inondations d'océan, des éruptions soudaines de l'autre côté des flots qui comblaient maintenant la plaine.

Plus près de lui, une forêt inextricable avançait, menaçante, escaladant les rocs élimés de granit.

Il recula et monta vers la cime de la montagne. La forêt avança aussi. Puis elle s'en retourna soudainement se noyer dans les eaux rongeantes tout au bas de la pente.

Le ciel, seul, conservait une impassibilité de cendre, agité d'un courant incertain, tout comme un marécage.

Et puis, tout s'effaça.

Il fut emporté par un ouragan titanesque. Le monde et le ciel ne furent bientôt plus qu'un songe qui fuyait. Et le calme plat d'un nouveau ciel tout bleu s'étala sur ses yeux.

Il était assis sur de l'herbe tendre et verte.

Un ruisseau chantait sous ses doigts qui tremblaient.

Des gens accouraient pour le recueillir...

...le premier naufragé du temps...

...d'un temps dont les millions d'années n'étaient plus rien que des secondes.

TERRY CARR

Amitié sur Mars

Le contact entre l'homme et une autre forme de vie a bien souvent inspiré les auteurs de science-fiction. Ainsi d'ailleurs que les difficultés de communication et les malentendus qui peuvent en découler. Dans la simple évocation d'une psychologie différente de la nôtre, beaucoup d'écrivains ont trouvé l'occasion de récits mémorables (qu'on se souvienne de l'extraordinaire **Odyssée martienne** de Stanley Weinbaum). C'est dans cette tradition que se range ici Terry Carr.

ILS travaillaient depuis dix jours au bord de Syrtis Major, lorsqu'ils découvrirent qu'un Martien les observait. Il était peut-être là depuis qu'ils avaient amené les machines, monté la bulle et construit les toilettes provisoires, mais c'était invérifiable.

Les Martiens apparaissaient et disparaissaient si rapidement que même en regardant bien, on pouvait ne pas les voir. Ils sautaient comme la lueur des lucioles, s'arrêtaient une seconde ou deux minutes, s'immobilisaient totalement, leur tête d'oiseau inclinée sur le côté, et disparaissaient pour reparaître presque immédiatement cinq mètres plus loin. Ils énervaient la plupart des Terriens. Deux ans plus tôt, à Aguana, près du Bald Spot, un gosse un peu nerveux avait tiré sur un Martien. Il l'avait manqué et brûlé tout un mur. Depuis, les Martiens ne s'approchaient plus guère des cités des Terriens.

Ils n'avaient jamais été très liants. Ils avaient un certain pouvoir télépathique et ils arrivaient à se faire comprendre. Mais, la plupart du temps, ils ne s'en donnaient pas la peine. Généralement les Terriens semblaient ne pas les intéresser du tout. Parfois un Martien s'immobilisait une minute dans le campement. Parfois il disait : « Salut, Harry ! » ou : « Beau temps ! » mais jamais il ne discutait.

Les Terriens étaient sur la planète depuis plus de dix ans, mais tout ce qu'ils savaient des Martiens, c'est qu'ils avaient des villes

© 1962, *Mercury Press, Inc.*

quelque part dans les montagnes, qu'ils étaient trisexués et qu'ils vivaient à peu près trente ans.

Walt Michelson s'était intéressé aux Martiens dès qu'il était arrivé sur la planète avec ses parents, lors du premier débarquement. Il avait alors douze ans, il était curieux et il posait des questions sur tout ce qui l'intéressait.

A quatorze ans, il vit un Martien. Aux funérailles de son frère, il s'était posé à côté de lui. Il était resté immobile pendant dix minutes, tandis que le service continuait. C'était dans les plaines basses, là où la poussière peut atteindre dix centimètres, et où il faut crier pour se faire entendre. Le Martien avait observé les rites en silence, un peu à l'écart, et quand le service avait pris fin, il avait regardé Michelson et dit : « Oui. » Puis il avait disparu.

Le père de Michelson était entrepreneur. Il avait très bien réussi et il aurait pu envoyer Walt sur la Terre quand il eut dix-huit ans. Mais Walt n'avait pas voulu partir. Son souvenir de la Terre était celui d'une planète surpeuplée, bourrée de policiers, envahie par les lois, les impôts, les tabous. Quand il était sur la Terre, son père était assez pauvre et cela contribuait à noircir le tableau qu'il se faisait de la planète mère, mais surtout, il aimait Mars, parce qu'il y avait de la *place*... Pas d'obstacles, physiques ou légaux, pour arrêter l'homme. Donc il était resté sur Mars et il avait appris le métier d'entrepreneur. Cette année-là, il était contremaître, il monterait en grade l'année suivante. Il se foutait complètement de la Terre.

En ce moment, il construisait une ville au pied des collines. Quelqu'un avait décidé que cet endroit serait un important centre commercial. De plus, les torrents des glaciers traversaient cette région, ce qui donnait une chance à l'agriculture. On avait fait les plans de la ville à Dry Paget, et personne n'avait pensé qu'il y avait des Martiens aux environs.

Ils avaient remarqué le Martien parce que la poussière s'élevait par endroits le long d'une ligne partant des collines vers les bâtiments. Les Martiens avaient une curieuse façon de voyager. Ils sautaient et volaient. Lorsqu'ils touchaient terre et repartaient, la poussière s'élevait en nuages. Un ouvrier vit les nuages se rapprocher et il avertit Michelson. Celui-ci prit ses jumelles pour observer l'arrivée du Martien. Ce ne fut pas long.

Il atterrit juste à côté du point d'eau et s'immobilisa une minute pour regarder. Puis il disparut et glissa à travers un des sas où

l'on entassait la poussière que l'on retirait des tranchées. Il apparut ensuite près de la grande pelle, disparut quand un ouvrier se mit à hurler, réapparut près du chantier de bois à côté des fondations du quartier sud, puis à côté du dépôt de camions et finalement s'immobilisa devant la porte du bureau où Michelson examinait le tracé des rues. Michelson leva les yeux sur lui, le Martien lui rendit son regard, la tête penchée.

Il était orange et son corps était couvert d'une fourrure épaisse qui laissait deviner les muscles puissants. Les yeux, noirs et très grands, s'enfonçaient de chaque côté de la tête. Le nez et la bouche disparaissaient sous la fourrure. Avec ses longues jambes, fines mais puissantes, il mesurait plus de deux mètres. Ses larges ailes brunes étaient ployées sur son dos comme un manteau. Il ressemblait à tous les autres Martiens que Michelson avait vus, mais il n'en avait pas vu beaucoup.

Le Martien restait immobile, silencieux. Michelson fut frappé par l'humour du tableau ; il sourit et pencha la tête. « Bienvenue à notre modeste camp, » dit-il.

Le Martien disparut, laissant deux empreintes profondes dans la poussière, là où il avait pris son élan. Michelson se dirigea vers la porte et vit l'étranger atterrir deux fois dans la cour puis sauter et disparaître à nouveau par le sas. Michelson prit ses jumelles mais il ne réussit pas à suivre la trace du Martien. Les nuages de poussière semblaient se diriger vers les collines, mais Michelson n'en était pas certain.

Il haussa les épaules et retourna à ses plans. Le Martien ne représentait pas un problème prioritaire. S'il se montrait encore, les ouvriers allaient peut-être s'énerver. Les Martiens apparaissaient et disparaissaient si vite qu'ils pouvaient désorganiser toute une équipe pendant plusieurs heures. Mais, pour l'instant, Michelson voulait laisser ce problème de côté. Il avait une question plus importante à résoudre.

Un des ouvriers avait découvert que le quartier nord-est était au-dessus d'une vaste nappe d'eau. Il fallait modifier profondément la structure du terrain ou abandonner complètement l'endroit. Il y avait des rochers en dessous et les torrents se réunissaient là. La quantité d'eau était insuffisante pour alimenter la ville, mais la poche était assez importante pour saper les fondations.

Il avait vérifié ses calculs et il savait que l'installation d'une pompe pour drainer périodiquement la poche coûterait si cher qu'il

faudrait obtenir une autorisation spéciale du constructeur à Dry Paget... ce qui pouvait suspendre les travaux suffisamment longtemps pour lui faire dépasser les limites imposées. Il fallait arrêter l'eau avant qu'elle arrive dans la poche et la drainer une bonne fois pour toutes.

C'était bien sa veine d'être embêté par l'eau, la dernière chose sur Mars qui puisse attirer des ennuis. Le lendemain, il irait voir avec deux contremaîtres ce qu'on pouvait faire.

Le lendemain, le Martien revint peu après le lever du soleil au-dessus des collines. Il faisait encore si sombre à cette heure matinale que personne ne le vit arriver. On s'aperçut de sa présence lorsqu'il se posa dans un sas. Le chauffeur d'un camion freina à mort pour l'éviter mais c'était inutile. Le Martien avait sauté immédiatement. Les réactions d'un automobiliste humain ne se comparent pas à celles d'un piéton martien.

Le Martien sauta par-dessus les barrières et atterrit près de Michelson au moment où il traversait la cour pour aller vers les tranchées. Michelson s'arrêta. Il inclina la tête de côté vers l'étranger, en singeant l'attitude de l'autre, et, au bout d'un moment, il lui dit : « Je vous donnerai un passe si vous voulez. »

Le Martien le regarda de son œil gauche, humide et bien ouvert, et battit légèrement des ailes. « Bonjour, Walt, » dit-il et il disparut. Michelson haussa les épaules et traversa la cour, mais le Martien revint une minute plus tard.

Il atterrit et dit : « Ils ne sont pas si humbles. » Puis il disparut.

Mike Deckinger qui s'occupait des camions, s'approcha en fronçant les sourcils. « Il va nous rendre fous, s'il continue, » dit-il. « On pourrait fermer le sas. Ça l'empêcherait peut-être de venir. »

Michelson secoua la tête. « Ça ralentirait le travail. Laissez-le tranquille. Il veut regarder, c'est tout. »

— « Oui, mais pourquoi ? » dit Deckinger en s'en allant.

Harris et Loening, les deux contremaîtres, attendaient Michelson à côté des tranchées. C'étaient des hommes solides, tous les deux dans la trentaine. Ils étaient habitués à la Terre comme à cette planète. Harris était un homme costaud, au visage rouge et basané et aux cheveux noirs, coupés courts. Loening était plus grand, large d'épaules, avec des traits anguleux mais agréables et des yeux perçants. Michelson leur expliqua le problème.

— « Je veux aller voir si nous pouvons suivre l'eau. Il faut trouver un endroit où nous pourrons la barrer ou la canaliser. »

— « Il faudra forer, » dit Loening.

Michelson haussa les sourcils. « Sans doute, à moins d'essayer un sourcier. » Loening grogna d'un air dégoûté.

— « Allons voir, d'abord, » dit Harris.

Ils se dirigèrent vers le sas nord. Comme ils allaient rester un certain temps, ils avaient mis des masques et ils prirent des réservoirs à oxygène avant de sortir.

Le Martien sautait devant eux.

Il les avait dépassés dans le deuxième sas et il les attendait dehors quand ils sortirent dans la plaine. Il se tenait à soixante mètres et battait des ailes, ce que Michelson interpréta comme un signe d'impatience. Il sautait devant eux, revenait en arrière, mais il ne les quittait pas dans leur marche vers les collines basses, le long du tracé des eaux. Loening marchait lourdement, tête baissée et sourcils froncés, mais Harris n'accordait aucune attention à l'étranger. Michelson l'observait tout en réfléchissant.

Ce sauteur paraissait beaucoup plus intéressé par les travaux de construction que les Martiens ne l'avaient jamais été. Qu'est-ce qu'il avait dit ? « Ils ne sont pas si humbles ! » Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Il venait des collines et on pensait que les Martiens vivaient dans une région montagneuse. Peut-être celle-là ? Peut-être que les Martiens s'intéressaient à cet endroit parce que les Terriens avaient fini par se rapprocher de leur propre terrain. Si c'était le cas, quel sorte d'intérêt éprouvaient-ils ?

On connaissait le parcours de l'eau jusqu'au pied des collines, mais pas plus loin. La pesanteur étant moindre sur Mars, il fallut une demi-heure aux trois hommes pour atteindre les collines Le vent froid traversait leur veste épaisse et ébouriffait les cheveux de Michelson, mais il ne soulevait pas trop de poussière. La densité de l'air était faible sur Mars. Lorsqu'on y était habitué, on respirait assez facilement à condition de ne pas faire d'efforts, mais pour fumer la pipe, il fallait entrer dans une bulle, sinon elle s'éteignait constamment.

Ils se reposèrent au pied de la première colline, là où les avalanches de rochers s'arrêtaient depuis des siècles. Loening détacha son paquetage et le posa. Il montra les collines. « Il faut d'abord explorer les collines et relever les strates de roches. »

— « Pensez-vous que l'eau passe à travers les montagnes ? » demanda Michelson.

— « Possible. Je ne peux rien dire comme ça. On a marché sur du roc solide pendant deux ou trois kilomètres, ça veut dire que l'eau passe dessous. Le lit peut changer de direction n'importe où. Peut-être qu'il contourne les collines. Il faut vérifier. Si les strates montrent que ces collines viennent d'un bouleversement de terrain, il y a des chances pour que l'eau les contourne. »

Michelson approuva. « L'exploitation ira plus vite si nous nous séparons. Je vais essayer ce passage là-haut. »

Loening et Harris se levèrent en même temps que lui et ils partirent chacun de leur côté.

Au moment où il attaquait la pente, Michelson entendit Harris lui crier : « Si vous voyez notre Martien, demandez-lui d'où vient l'eau. »

Michelson lui sourit. « C'est ce que je ferai, » dit-il.

Il escalada lentement la pente raide. De temps en temps, il ouvrait l'arrivée d'oxygène pour quelques inspirations. Les rochers étaient massifs mais érodés. Une érosion due seulement aux siècles. Ils se dressaient dans la grisaille du matin comme des bêtes silencieuses. Michelson perdit rapidement de vue son point de départ mais en suivant le passage naturel, il établit une carte grossière, notant les formations de roches et ce qu'il pouvait voir des différentes strates. Tout semblait bouleversé. Il semblait que certains rochers avaient été roulés, comme Loening l'avait suggéré, mais d'autres n'avaient pas été touchés. La direction des strates changeait sans cause apparente. C'était le travail des contremaîtres de découvrir la direction générale.

Il se reposa à un endroit assez plat. Il examinait sa carte quand il entendit du bruit et le Martien dit à côté de lui : « La plupart des collines sont là depuis deux millions d'années. »

Michelson le regarda en essayant soigneusement de dissimuler sa surprise. « Quelles années ? » dit-il. « Les vôtres ou les miennes ? »

Le Martien battit des ailes et sauta de côté sans le quitter de son œil noir. « Nous ne comptons pas les années. »

Michelson approuva. « Avez-vous des noms ? »

— « Non, » dit le Martien et il disparut. Michelson attendit qu'il revienne mais après quelques minutes, il se leva, haussa les épaules et se prépara à partir. Il avait encore beaucoup de chemin à faire.

Le Martien atterrit de nouveau. « Je vais plus vite que toi, » dit-il.

— « C'est vrai, » dit Michelson. Il commença à grimper.

— « Habitez-vous près d'ici ? »

— « C'est possible, » dit le Martien. « Je vais plus vite que toi. »

« Près » pouvait signifier cinquante kilomètres pour un Martient. Dans ce cas, c'était une bonne réponse.

— « D'où vient l'eau ? » demanda-t-il. Mais le Martien disparut. Il ne se montra plus de la journée. Michelson suivit le passage dans les collines pendant un kilomètre ou deux, puis il refit le chemin jusqu'à son point de départ. Loening l'attendait et Harris arriva peu après.

Ils repartirent dans la plaine poussiéreuse vers la bulle.

— « C'est le chaos, » dit Loening. « L'âge des roches va de deux mille ans à Dieu sait combien, et il y a bien une cinquantaine de types différents. Ça ne nous apprend pas grand-chose. »

Il se passa la main dans les cheveux d'un air préoccupé.

— « Notre sauteur m'a dit qu'elles avaient deux millions d'années, » fit Michelson. « Du moins, là où j'étais. »

— « Ah ! ouais ? » déclara Harris. « A-t-il dit autre chose ? »

Michelson secoua la tête. « Je lui ai posé la question à propos de l'eau mais il n'a pas voulu répondre. Il a disparu. On ne peut pas soutenir une conversation avec quelqu'un qui peut disparaître à tout moment. Ça fait bégayer. »

— « Je n'ai jamais parlé avec un Martien, » dit Harris. « Ils sont télépathes, n'est-ce pas ? Je crois que quand ils regardent dans ma tête, ils n'aiment pas ça. »

— « N'essayez pas de les comprendre, » dit Loening par-dessus son épaule. Il marchait devant eux dans la poussière. « Ce qu'il y a de bien avec ces Martiens, c'est qu'ils nous foutent la paix la plupart du temps. »

— « Je n'en suis pas sûr, » dit Michelson.

Les trois hommes se turent, économisant leur souffle pour marcher.

Mais Michelson pensait au Martien. Harris avait raison, ils parlaient rarement aux Terriens. Ils sautaient à côté des Terriens et regardaient d'un air intéressé. Quelquefois ils disaient un mot ou deux, simplement pour manifester qu'ils vous voyaient, mais il n'y avait aucune communication entre les deux races.

Pourtant celui-ci cherchait à innover. Pourquoi ?

Michelson était de plus en plus persuadé que les Martiens étaient installés dans les environs. Dans les collines probablement. Et Michelson aurait parié que l'eau traversait ces collines. Cela supposait que les Martiens s'installaient près de l'eau. Sur Mars, c'était une nécessité pour les deux races. Si les Martiens étaient dans les collines, que pensaient-ils de la construction d'une ville si près d'eux ?

Peut-être qu'ils n'avaient encore rien décidé.

Les Martiens, si l'on y réfléchissait, en savaient bien plus long sur les Terriens que les Terriens sur eux. Ils avaient observé les campements terriens de loin et voilà que les Terriens poussaient accidentellement à une rencontre entre les deux races. Cela devait bouleverser les sauteurs. Sans doute observaient-ils les Terriens une bonne fois pour toutes, puis ils prendraient une décision. Michelson aurait aimé savoir quelles solutions s'offraient à eux.

Le lendemain, ils chargèrent une sonde sur la jeep. Le petit soleil rouge était encore bas sur l'horizon quand ils sortirent des sas. Ils projetaient une grande ombre grise sur la poussière. Il n'y avait pas trace du Martien, mais Michelson attendait les nuages de poussière qui annonceraient son arrivée.

Ils installèrent la sonde à un kilomètre des collines. Elle marchait selon le même principe que leurs éclateurs. Elle perçait un trou à travers la poussière et le rocher, et, selon la résistance rencontrée, elle enregistrait les différentes strates qu'elle traversait. Ils trouvèrent l'eau à cinquante pieds de profondeur, sous la couche de rocher qui formait le désert de la surface.

Ils s'approchèrent du pied des collines et forèrent une deuxième fois. De nouveau, ils trouvèrent l'eau. Loening traça un trait sur la carte en partant de la ville et en passant par les sondages. Si on continuait le trait, il traversait les montagnes.

— « Il faut monter la sonde dans les collines, » dit Loening. « Bandez vos muscles, c'est lourd. »

Ils mirent la sonde sur roues et commencèrent l'ascension. Dès le premier refuge du passage, ils étaient à bout de souffle en dépit de leur masque à oxygène. Ils se reposèrent pendant que Harris et Loening discutaient pour savoir s'il fallait forer ici ou continuer. Le Martien arriva.

Il descendit le passage en trois sauts et s'arrêta près de la sonde

qu'il examina un instant, la tête penchée sur le côté. Puis il disparut et revint quelques minutes plus tard. Il atterrit près de Michelson.

— « Ce n'est pas une arme, » dit-il.

— « Non, c'est une sonde, » fit Michelson. « Nous cherchons l'eau. »

— « Oui, » dit le Martien, et il sauta à six mètres. Il resta là, immobile, à regarder les Terriens. Les Martiens pouvaient rester des heures, absolument immobiles, s'ils le voulaient. Seuls les yeux noirs bougeaient. Ils passaient d'un Terrien à l'autre et revenaient à la sonde. Harris dévisageait le Martien mais Loening faisait semblant de l'ignorer. Il fixait ses pieds d'un air bougon. Michelson se leva et marcha lentement vers la créature.

— « Nous essayons de trouver de l'eau, » dit-il. « Pouvez-vous nous aider ? »

La tête du Martien s'inclina de l'autre côté et son œil se posa sur Michelson. Au bout d'un moment, il dit : « Je sais où est l'eau. »

— « Nous voulons barrer l'eau pour l'empêcher de venir dans notre ville, » dit Michelson. « Si vous nous aidez, nous pourrons être certains de ne pas vous gêner. »

Le Martien sauta d'un côté, s'arrêta puis sauta de l'autre côté de la pente. Michelson attendit quelques instants, mais il ne revint pas. Il haussa les épaules et se tourna vers ses compagnons.

— « Je crois que vous l'avez effrayé, » dit Loening. « Ils ne jouent pas notre jeu. »

— « Pas jusqu'à présent, » admit Michelson, « mais je crois qu'ils habitent ces collines. Ils sont obligés de tenir compte de notre ville. Il est temps que nous coopérions. »

— « Que ça nous plaise ou non ? »

Michelson approuva. « Si c'est leur attitude — ou la nôtre. Personnellement, je pense que nous pouvons nous apporter beaucoup mutuellement. C'est peut-être le premier pas. »

— « Les Martiens ne font pas de pas, » dit Loening. « Ils sautent. Ils batifolent comme des sauterelles. » Sa bouche s'étirait en une grimace de dégoût. Il prit une inspiration et se leva. « De toute façon, vous pouvez continuer votre conversation sur les échanges culturels avec les sauterelles, mais je crois qu'il vaudrait mieux transporter cette sonde un peu plus loin, si nous voulons aboutir à quelque chose de concret aujourd'hui. »

Les trois hommes commencèrent à attacher la sonde, mais avant

qu'ils attaquent la côte, le Martien revint. Il atterrit à côté d'eux et dit immédiatement :

— « Je peux vous montrer où est l'eau. Vous voulez être des amis. »

Michelson laissa tomber la corde et regarda le Martien en se demandant s'il parlait sérieusement, mais comme Loening l'avait dit, on ne pouvait pas savoir ce qui se passait dans la tête d'un Martien. Pourtant, quelle que soit la difficulté de communiquer avec eux, on pouvait dire qu'ils ne mentaient pas.

Il se tourna vers Loening et dit : « Vous et Harris, ramenez la sonde à la jeep. Les sauterelles ont atterri. »

Il suivit le Martien pendant des heures à travers les collines. Il fit une dizaine de kilomètres à travers les rochers dénudés. Ces montagnes étaient absolument silencieuses. Non pas le silence d'une atmosphère raréfiée, mais le silence du vide, le silence d'un lieu déserté. Leur ombre se profilait sur les rochers comme une peinture grise. Le Martien sautait devant Michelson puis revenait en arrière, silencieux, mais apparemment impatient. Cette créature à fourrure semblait très excitée. Il y avait une ardeur presque enfantine dans sa voix inhumaine lorsqu'elle disait : « Nous serons amis, Walt, quand je t'aurai montré l'eau. »

Evidemment, Michelson interprétait son attitude selon ses propres critères et c'était peut-être dénué de sens. Mais le Martien le pressait toujours.

Ils arrivèrent devant un petit trou au milieu des rochers et le Martien dit : « Voilà l'eau. »

Il y avait une étendue de boue — l'épaisse poussière brunâtre de Mars — et l'eau coulait lentement au-dessous. Elle couvrait cette vallée minuscule, et sur la surface, Michelson vit une mince couche de végétation de couleur verte, comme de la mousse.

Cela ressemblait à une étendue de sables mouvants, à une mare antiseptique, car il n'y avait ni végétation exubérante ni insectes. Au milieu des rochers glacés de Mars, c'était bien là un des courants que formaient chaque année les glaciers. Cette découverte apparut soudain dramatiquement pitoyable à Michelson.

— « Tu peux arrêter l'eau ici, » dit le Martien. « Nous sommes amis ? »

Michelson regarda au-delà de l'étendue de boue vers les collines.

— « Vous habitez là-bas ? » demanda-t-il.

— « Oui. » Le Martien sauta une fois, deux fois, un bond de six mètres chaque fois, et revint vers Michelson. « Nous sommes amis ? » répéta-t-il.

— « Bien sûr, » dit Michelson. Puis il réfléchit et dit : « Savez-vous ce qu'est l'amitié ? »

L'œil du Martien le fixa avec douceur. « Nous en avons une idée, mais nous n'avons pas de mot pour cela. »

Michelson réalisa soudain que cette petite vallée boueuse était un endroit bien dénué de grandeur pour la rencontre de deux races. Il se sentait seul et sans importance au milieu des roches millénaires de ce monde, à côté du Martien à fourrure. Ce n'était pas son monde. Il avait passé la plus grande partie de sa vie ici et il pensait qu'il y était chez lui plus que sur la Terre, mais pour la première fois, au milieu des roches grises, il sentit que ce monde désolé appartenait aux sauteurs, aux Martiens. Machinalement, il ouvrit sa réserve d'oxygène, bien qu'il ne fût pas vraiment essoufflé.

Le Martien disparut sans un mot, l'abandonnant là.

Harris et Loening explorèrent la région à fond pendant les jours qui suivirent et Michelson envoya des hommes construire un barrage là-haut, tout en préparant le drainage de la poche d'eau sous la ville. Cela l'occupa plusieurs jours, et c'est seulement deux semaines plus tard, quand la construction du barrage démarra, qu'il commença à se demander sérieusement pourquoi le Martien n'était pas revenu. Personne ne l'avait vu au barrage non plus.

Michelson prit un flotteur pour aller au barrage vérifier l'avancement des travaux. On avait amené les machines et installé un camp provisoire. L'endroit grouillait d'activité. Michelson regarda les empreintes des ouvriers dans la poussière de Mars, écouta le bruit des machines et des voix, et se rappela le silence du jour où il avait été là, seul avec le Martien. Deux semaines. On aurait dit des mois.

Il prit le flotteur pour explorer la région. On pensait que la ville des Martiens était un peu plus loin. Il espérait la voir du ciel. Il volait assez bas, effleurant les éboulis. Il examinait le sol avec ses jumelles. Il avait pénétré à plus de vingt kilomètres à travers les montagnes et il était prêt à abandonner quand il la découvrit.

Les habitations étaient taillées à même le rocher, à la verticale

le long des falaises. Il y en avait vingt ou vingt-cinq, mais certainement pas plus. Il atterrit au pied des falaises et s'approcha lentement.

Il n'avait pas besoin de s'inquiéter, elles étaient vides. Quelques objets restaient. Des sculptures délicates, des touffes de fourrure dont les Martiens s'étaient sans doute servis pour colmater les trous pendant l'hiver, une ou deux choses qui pouvaient passer pour des meubles. Mais l'endroit était abandonné. Il ne pouvait pas dire depuis combien de temps les Martiens étaient partis, mais cela ne dépassait sûrement pas deux semaines.

Il ne toucha à rien, il ne prit même pas une des pierres sculptées. Plus tard, le gouvernement enverrait une expédition pour étudier ce qui restait. Il marcha lentement vers son flotteur, les yeux fixés sur les empreintes laissées par les Martiens.

Un bruissement le surprit ; il se retourna et vit un Martien qui le regardait calmement. Ç'aurait pu être le même, mais il était un peu plus grand et sa fourrure était un peu plus sombre.

— « Bonjour, » dit Michelson. « Nous sommes amis ? »

Le Martien continua à le regarder en silence, ses ailes sombres pliées comme des ombres sur son dos. Puis : « Nous aussi, nous avons nos fous, » dit-il. Et il disparut avec un battement d'ailes.

Au bout d'un moment, Michelson reprit sa marche vers le flotteur. Il laissait l'empreinte de ses bottes, derrière lui, dans la poussière.

Traduit par Michèle Santoire.
Titre original : Hop-friend.

Ce numéro pourrait ne vous coûter que

2 F. 50

si vous souscriviez un abonnement couplé

(voir page 160)

SYDNEY VAN SCYOC

A quoi rêve le moribond

Un nouvel auteur, une histoire hors série... et un titre qui dit bien ce qu'il veut dire tout en ne renseignant pas sur l'idée très personnelle qui est ici développée. Sydney Van Syoc a peut-être un nom bizarre ; c'est en tout cas un nom à retenir !

RYBAK dormait dans son réservoir. Tavelées par l'âge, amollies par le fluide de conservation, ses mains oscillaient, repliées sous sa tête. Ses cheveux flottaient, séparés en touffes grises, et ses jambes, bosselées de veines noueuses, s'affaissaient sous son thorax effondré. Sa barbe surnageait.

Il était vieux et moribond.

Et pourtant il pouvait renaître.

Dans la case unique et faiblement éclairée de son cerveau qui gardait encore conscience, il vit Anderson bondir en haut d'un escalier de marbre. Ses yeux noirs avaient un regard perçant. Son long visage mélancolique était crispé.

En haut de l'escalier, Lyrica hurlait. Ses doigts agrippaient tour à tour ses seins, sa gorge, l'orifice terrifié de sa bouche. Elle reculait, cherchant à tâtons la rampe.

Le monstre montrait les dents sur le seuil ténébreux de la porte. Il titubait en grognant, se dandinait, bavait, gémissait et haletait. Il voulait obtenir des choses inavouables de la femme.

Déjà il allait gagner quand Anderson, surgissant sur la plus haute marche, rejeta Lyrica en arrière, pour se ruer vers lui. Assoiffé de meurtre, il brandissait sa lame nue. Ses pieds laissaient des traces légères sur le palier de marbre. L'œil aux aguets, il attaqua, recula, harcela.

Il feinta, gambada.

Se fendit.

Embrocha.

Le monstre bascula, poussant un râle tonitruant d'agonie, et sa

© 1964, Mercury Press, Inc.

carcasse ensanglanta le marbre, qu'il gratta faiblement de ses griffes. Puis il laissa pendre sa langue.

Lyrica, chancelante, vint s'appuyer contre le plastron d'Anderson. Ses cheveux coulèrent sur la poitrine de l'homme, en flots brûlants de lave dorée. Il les effleura, tendrement, et ses yeux étincelèrent.

Mais il était déjà au bas de l'escalier tandis qu'elle sanglotait encore en haut des marches. Il traversa le vestibule de marbre, image scintillante qui disparut par la porte dans le néant.

Quelqu'un se tenait près du réservoir de Rybak.

— « Crois-tu qu'il puisse entendre ? »

La voix ricanante de la fille filtrait à travers la longue salle des réservoirs, estompée par le fluide de conservation. La visiteuse portait un pantalon de sport en tissu écossais, attaché par une ceinture métallique, et un bustier blanc. Elle était très jeune.

« Papa dit que, d'après les médecins, certains d'entre eux savent ce qui se passe, en quelque sorte. Comme on peut quelquefois entendre dans son sommeil. C'est comme si une partie de leur cerveau ne s'arrêtait pas de fonctionner, même si on suppose le contraire. »

Le garçon grogna, en secouant une épaule. C'était un échalas boutonneux, ébouriffé comme une tête de loup.

— « Ça me rend malade. C'est comme des poissons crevés dans des aquariums ou les foetus que le prof de bio garde dans des bocaux. On devrait les balancer. »

Le gloussement de la fille dérailla nerveusement.

— « J'ai cru que ça t'amuserait, Teffry, » dit-elle. « Sinon je n'aurais pas cassé les pieds de papa pour obtenir des laissez-passer. Papa dit qu'on peut les garder comme ça pendant deux cents ans, peut-être plus, avec le nouveau fluide de conservation. »

Un grognement. Une épaule secouée. Un noir regard scandalisé vers le réservoir de Rybak.

« Dis donc, ça n'était pas facile d'obtenir ces laissez-passer, même de papa, qui est sous-directeur, » fit-elle, vexée. « Il dit que si quelque chose arrivait à un des réservoirs... »

— « Et alors ? » fit le garçon en reniflant.

La fille fronça les sourcils.

— « Eh bien, » dit-elle avec sérieux, « c'est à cause de ceux qui ont des membres de leur famille encore vivants. Pense un peu comme ça peut les mettre en rogne. Un homme gagne des tas d'argent et, quand il est sur le point de mourir, au lieu de laisser

la fortune à sa famille comme elle s'y attend, il se fait mettre au frigo. Du moins jusqu'à ce que son argent soit épuisé ou que quelqu'un découvre un traitement pour la maladie dont il souffre. Il y en a beaucoup d'entre eux qu'on a déjà soignés et guéris, rien qu'en trente-deux ans. Mais papa dit que si quelque chose arrivait à un réservoir, la famille pourrait être soupçonnée. Il dit... »

— « Laisse tomber papa. » Il lui jeta un regard furibond et s'éloigna, traînant les pieds.

— « Mais, Teff... »

Abandonné, Rybak dérivait sur un courant de paroles préoccupantes, des paroles qui avaient même pénétré dans le tréfonds de la seule case consciente qui lui restait : jusqu'à ce que l'argent soit épuisé.

Où était Anderson ?

Anderson était-il au courant pour l'argent ?

Etait-ce loyal envers Anderson de profaner ce qui lui restait de conscience avec des pensées d'argent ?

Même tandis qu'il se posait des questions, de façon confuse, la case s'éclaircit. Anderson battait en retraite à travers le terrain d'atterrissage, avec Lyrica derrière son bras tendu. L'ennemi avançait. On voyait s'agiter des vêtements dorés. Des yeux brillaient comme des escarboucles. Des antennes vibraient et des aiguillons étaient dardés. Lyrica restait muette, mais sa chevelure hérissée de peur luisait de façon éloquente.

La plaine s'étendait toute plate jusqu'à l'horizon. Ses ailes brisées, la machine volante d'Anderson gisait, hors d'usage, derrière le dos des ennemis. Lyrica jeta à son compagnon un regard inquiet.

— « Il en vient encore, » hoqueta-t-elle.

Il continuait à reculer, légèrement plié en deux. « Où cela ? Combien sont-ils ? » Son costume de parachutiste irradiait sous le soleil vert.

— « A notre gauche. Je... je ne puis les compter. » Sa voix se brisa dans un sanglot.

Il jeta un coup d'œil sur le nouveau détachement. Il avançait lentement.

— « A notre droite ! » s'écria-t-elle.

Il fit volte-face vers le troisième groupe. Ce fut alors qu'il en aperçut un quatrième, qui avançait par derrière.

Poussant un cri convulsif, Lyrica se voila le visage avec sa chevelure. Le bras gauche d'Anderson entoura ses épaules, tandis

que de la main droite il brandissait son désintégrateur. Mais il ne pouvait les protéger contre tous les assaillants.

Implacables, les insectes avançaient. Le premier groupe formait un quart de cercle que les autres complétèrent en le rejoignant. Les aiguillons se mirent à cliqueter ; le cercle se resserrait.

Anderson cacha la tête enfiévrée de Lyrica, leva le désintégrateur. Quatre chefs de file entrèrent dans le cercle, venant de quatre directions. Leurs aiguillons s'agitèrent, tandis qu'ils prenaient leur élan pour la tuerie.

Anderson ajusta son désintégrateur, sachant que la situation était désespérée.

Or, sur ces entrefaites, depuis le ciel vert et or...

— « Est-ce celui-ci ? » s'enquit le directeur, en jetant un regard furieux sur le réservoir de Rybak. « Depuis combien de temps marine-t-il ? »

Le sous-ordre consulta son registre. « Depuis trois ans et cinq semaines. »

— « Dans quel délai son crédit arrive-t-il à expiration ? »

— « Demain, à un penny près. »

Le directeur se renfrogna. « Depuis trois ans ? Je croyais qu'il était dans le bac à cause d'une sénescence et d'une détérioration générale trop graves pour des remplacements applicables dans un avenir prévisible. » Il donna avec impatience un coup sec sur la fiche du client.

— « C'est exact, monsieur. Dans vingt ou trente ans, nous pourrons obtenir la miniaturisation appropriée pour le remettre en état. Mais pas avant. »

— « Il le savait quand il a pris un contrat pour le réservoir ? »

— « Bien entendu, monsieur. »

Le directeur fit grise mine. « Alors, qu'espérait donc gagner ce pensionnaire, mon vieux ? Et d'abord, qu'est-ce qu'il fiche ici ? » grommela-t-il.

Le subordonné cligna nerveusement les yeux. « Je ne sais pas, monsieur. »

Le directeur se pencha et regarda d'un air dégoûté le visage ramolli de Rybak. « Il a de la famille ? »

— « Oui, monsieur, un fils, mais... »

Le directeur se redressa. « Convoquez-le. »

Tandis que le bruit de leurs pas décroissait, Rybak essaya de se retourner dans son bain de fluide de conservation. Mais seule sa barbe remua, ainsi que sa chevelure opulente.

Son unique opulence.

Il essaya en tâtonnant de former les trois précieuses syllabes qui formaient le nom d'Anderson. L'existence d'Anderson lui avait toujours suffi, son image héroïque et palpitante n'ayant cessé d'éclairer tant de journées qui sans lui auraient été trop grises. Rybak n'avait jamais eu d'autre désir que de créer une ambiance pour Anderson, d'assister aux prouesses flamboyantes d'Anderson jouant le rôle de sa vie, loin de ce que le fils de Rybak nommait « la réalité ». Mais à présent il essayait de l'appeler et c'était comme de courir sous l'eau. Impossible.

Impossible pour n'importe qui sauf pour Anderson, dont les longues jambes bondissantes l'emportaient à travers le fond sous-marin. Des nuages de poussière s'élevaient sur son passage, tandis que fuyaient des poissons multicolores aux yeux fous.

Il s'arrêta sur un piton rocheux et vit Lyrica peiner en arrière, laissant flotter sa longue chevelure. Il sauta de son promontoire et des remous éclaboussèrent la femme. Il lui prit les mains et le voyage bondissant recommença.

Quand le vaisseau au trésor fut devant eux, ils constatèrent qu'il était gardé par une patrouille de requins-marteaux, qui croisaient en cercles interminables. Une cicatrice sur chaque tête hideuse témoignait d'une intervention humaine. Des survolteurs d'intelligence leur avaient été chirurgicalement greffés. Chaque requin avait autant d'intellect qu'un homme arriéré. Quand on savait l'aborder d'une certaine façon, il se montrait aussi docile.

Anderson avait plongé derrière un promontoire, à l'abri duquel il déchira son emballage spécial et en retira les vêtements noirs qu'il contenait. Il en fit flotter un jeu vers Lyrica. « Mets-les sur toi, » lui indiqua-t-il par signes.

Elle les tint devant elle, perplexe. « Pourquoi ? Qu'est-ce que cela ? »

— « Nous sommes dans un monde nouveau. Mais la foi ancienne est revenue, comme toujours, et nous voyagerons sous son couvert. »

Il l'aida à nouer sa chevelure et, lorsqu'ils s'avancèrent à la nage, ils étaient, l'un un prêtre catholique et l'autre une religieuse, en tenue de plongée sous-marine et avec l'attirail nécessaire. Les

requins-marteaux leur firent la révérence en inclinant leurs sombres corps.

Passant au-dessus du flanc du navire, ils pénétrèrent dans la cale au trésor.

— « Oh ! Anderson, voilà qui suffira sûrement pour le sauver. » Elle faisait des cascades d'or avec ses doigts. « Mais comment allons-nous sortir tout cela d'ici ? »

Mais Anderson devenait flou dans les ténèbres, puis disparaissait en fondu. Des voix murmuraient à l'extérieur du réservoir de Rybak.

— « Il me parlait souvent d'Anderson quand j'étais gosse ; il me racontait ses aventures et ses exploits, » disait rêveusement un homme plus très jeune, qui se tenait devant le réservoir. « Au début, j'ai pensé que c'étaient des histoires qu'il inventait pour moi. Mais plus tard j'ai compris qu'il y croyait lui-même. Oh ! ce n'est pas qu'il se prenait pour Anderson, ce n'était pas cela. Mais il croyait qu'Anderson existait et qu'il était vraiment là. Il aurait fait n'importe quoi pour empêcher qu'on s'aperçoive qu'il n'en était rien. Une partie de lui-même ajustait des jauges et réglait le flux nutricier dans les réservoirs hydroponiques — nous avions une petite ferme, son père et son grand-père ayant été des fermiers exploitants — mais son autre lui-même était au loin, en compagnie d'Anderson, sur Antarès III ou quelque endroit semblable. Anderson était plus réel pour lui que moi ou ma mère, ou la ferme, ou n'importe quoi d'autre. Anderson était tout ce qui comptait réellement. » Sa voix avait une pointe d'amertume.

Le directeur grogna d'impatience. « Devons-nous admettre que vous n'avez pas les moyens de continuer à pourvoir aux frais de conservation de votre père ? Vous vous rendez compte, naturellement, que s'il est retiré du bac, c'est la mort immédiate, à moins que ne soient prises des mesures préventives. Or, de telles mesures sont impossibles dans ce cas, puisque son crédit arrive à zéro. »

Le fils Rybak enfouit ses mains calleuses dans les poches de son costume fatigué. « J'ai toujours trimé dans les hangars aux réservoirs, même quand ma femme et moi avons fondé notre propre famille. Je ne touchais qu'un petit salaire et, quand mon père n'a plus été capable de travailler, je me suis chargé de toute l'entreprise. Peu m'importait de ne pas être payé en rapport avec le travail que je fournissais. Nous avons vécu là-dessus — ma mère était morte, ma femme s'occupait de la maison et de la cuisine —

et je pensais déjà que la ferme, les établis et les réservoirs étaient mon bien et celui de mon fils. »

Il haussa les épaules. « Mais quand il apprit qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre, mon père, sans rien me dire, vendit la maison, les terrains et le matériel, pour pouvoir être placé en conservation. Quand je l'ai su, je lui ai dit qu'il nous avait mis sur la paille pour un rêve, sans valeur au surplus. Je n'ai pas mâché mes mots, non. Mais il est entré dans le coma et a dû être emmené. Eh bien, ce n'est pas facile de recommencer sa vie à plus de quarante ans, pas facile, non, avec une femme, trois enfants et rien d'autre que ses mains. » Sa voix basse, sans passion, était râpeuse. « Non, je ne voudrais pas payer pour qu'on le garde ici, même si j'en avais les moyens. »

Le directeur fronça les sourcils, acquiesçant d'un air pensif.

— « Je vous comprends parfaitement. Toutefois, une question, juste pour satisfaire ma curiosité personnelle. Pourquoi, en premier lieu, votre père a-t-il choisi la conservation ? Il avait été averti que, en raison de son état de sénescence grave et de dégénération totale, ses fonds ne suffiraient pas à le préserver jusqu'à ce que des remplacements globaux soient praticables. »

Rybak le regarda, l'air maussade. « C'est à cause d'Anderson. »

— « Anderson ? L'homme des rêves ? »

— « Mon père n'a jamais accepté de vraie responsabilité pour qui que ce soit ou quoi que ce soit, excepté Anderson. Quand sonna son heure, c'est Anderson qu'il devait protéger de la mort. Pas lui-même. Il n'a jamais vécu réellement. Il n'a fait que traverser la vie, sans rien voir ni toucher. C'était une matrice pour Anderson. Si la matrice mourait... Anderson devait mourir. »

— « Mais c'est absurde. Cet Anderson n'est qu'une fiction... »

La voix de Rybak se fit amère. « Ah ! si vous l'aviez entendu parler de son visage allongé, mélancolique, de ses yeux noirs pénétrants, de Lyrica, son amour. Si vous l'aviez entendu parler de cet Anderson, fort comme dix hommes et rusé comme vingt. Avec les années, Anderson était devenu presque aussi vivant pour moi que pour mon père. La seule façon que j'avais de toucher mon père était de haïr Anderson. Je l'ai fait et je le fais encore. Cela m'aurait moins affecté si Anderson avait accompli une seule action utile dans sa vie. Mais mon père ne peut rien faire de constructif, même en rêve. » Il jeta au bac un dernier regard amer, puis se détourna. « Non, si c'était permis, je tirerais moi-même la bonde d'écoule-

ment, juste pour le plaisir de voir la tête qu'il ferait en se rendant compte que j'ai toujours eu raison. »

— « Mais, Mr. Rybak... » protesta le directeur, en courant à sa suite.

Anderson n'avait rien fait d'utile ?

Cette pensée s'infiltra dans la seule case consciente de Rybak, laiteuse mais cristallisée.

Pourtant Anderson n'avait-il pas sauvé Lyrica du monstre dans son château de Sirius VII ? N'avait-il pas soumis le peuple-chien, tué les katydides dorés de Fomalhaut V ? N'avait-il pas conquis les légions de César lui-même, quand il était retourné dans le passé avec la machine à explorer le temps ?

En ce moment même n'était-il pas en train de ramasser le trésor qui sauverait Rybak de la déshibernation ? Si les yeux de Rybak avaient pu pleurer, ses paupières lui auraient picoté. La première fois qu'il avait demandé quelque chose à Anderson, lui avait-il fait des objections ? Anderson avait-il jamais hésité ou douté ?

Alors pourquoi, *lui*, était-il incertain ? Pourquoi n'avait-il pas abandonné tout le problème entre les mains capables d'Anderson ? Pourquoi ne dissipait-il pas ce doute obscur ? Anderson pouvait les sauver tous les deux et il les sauverait.

La case s'éclaira et devint la salle au trésor. Lyrica tirait Anderson par le bras. Elle lui désignait l'unique hublot.

Deux prêtres en noir approchaient, traînant les pieds sur le fond de la mer.

Anderson ne leur accorda qu'un seul regard pénétrant. Avec ses longues jambes, il fit un grand saut vers ses sacs et y enfourna des masses d'or.

Anderson allait les sauver. Comment pouvait-il en avoir douté ?

Mais, à l'extérieur, un homme en combinaison, qui s'était discrètement approché, demanda : « Est-ce celui-là ? »

— « Ouais, » lui répondit-on. Alors le réservoir se mit à pencher, à basculer.

— «Un séisme sous la mer ! » Anderson bondit et attacha ses sacs à sa taille. Empoignant le bras de Lyrica, il fonça à travers l'ouverture de la cale.

La mer remuait de la boue qui gicla sur eux.

Quelque part au dehors, des roues mal graissées eurent un grincement de protestation en transportant le lourd réservoir.

Anderson et Lyrica étaient projetés dans la mer bouleversée. Des poissons fuyaient devant eux en tournoyant. Derrière, le vaisseau au trésor craquait, grondait et s'effondrait lentement dans une crevasse qui s'ouvrait sous lui.

Le couple fendait les eaux côte à côte.

Mais les prêtres avaient tout vu et, quand Anderson se retourna, il aperçut des formes sombres s'acharnant à le poursuivre. Il s'élança en avant de toutes ses forces, qui étaient celles de dix hommes. Lyrica bredouilla quelque chose à son oreille et il comprit que les requins leur barraient la brèche.

Il embrassa vivement du regard le paysage marin. De sa main libre, il chercha son poignard sous sa soutane. A coups de nageoires il s'éleva, en compagnie de Lyrica, vers l'abri d'une petite protubérance rocheuse.

— « Ça fait un peu mal de laisser le vieux type se vider ainsi dans la fosse d'écoulement, » dit quelqu'un, tandis que Rybak sentait qu'il se tassait vers le fond de son bain, qui s'égouttait lentement. « C'est comme si on le laissait saigner à mort. Dire que les tribunaux disent que ce n'est pas un crime. Ben vrai, si je n'avais pas une femme et des gosses... »

— « Ouais. »

Ah ! mais ils ne pouvaient savoir qu'il n'était pas question de mourir. Ils ignoraient que la ruse d'Anderson avait réussi, que déjà il emportait le trésor dans ses sacs. Ils ignoraient qu'il échapperait aux requins-marteaux, les vaincrait complètement et reviendrait, apportant le triomphe et la vie.

Mais, voyons, c'est parce qu'ils ne connaissaient pas Anderson.

Anderson s'était abrité, poussant Lyrica derrière lui.

Les requins-marteaux s'égaillèrent en cercles. Ils tanguaient et rôdaillaient. L'un d'eux chargea brusquement.

Anderson le frappa. Le requin battit en retraite, ensanglanté.

Un autre passa à l'attaque.

Anderson frappa de nouveau, mais un autre encore surgit par derrière, et de l'air s'échappa en bulles par la déchirure de son tube respiratoire. Il en saisit l'extrémité pour sauver le peu qui s'y trouvait encore.

Le tube de Lyrica venait d'être aussi sérieusement endommagé. Sa longue chevelure de feu bouillonnait en dehors de sa capuche,

tandis qu'elle se débattait. Anderson se rembrunit et Rybak put lire de la colère sur son visage. Quoi, pour une fois qu'il voulait faire quelque chose de constructif — oui, Rybak était sûr que même Anderson l'admettait à présent — cela devait-il finir comme une nouvelle aventure ?

Bien sûr, il n'était pas question d'échec. Anderson n'avait-il pas toujours réussi ? Les requins allaient se ranger pour l'attaque finale, ils allaient cerner le couple et alors...

Mais déjà la case du cerveau de Rybak s'obscurcissait. Quant aux requins-marteaux... ah ! ils savaient qu'ils n'avaient qu'à attendre, que dans quelques minutes Anderson ne les menacerait plus.

La vision intérieure de Rybak était maintenant scintillante et floue. Lyrica venait d'avaler sa première gorgée d'eau de mer et se débattait. Et les requins *attendaient.*

— « Ça ne sera plus bien long, » fit quelqu'un au dehors, en consultant sa montre, tandis que le liquide de conservation achevait de s'écouler par la bonde. « Ce qui me dépasse, c'est quand ils essayent encore de respirer, en battant l'air autour d'eux. »

Les poumons de Rybak étaient tendus, son corps se mettait en arc. Bien qu'il luttât désespérément, il réalisait qu'il n'avait qu'un moyen d'être sauvé. Il devait retirer son corps, survivre assez longtemps pour leur dire : Appelez mon fils. Dites-lui. Je renonce à Anderson. Je vais le laisser mourir. Mais faites n'importe quoi qui me permette de respirer de nouveau. Aidez-moi, apportez de l'air !

Il renierait complètement Anderson. Il passerait son temps à raconter à ses petits-enfants comment leur père l'avait aidé dès son jeune âge. Il regagnerait la ferme et la leur laisserait. Il porterait même des fleurs, ce qu'il n'avait jamais fait, sur la tombe anonyme de sa femme. Il ne trahirait plus sa famille en étendant l'hospitalité de son esprit à Anderson. Il ne lui accorderait plus la précieuse faveur de son attention, de sa vision intérieure. Ce serait comme si Anderson n'avait jamais existé.

Mais, alors même que sa conscience vacillait, sa case intérieure s'éclaira pour la dernière fois. Il vit Anderson faiblement appuyé contre un rocher, avec Lyrica qui se tordait de souffrance à ses pieds. Il vit les yeux sombres et farouches d'Anderson, son expression mélancolique, tandis qu'il contemplait Rybak d'un air déçu, mais sans réprobation.

Oh ! comment avait-il pu trahir Anderson avec des pensées d'hospitalité et de faveur ? Il avait toujours fait semblant de lui accor-

der sa faveur. Mais il avait toujours su, sans l'admettre, que c'était Anderson, au contraire, qui la lui avait accordée. C'est Anderson qui avait illuminé, dirigé ses pensées, c'est lui qui lui avait donné une raison d'être, un but, presque la vie elle-même. C'est Anderson qui avait toléré l'insistante et continuelle attention de Rybak. Enfin c'est Anderson qui ne l'avait jamais repoussé, ni fait un mauvais usage du pouvoir qu'il savait posséder.

Certes, Rybak avait essayé de faire comprendre la merveille d'Anderson à ses proches. Il avait essayé d'en parler à sa femme. Mais elle avait été trop occupée ou trop lasse, finalement trop morte. Il avait essayé de dire à son fils comment Anderson était venu le voir la première fois, alors que lui, Rybak, n'était encore qu'un gamin et que, descendu d'un autobus d'écoliers, il marchait sur une route solitaire. C'était l'hiver. De chaque côté, la plaine de l'Arkansas s'étendait, glaciale, avec ses plantations de coton. Devant lui la maison crachait de la fumée de bois. Il avait essayé de raconter comment Anderson était toujours revenu, bien que Rybak n'ait jamais eu rien à lui offrir que son esprit d'adolescent. Il avait essayé de décrire les miracles apportés par Anderson : la camaraderie sur un pied d'égalité ; la flamme chatoyante et légère de sa beauté ; les multiples univers ; l'enthousiasme apporté à une vie aussi morne que l'est un hiver dans l'Arkansas, parmi les cotonniers flétris.

Mais son fils avait déclaré qu'Anderson était le produit de l'imagination, de la solitude et de la sécrétion glandulaire de l'adolescence, un signe de faiblesse, de complaisance envers soi-même. (Rybak se l'était parfois demandé, de manière fugitive. Mais c'était trop exiger de lui que de le faire renoncer à la seule chose qu'il eût jamais vraiment possédée, au nom des principes d'un réalisme rigide.) Et son fils avait été jaloux. Peut-être avec raison.

Néanmoins, il devait sauver Anderson. Il devait rassembler ce qui lui restait de vie pour la transmettre dans ces trois syllabes : Anderson. Il devait leur montrer, avec ces seules syllabes, qu'ils ne pouvaient laisser mourir Anderson, simplement parce qu'il n'y avait plus d'argent, simplement à cause de la haine d'un fils.

Il vit confusément Anderson tomber sur les genoux, la tête toujours droite. Ses lèvres amollies par le fluide, sa gorge raide et sa langue râpeuse firent un suprême effort.

Le silence.

Il essaya de lutter encore. Mais il déclinait trop vite. Le seul

son qu'il sortit fut un grognement, suivi d'un soubresaut convulsif et final.

Anderson! Il ne put produire qu'un écho d'agonie dans son propre cerveau obscurci.

— « Tu ôtes la barbe et les cheveux, et ça n'est plus qu'un de de ces foetus ratés. Tu sais, comme l'a dit le gamin de tantôt, ceux que les gens de la bio enferment dans des bocaux. »

Anderson! Disparition en fondu.

« Tu as vu ? » fit l'homme en hochant la tête. « Il est parti comme s'il essayait de sauver le monde. Pour en mettre un meilleur à la place. »

— « Ouais, » admit l'autre, mais il n'était pas très intéressé. Il avait son propre monde et, du moment que celui-ci n'avait pas besoin d'être sauvé pour l'heure, ce serait pour plus tard.

N'en est-il pas ainsi pour chaque monde ?

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : One man's dream.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Recherche *Fiction* nos 11, 27, 54. Ecrire EFTHYMIOU, 16 rue Sainte Félicité, PARIS (15e).

Vends *Planète* no 2 : 45 F ; no 3 : 40 F ; no 4 : 40 F. Ecrire J. P. CORNELISSE, 125 Avenue de l'Observatoire, LIEGE (Belgique).

Vends, ensemble ou détail, 70 livres Anticipation Fleuve Noir et 40 Rayon Fantastique, tous antérieurs à 1964 (liste sur demande). Ecrire et faire offres : LAROQUE Jacques, route de Bordeaux, PORT Ste FOY (Dordogne).

revue des livres

Ici, on désintègre !

Lino Aldani
Bonne nuit, Sophia

Par le plus grand romancier italien de science-fiction : douze nouvelles aux thèmes suggestifs et inquiétants, etc. Voilà ce qu'on lit sur la quatrième page de couverture du présent volume. Il y a là une légère exagération, qu'il eût été facile d'éviter — en consultant simplement la table des matières. Ce livre ne comprend en effet que dix des douze récits de l'édition originale.

Lino Aldani n'est peut-être pas *le* plus grand romancier italien de science-fiction ; mais il appartient assurément, avec Sandro Sandrelli, à l'élite de ceux qui cultivent le genre dans son pays. C'est un remarquable auteur de science-fiction, comparable aux meilleurs spécialistes continentaux, et à bien des anglo-saxons réputés. Son apparition dans la collection *Présence du Futur* (qui élargit encore ainsi son éventail international) ne sera pas une révélation pour les lecteurs de *Fiction* : en effet, un de ces récits (celui, précisément, qui donne son titre au recueil) avait été inclus dans le numéro spécial 132 bis, consacré à la science-fiction italienne.

Il convient à ce point de remarquer que la traduction faite par Roland Stragliati pour *Fiction* est bien supérieure à celle effectuée par Jean-Claude Mangematin pour Denoël. D'une manière générale, le travail de celui-ci paraît avoir été fait avec bonne volonté et application, mais avec une connaissance de l'italien qui doit plus à la consultation du dictionnaire qu'à la pratique effective de la langue. Trop souvent, Jean-Claude Mangematin s'en tient au sens littéral, au mot-à-mot, ignorant les nuances et les précisions. Il parle par exemple *(Canis sapiens,* p. 20) de *l'ampoule* de la raison, alors qu'il s'agit clairement de la *lampe* de la raison. Il traduit *(Le kraken,* p. 73) *dita inesperte* par *doigt expérimenté,* ce qui signifie juste le contraire. Le mot italien *groviglio (Bonne nuit Sophia,* p. 186) l'amène à parler d'un *grouillement* de lasciveté insatisfaite ; pour *Fiction,* Roland Stragliati avait écrit, beaucoup plus justement, *tournoiement.* Et, dans la même nouvelle, il avait rendu le mot *tuta* par *combinaison* (il s'agit du vêtement simplifié que l'on rencontre souvent en science-fiction), plutôt que de s'en tenir, ainsi que le fait Jean-Claude Mangematin, à la *salopette* du dictionnaire.

Evidemment. Où allons-nous, si on demande aux traducteurs non seulement la connaissance des deux langues nécessaires à leur travail, mais encore une certaine habitude de la science-fiction...

Dans le cas présent, le traducteur a terni la clarté du style de Lino Aldani, ce qui affaiblit dans une certaine mesure l'unité de ces récits. Aldani possède en effet un style d'une grande netteté, grâce auquel il s'efforce de présenter à son lecteur les moindres détails des scènes que vivent ses héros — ou des pensées qui leur viennent. On peut lui reprocher, dans les moins favorables des cas, une certaine pesanteur, et aussi de dévoiler involontairement un peu à l'avance l'effet de chute par lequel il espère conclure. Cela est particulièrement net dans *Les ordres ne se discutent pas,*

variante transparente mais amusante tout de même du *Dernier Martien* de Fredric Brown.

Contrairement à Sandro Sandrelli, Lino Aldani ne recherche guère l'allusion dans ces récits. Cela pourrait entraîner une certaine monotonie, mais l'auteur évite adroitement cet obstacle grâce à l'extrême variété des sujets qu'il aborde, et également parce qu'il sait modifier en conséquence le point de vue selon lequel il entreprend sa narration.

Le volume s'ouvre sur *Canis sapiens*, nouvelle dans laquelle l'infortuné narrateur et son chien effectuent un échange de corps. Le thème n'est peut-être pas original (Horace Gold en avait tiré un parti brillant en 1938 avec *A matter of form*, qui devint une sorte de classique) mais Aldani lui donne une résonnance supplémentaire : ce transfert psychique, qui vaut au narrateur sa mésaventure, est une arme que les chiens se réservent d'employer tous ensemble pour prendre définitivement la place des hommes. On comprend les frissons de l'infortuné humain qui en a un avant-goût. Ce qu'on comprend moins bien, en revanche, c'est les raisons qui poussent le chien à dévoiler si prématurément une arme secrète redoutable. On veut bien admettre qu'il était amoureux de sa patronne, mais cela suffit-il pour faire courir un risque à tous ses congénères ? Peut-être que les mentalités humaines et canines sont, en fin de compte, moins éloignées que les personnages le pensent.

Technocratie intégrale est une très bonne charge contre l'éducation à outrance. Les affres du candidat aux examens, et les énoncés des problèmes qui lui sont soumis, sont présentés avec une égale vraisemblance. Il est recommandé à ceux qui auraient entre les mains le « prière d'insérer » du livre d'éviter de le lire avant d'aborder cette nouvelle, la jolie chute de celle-ci s'y trouvant maladroitement dévoilée. *Une rousse authentique* représente une variation sentimentale — sans excès — sur le thème ils-sont-parmi-nous. *Les curieux* et *Korok* mettent en scène des humains en contact avec les Autres, et c'est également là le sujet du *Kraken*. Mais cette dernière nouvelle possède en outre l'intérêt d'un développement psychologique : le kraken, c'est le croquemitaine qu'un cosmonaute traîne depuis son enfance dans son inconscient ; que se passe-t-il, lorsqu'il rencontre véritablement un tel monstre ?

L'ultime vérité ménage une surprise qui n'est pas trop difficile à devancer par le lecteur attentif, mais les connaissances scientifiques de Lino Aldani lui ont permis de planter son décor avec minutie et précision. La nouvelle curieusement intitulée *La lune des vingt bras* (n'eût-il pas mieux valu écrire en français *La lune* aux *vingt bras ?)* commence *pianissimo*, pour s'achever en une scène où l'héroïque et l'atroce se mêlent : le titre est à prendre littéralement. Le mérite d'Aldani consiste ici à avoir évité un ton grand-guignolesque dans un sujet qui s'y prêtait. *Bonne nuit Sophia*, enfin, est la plus longue nouvelle du recueil. Ceux qui ont lu le numéro spécial de *Fiction* mentionné plus haut ne sont pas près d'oublier cette satire mordante — et parfaitement vraisemblable, hélas ! — de l'esclavage dans lequel l'industrie du spectacle peut entraîner le « consommateur » moyen. Avec elle, le volume s'achève en beauté.

Peut-on dire, après avoir lu ces pages, que Lino Aldani considère la science-fiction surtout comme une « littérature de dénonciation » ? Non, sans doute. Il y a bien un avertissement dans *Technocratie intégrale* et dans *Bonne nuit Sophia*, mais Aldani possède un registre suffisamment étendu pour ne pas se spécialiser dans un seul ton. L'aisance qu'il manifeste tout au long de ces récits fait souhaiter que Denoël lui consacre prochainement un nouveau volume. Il parle sans le moindre accent la langue universelle de la science-fiction.

Demètre IOAKIMIDIS

Bonne nuit, Sophia (Quarta dimensione) par Lino Aldani : Denoël, « Présence du Futur » — 6,25 F.

J. H. Rosny aîné

L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle

Ce roman, qui parut pour la première fois en 1922, n'a jamais compté au nombre des plus célèbres de Rosny. Est-ce parce que son décor se prête moins au dépaysement ? Est-ce parce que Rosny a mieux dit, ailleurs, ce qu'il a entrepris de narrer en ces pages ? Peut-être. Mais cet *Etonnant voyage* ne décevra pas ceux qui ont aimé *La guerre du feu* ou *Le félin géant*.

Il « *s'enivrait à la présence de sa flexible compagne. Dans le visage clair — pulpe de jeune lys, nacre, nuée d'avril — les yeux de saphir, aux reflets de jade, avaient une douceur sensitive. Et les cheveux luisaient comme des froments mûrs.* » S'il n'y avait ici le nom d'un mois, et la mention du froment, évoquant une civilisation qui a atteint le stade agricole, ne pourrait-on pas associer un tel passage à un « roman des âges farouches », comme l'auteur aimait à les appeler ? En fait, « il » se prénomme ici Philippe, plutôt que Heigvor, il est français, et c'est au XX[e] siècle qu'il vit ses aventures. Mais celles-ci représentent un développement de ce voyage dans l'inconnu dont Rosny fit le theme de nombreux récits, et l'inconnu est, à plus d'un égard, un retour vers le passé. Les personnages du roman communient avec la Vie Innombrable, qui peut parfois les menacer, mais à laquelle des attaches instinctives les lient.

Dans ses trois premiers quarts, le roman n'est pas substantiellement différent de tant d'autres récits d'aventures qui utilisaient, il y a quarante ou cinquante ans, l'Afrique pour cadre. Celle-ci présentait alors suffisamment de zones inconnues pour permettre aux romanciers d'y placer des créatures imaginaires. Rosny ne s'en prive pas, d'ailleurs, faisant intervenir assez vite dans son récit deux races anthropoïdes qu'il nomme respectivement *les Trapus et les Hommes Aériens*. Mais ce n'est pas pour eux que Hareton Ironcastle et ses compagnons sont venus des Etats-Unis, de France et d'Angleterre : c'est pour voir une région mystérieuse dans laquelle certains végétaux imposent leur loi aux animaux, et dans laquelle vivent les Hommes-Ecailleux. Ceux-ci sont des êtres qui rappellent un peu les Martiens découverts par les *Navigateurs de l'Infini* (Rosny ne fait cependant jamais le rapprochement de façon explicite) ; dans cette contrée, ils « remplacent les hommes »...

Une fois atteinte la région dominée par les végétaux — et, plus exactement, par des mimosées — le récit s'achève assez rapidement. Sans doute est-ce parce que Rosny a tenu à montrer que les habitants de cette terre sont différents, différents à un point tel que le contact avec eux n'est presque pas possible. Tout ce qu'il reste à faire à Ironcastle, c'est de quitter la scène au moment où on apprend qu'il va commencer quatre mois d'observations dans la région, avec l'explorateur qu'il était venu retrouver. En cela, le roman tourne court, sans doute. Mais le voyage est raconté avec la richesse poétique et la couleur dont Rosny possédait le secret dans son style. L'Afrique que traversent Ironcastle et ses compagnons est frémissante, à la fois menaçante et riche en échos : comme l'Europe d'il y a plusieurs dizaines de milliers d'années. Même si Ironcastle est mieux armé que d'autres héros de Rosny, même s'il entreprend son voyage poussé par la curiosité scientifique, il conserve une réceptivité presque mystique à l'égard de tout ce qui exprime la vie de la nature.

C'est à cette réceptivité que tient l'intérêt du récit, et non au roman d'amour conventionnel qui est greffé sur l'action, ni aux caractères assez proches les uns des autres que l'auteur a prêtés à ses personnages. Ce sont surtout les paysages qui font la qualité du voyage de Hareton Ironcastle, et, bien entendu, la manière dont ils sont peints.

Demètre IOAKIMIDIS

L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle par J.H. Rosny, aîné : Jean-Jacques Pauvert, collection « Les Indes Noires » — 9,25 F.

ALAIN SPIRAUX
LE DELIRE DE GILLES FRIMOUSSE

ROMAN

(Un monde réel dans un univers de bandes dessinées)



COUVERTURE DE **GUY PELAERT**

UN VOLUME BROCHE : 12 FRANCS

ERIC LOSFELD EDITEUR

Le Terrain Vague PARIS (6e)

23-25 RUE DU CHERCHE-MIDI

Maurice Pons

Les saisons

Paraphrasant les derniers mots de Keith Winton, dans *L'univers en folie* de Fredric Brown, Siméon devrait dire : « Ça, ce n'est pas un univers. » Et on pourrait difficilement lui donner tort. Car il s'agit là d'un enfer comme il en existe peu. Pourtant, quand il arrive au village, il pense avoir *« trouvé enfin ce lieu de grâce et de merci... enfin, oui, presque au détour de la planète... Un cirque de montagnes, à peine accessible. Une pluie bienfaisante inonde la vallée. »* Il recherchait là un havre de paix où il puisse écrire sans contrainte et se délivrer des visions dantesques qu'il a encore de l'univers dont il vient et que l'auteur décrit à demi-mots : sorte de camp de concentration en plein désert où Siméon vivait dans une cage, exposé aux brûlures d'un soleil qui brillait sans cesse et d'où il a assisté, impuissant, à la mort des siens.

Passer d'un univers insolite à un autre, voici qui n'est pas commun ; en général le « témoin » compare l'insolite à la normale.

Hélas, Siméon est tombé de Charybde en Scylla. Ce village ne connaît pratiquement pas le soleil. La saison des pluies dure en effet dix-huit mois, puis vient l'hiver où, pendant quarante mois, le pays entier est pétrifié par un gel si intense que chacun, bloqué chez soi par des montagnes de neige glacée ensevelissant à moitié les maisons, ne subsiste que grâce à l'animal qu'il a pris soin de se procurer avant les froids, et qui hiberne avec lui, lui servant de chauffage individuel lorsqu'il faut vraiment sortir. Les habitants de cet étrange village ne le sont pas moins. Les mœurs sont bizarres et les autorités aussi. Les douaniers font penser aux personnages de Kafka Ils se réfèrent à une autorité qu'ils ne semblent pas bien connaître eux-mêmes. La pauvreté et la désolation règnent dans le pays où il ne pousse que des lentilles, seule ressource pour se nourrir (en plats ou en beignets, en guise de pain) ou s'enivrer (sous forme d'alcool). Cette pluie interminable fait régner en ce pays la Pourriture. Il grouille partout une infâme vermine, et le pauvre Siméon, arrivé si confiant, va lui-même se décomposer peu à peu, commençant par un orteil pour remonter bien plus haut, malgré les bons soins du Croll, le rebouteux, et de son âne, spécialiste en ablation.

Le village, on s'en doute, admet difficilement les étrangers. Pourtant Siméon finira par s'intégrer, mais, comme le dit la veuve Ham, atteinte d'éléphantiasis, *« ce n'est pas habitable ici »*. Et l'amour de Siméon pour Clara finira de façon aussi horrible que le reste. Pourtant une lueur apparaît et c'est le départ vers la Terre Promise, tant l'espoir est tenace au cœur des hommes, même les plus déshérités, et leur donne l'orgueil de croire qu'on est libre de changer son destin.

Parmi tant d'horreurs, il faut relever que l'œuvre comporte de truculents passages, d'un esprit très rabelaisien, qui en rendent la lecture très plaisante alors qu'elle pourrait être morbide si l'auteur présentait les mêmes faits différemment. L'atmosphère des *Saisons* est particulièrement envoûtante et ses personnages sont de ceux que l'on oublie pas. Certains y ont vu une féroce satire de notre société. Il y a certainement de cela, mais aussi un goût de l'étrange et un grand amour des hommes, malgré leurs cruautés. Finalement ils subissent, plus qu'ils n'en sont responsables, un destin imposé on ne sait par qui, une autorité toute puissante et de laquelle on ne peut attendre aucune bienveillance, puisqu'elle vous ignore aussi bien qu'on l'ignore.

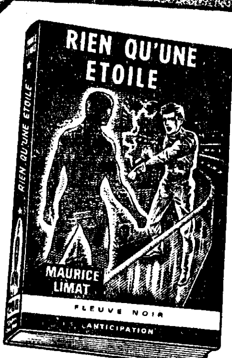
Martine THOMÉ

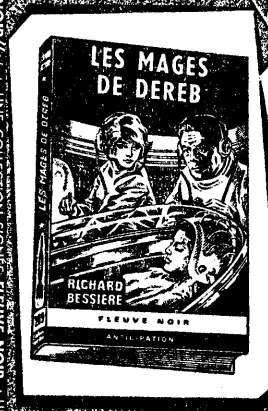
Les saisons par Maurice Pons : Julliard.



DANS LA COLLECTION

à paraître AVRIL









EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 2F50 + T.L.

ANTICIPATION

LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN ANTICIPATION

ATTENTION EXIGEZ LA SIGNATURE

★ UNE GARANTIE DE QUALITÉ ★

Editions FLEUVE NOIR
★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★
Tél. : 707.57-49 (5 lignes groupées)

ANTICIPATION FICTION

★★★ EXIGEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE "FLEUVE NOIR" ★★ UNE COLLECTION SIGNÉE FLEUVE NOIR ★

EXIGEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE "FLEUVE NOIR" ★★ UNE COLLECTION SIGNÉE FLEUVE NOIR ★ UNE GARANTIE DE QUALITÉ ★

UNE COLLECTION SIGNÉE FLEUVE NOIR ★★ CHEZ VOTRE LIBRAIRE "FLEUVE NOIR" ★★ EXIGEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE "FLEUVE NOIR" ★★ UNE GARANTIE DE QUALITÉ ★★ EXIGEZ

Alberto Savinio
Vie des fantômes

Ainsi que son nom ne l'indique pas, Alberto Savinio fut le frère de Giorgio de Chirico. Il est né en Grèce en 1891 — trois ans après le peintre — et il mourut en 1952. Devant l'officier d'état-civil, il se nommait Andrea de Chirico. Pour la postérité, il mériterait de rester comme une sorte de Cocteau supérieur : s'il recherchait moins la publicité que l'auteur des *Enfants terribles*, il avait en revanche une diversité d'intérêts et une créativité plus grandes, et il a laissé une œuvre considérable qui commence à être connue hors de son pays, l'Italie.

Dans ce volume, la préface d'André Pieyre de Mandiargues et la notice biographique de Henri Parisot donnent une idée de la richesse de cette œuvre. Peintre, compositeur, metteur en scène, décorateur de théâtre, Savinio l'écrivain est défini par Henri Parisot « *comme une* sorte de Hoffmann surréaliste ; un Hoff*mann revu par Alfred Jarry et Benjamin Péret* ». Sous le titre de *Livre des fantômes*, le lecteur français trouvera une anthologie de ses contes, dans des traductions auxquelles ont travaillé, outre André Pieyre de Mandiargues et Henri Parisot, Bona de Pisis et Savinio lui-même.

Résumer l'action de ces contes, il ne saurait en être question. Cette action est un hymne surréaliste à l'absurde, au bizarre, au cocasse et au scandaleux. Un hymne dans lequel Savinio est servi par une imagination également à l'aise dans l'*hénaurme* et dans le détail, et où il laisse apparaître une vaste culture et un goût prononcé pour la mythologie grecque. Ce goût est celui d'un caricaturiste de génie, qui ne reconnaît aucun sujet comme sacré et qui n'hésite pas à recourir à l'humour scatologique pour démystifier le mythe. Son ahurissant *Psyché* — la plus longue nouvelle de ce recueil — en est une démonstration pleine de verve. Psyché, ou l'âme, se décrit de la sorte par la plume de Savinio :

« *Ce bec de pélican qui pend de mon menton brillait jadis plus que l'or, et mieux que belles, moi avec mon bec de pélican, mes sœurs, l'une avec son bec d'autruche, l'autre avec son bec de canard, nous étions vraiment des types.* »

Si l'on ajoute que Psyché est recouverte de tatouages (comme les murs des monuments historiques sont parés de graffiti du fait de visiteurs regrettables), on comprendra que l'héroïne de Savinio est bien éloignée de celle de La Fontaine. Cette *Vie des fantômes* n'est pas pour les cartésiens au goût classique.

Mais les amateurs de fantastique trouveront largement leur compte dans des récits comme *Les vraies métamorphoses d'Ovide*, où la culture de Savinio soutient et guide les trouvailles de son imagination, *Introduction à une vie de Mercure*, superbe flamboiement surréaliste *(« Des troupeaux d'autobus, entourés d'un essaim de taxis et de voitures de maître, bondirent par-dessus les édifices et allèrent mourir d'épuisement au cœur des sombres forêts et sur le sable des lointains rivages »)* ou *La mort de Niobé*, ébouriffant scénario de ballet où la cocasserie des notations est soulignée par le dépouillement du ton qu'adopte l'auteur *(« Prêtres et fantômes, en bon ordre, exécutent un quadrille. La danse s'anime. Les prêtres relèvent leur robe et dansent avec frénésie. Les fantômes féminins s'agrippent aux plus jeunes des prêtres : ceux-ci les repoussent et se caressent entre eux »).*

Faut-il absolument trouver un « message » en ces récits ? Celui-ci serait négatif et pessimiste, s'il n'y avait, au-dessus de tout, le sourire de Savinio. Sourire d'un esthète qui se plaît à bousculer l'ordre établi, les croyances admises et la logique éprouvée. Mais il le fait en montrant que l'imagination peut parfaitement engendrer son ordre à elle, ses propres croyances, et sa logique éphémère, qui durera le temps d'une incursion dans le fantomatique. Le lecteur qui accepte le jeu découvrira que Savinio le joue en maître.

Demètre IOAKIMIDIS

Vie des fantômes par Alberto Savinio : Flammarion, collection « L'Age d'Or ».

Charles Trenet : **Un Noir éblouissant**

John Lennon : **En flagrant délire**

Du « fou chantant », on pouvait s'attendre à une œuvre folle et on ne sera sans doute pas déçu à ce sujet. Le « prière d'insérer » parle d'une épopée surréaliste. S'agit-il de cela réellement ? Ou plus simplement d'une sorte de délire verbal, ou encore d'un rêve fantastique auquel se mêlent des épisodes de science-fiction ? Chacun y verra un peu ce qu'il voudra, et il n'est sûrement pas dans les intentions de Trenet d'empêcher le lecteur de lire entre les lignes et de rajouter ses propres phantasmes à ceux des héros.

Connaissez-vous des nègres qui éclaircissent leurs cheveux à l'eau oxygénée et qui, de plus, ont un profil grec ? Tel est pourtant le héros de ce roman. Dès lors, tout peut arriver, et on ne s'étonne pas de lire que Minerva-la-Minerve *« se traînait, lamentable, sur des béquilles dont l'une avec antenne lui permettait d'écouter à distance les pensées de sa sœur »*. Ou encore qu'un fantôme du Supérieur d'un ancien couvent de trappiste, jadis dévoré par un sanglier, ait choisi pour abattre la bête et récupérer son âme *« la chèvre électrique... Il suffira de téter l'un de ses pis pour être foudroyé. C'est une des plus bouleversantes inventions de la jeune Amérique »* (ce qui rappelle bien un peu les inventions similaires, il y a un demi-siècle et plus, d'Allais, de Vibert, de Jullien ou de Pawlowski, mais ce n'est pas défendu, dès que c'est bien fait). Une incursion dans le fantastique avec la Babotte : *« Elle vivait au haut des étagères, tour à tour chauve-souris, rat musqué, chat fourré, léonard volant, loup, tête d'ogre, intérieur de citrouille, gargouille et masque de fièvre »*. Cette Babotte qui *« se nourrissait du cadavre de mon grand-père (...) sortit à peine fardée, les griffes passées au polissoir »*, en prenant le bras du nègre, ce qui les rend tous deux invisibles, pour visiter l'enfance du héros, volant d'école en pensionnat. Cette même Babotte invite en une extraordinaire soirée « ses » morts à une *« partie de transparence où se mêlent également des vivants »*. Puis, brusquement, la justification du « don de voyance », et par là même la clé de la plausibilité de toutes les anticipations : *« Les événements n'arrivent pas comme on pourrait le croire, les uns après les autres. C'est l'homme qui les assemble ainsi avec la notion du temps écoulé qu'il tient de sa proportion relative et qu'il nomme chronologie. Une minute d'homme est un siècle de papillon ? Bon. Alors une seconde de l'univers égale vingt siècles d'humanité. Rien dans l'absolu ne se déroule. Les faits y sont simultanés. Le voyant capte des épisodes que l'homme normal perçoit avec un retard, comme la lumière des astres les plus lointains. »* Ce n'est pas très bien dit, ni très très neuf, mais il y a quelque chose à creuser là-dedans. Et, à l'appui de ses dires, le nègre blond énonce une série d'événements futurs, avec leurs dates : *« Le Roi de France couronné en Avignon (1992). Transfert des cendres de Nostradamus au Panthéon (2223). Découvertes des atomes transparents et leur désintégration (1892) »*. Et le tout à l'avenant, non dépourvu d'humour, bien entendu. Puis vient un étrange poète qui s'intègre et se désintègre et, pour couronner le tout, Mme Jomberai de Gombeveau, matrone et voyante qui n'a de visions qu'en 'évitant et qui les fait partager à celui qui consent à se coucher sur elle pendant l'exercice !

Tout ceci n'est pas sérieux, direz-vous. Ce n'est qu'une vulgaire parodie de la science-fiction et du fantastique ? Peut-être. Au demeurant, Charles Trenet n'a jamais dit avoir écrit un ouvrage sérieux appartenant à ces deux domaines. S'il a fait de larges emprunts à ces disciplines, c'est qu'elles s'accordaient parfaitement avec le nonsense qui domine la rédaction de tout le volume, ce qui n'exclut pas par endroits d'excellents passages où Trenet n'est pas tendre pour une bonne partie de notre société.

D'une toute autre veine est l'ouvrage de John Lennon, un des Beatles, qui se lance à son tour dans la littérature, tout en illustrant lui-même ses écrits. Mal-

heureusement il ne suffit pas d'aligner des mots sans rapport les uns avec les autres pour faire de l'excellent *nonsense*. Ce serait trop simple. Est-ce la faute des « traditrices » ou la faute de la langue, notre langue, le français ? Le recueil est sans doute meilleur en anglais et, de toute façon, il n'est pas facile d'adapter ce genre de « tour de force », pour employer une expression bien anglaise.

Sur les trente et un très courts récits qui composent le recueil (allant de quelques lignes à trois pages maximum), bien peu valent en vérité la peine d'être lus, et deux seulement, *La grosse excroissance sur Eric Hearble* et *Le chien de combat* se rattachent à la science-fiction. Par contre, la plupart des dessins — personnages filiformes aux membres étranges terminés en tentacules, ou avec trop peu de doigts, animaux bizarres, êtres tout en tête, etc. — sont nettement en rapport avec le fantastique ou la science-fiction, et rappellent souvent les dessins dont s'émaillent les fanzines anglais, certains bonshommes faisant songer à ceux d'Atom ou de Terry Jeeves. Force nous est de convenir que les illustrations sont nettement supérieures au texte, ce qui n'était sans doute pas l'intention de John Lennon lorsqu'il prit la plume, sinon pourquoi n'avoir pas offert un recueil de dessins avec légendes ?

Martine THOMÉ

Un Noir éblouissant par Charles Trenet : Grasset.
En flagrant délire par John Lennon : Robert Laffont.

Pierre Rousseau
L'invention est une aventure

Ceci n'est ni l'histoire de la science, ni celle d'une science, ni vraiment celle des savants. Pierre Rousseau parle en ces pages de ceux qui ont inventé quelque chose, qu'ils aient été professeurs d'université, industriels, bricoleurs ou simples touche-à-tout. Le sujet touche à la science-fiction plus qu'il n'y paraîtrait de prime abord.

Le type du savant dément, transplanteur de cerveaux et vivisectionniste virtuose, et celui du génial inventeur cachottier qui fabrique tout seul un hyperpropulseur dans le hangar du jardin, ont en effet causé passablement de ravages dans le domaine de la science-fiction. Ils tendent heureusement à en disparaître plus en plus. Le livre de Pierre Rousseau montre à quel point ils sont l'un et l'autre éloignés de la réalité. Mieux, l'auteur s'efforce de dégager le portrait et le fonctionnement mental de l'inventeur véritable, en puisant ses exemples dans l'histoire de la science.

Le titre de l'ouvrage résume la leçon que Pierre Rousseau tire de son travail L'invention est une aventure, car sa réussite ou son échec met en jeu un nombre important d'impondérables. L'éclair de génie n'est que le premier élément d'un développement où interviennent également le sens de la réalisation, celui de la présentation, la réceptivité du public et les circonstances techniques et sociales du moment. Chaque nouvelle étape peut remettre en jeu et faire échouer les réussites qui l'ont précédée. Pour un Edison, un Marconi, un Lumière, qui furent des inventeurs heureux, combien d'histoires navrantes trouve-t-on en ce domaine ? Qui connaît encore, dans le grand public, le nom de Wallace Carothers qu'une dépression conduisit au suicide, en 1936, dans un laboratoire américain ? Ce nom est celui de l'inventeur du nylon.

Pierre Rousseau a su puiser, dans l'histoire de la technique, une foule de figures et d'épisodes intéressants, dont quelques-uns sont célèbres, mais dont la plupart restent ignorés du profane. Il réussit à mettre excellement en lumière, dans sa diversité, le problème de l'invention : du chauvinisme patriotique au simple appât du gain, et des subtilités légales du brevet à l'individualité de ce-

lui qui trouve — ou qui cherche sans trouver tout à fait — l'invention est une aventure.

Et on saluera au passage, avec l'auteur, quelques-uns de ces aventuriers. En particulier ceux que Pierre Rousseau appelle les touche-à-tout de génie : Léonard de Vinci, Galilée, Thomas Young, Goethe, et ceux qui, plus près de nous, continuent cette tradition d'universalité en un âge où la spécialisation est de plus en plus cotée. M. Charles Cros, dont on réalise désormais clairement qu'il fut beaucoup plus que l'auteur du *Hareng saur*, Charles Richet, Pius Servien... Et on peut se demander, avec l'auteur, quels sont aujourd'hui les héritiers de cet humanisme, même hors du domaine de l'invention : Raymond Queneau ? Le regretté Boris Vian ?

Cet appel indirect à la réceptivité universelle, et ce stimulant apporté à la curiosité et au désir de savoir, ne sont pas le moindre intérêt de ce livre qu'on lira comme un roman. L'invention, décidément, est une aventure.

Demètre IOAKIMIDIS

L'invention est une aventure par Pierre Rousseau : Hachette, collection « Sciences et Nature ».

Bernard Heuvelmans

Le grand serpent-de-mer

Chaque année les zoologistes découvrent et décrivent de nombreuses nouvelles espèces. Ces animaux inconnus sont généralement des invertébrés (mollusques, arachnides, insectes, etc.) ou des vertébrés de petite taille et peu différents d'espèces déjà décrites. On pourrait croire close l'ère des grandes et spectaculaires découvertes zoologiques, si de nombreux naturalistes et voyageurs ne signalaient de temps en temps la présence de grands animaux non identifiés. Bernard Heuvelmans a entrepris il y a plus de quinze ans le recensement de tous les témoignages se rapportant à l'existence de grands animaux encore inconnus ; il a été l'un des pionniers de cette nouvelle discipline que l'on a nommée criptozoologie. Deux volumes consacrés aux mystérieux animaux terrestres ont tout d'abord été publiés sous le titre de *Sur la piste des bêtes ignorées* (Plon, 1955) (1).

En 1958, Heuvelmans a publié un troisième volume intitulé *Dans le sillage des monstres marins : 1. Le kraken et le poulpe colossal*. Continuant son enquête, il présente aujourd'hui un quatrième volume qui est consacré au plus célèbre des monstres marins : *Le grand serpent-de-mer*. On retrouve dans ce livre de 750 pages (dont 50 pages de bibliographie) les qualités qui ont fait le succès des précédents ouvrages d'Heuvelmans : la recherche de toutes les sources originales et l'examen critique très poussé de tous les témoignages. Les très nombreuses descriptions de « grand serpent-de-mer » ont été, après critique, portées sur fiches et triées mécaniquement. Le résultat de ce travail a été la mise en évidence de neuf types de « grand serpent-de-mer » : des mammifères, des poissons anguilliformes et un reptile à allure de crocodile. Certains auteurs avaient déjà pensé que derrière le terme de « grand serpent-de-mer » se cachaient plusieurs grands animaux marins différents, mais Heuvelmans est le premier à avoir critiqué tous les documents et à avoir décrit les différents types de « grand serpent-de-mer ».

L'objectif de tous les zoologistes intéressés par ce problème doit être mainte-

(Suite page 149)

(1) Les lecteurs désireux de posséder sur ce sujet la documentation la plus complète possible auront intérêt à consulter l'édition anglaise considérablement augmentée de cet ouvrage : **On the track of unknown animals** (Rupert Hart-Davis, London, 1958).

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

Mars dans un verre de vin

par ROBERT F. YOUNG

La grande machine

par FRITZ LEIBER

Le jour de la pluie humaine

par CORDWAINER SMITH

Bienvenue sur Ganymède

par C.C. MacAPP

Et la conclusion de

L'Enfant des Etoiles

par JACK WILLIAMSON
et FREDERIK POHL

Parution le 7 avril

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Le corps et le fouet

Réalisé il y a trois ans sous le pseudonyme de John M. Old, ce film de Mario Bava était jusqu'ici resté inconnu en France. Il était attendu avec une certaine curiosité, car on savait que son scénario reposait sur une donnée peu banale (du moins au cinéma) : un cas de mascchisme féminin trouvant sa satisfaction dans la flagellation.

Le catalogue des perversions est décidément très exploité par les modernes cinéastes italiens d'épouvante. On se souvient que Riccardo Freda (sous son pseudonyme de Robert Hampton) avait dépeint de façon mémorable la nécrophilie dans *L'effroyable secret du docteur Hitchcock*. On ne peut pas dire que, malgré ses qualités, le film de Bava soit aussi saisissant.

En fait, il s'agit d'un ouvrage qui contient beaucoup d'excellentes choses, mais aussi un certain nombre de points faibles qui l'empêchent d'être une totale réussite. Le principal de ces points faibles est sans doute un scénario assez mal agencé. La progression dramatique est peu convaincante, la construction des scènes souvent faible et leur liaison trop fragile, la trame se disperse en éléments un peu hétéroclites et se trouve tiraillée entre diverses directions. Le fantastique n'est pas franchement exprimé, et les scénaristes semblent avoir hésité à opter délibérément pour lui, préférant suggérer une explication objective, selon laquelle tous les phénomènes surnaturels qui se sont déroulés proviendraient en fait d'une hallucination névrotique dont l'héroïne serait victime. Malheureusement, comme les données extérieures restent celles du film d'épouvante classique, il en résulte un certain décalage, un déséquilibre qui enlèvent au film ce poids de crédibilité dans l'imaginaire dont une œuvre fantastique, pour atteindre notre sensibilité, doit être chargée.

En raison de cette carence du scénario, *Le corps et le fouet* est donc ce qu'on pourrait appeler un chef-d'œuvre raté : c'est-à-dire un film qui aurait pu être passionnant mais qui n'est qu'intéressant, un film dont on sent en le voyant toutes les promesses qu'il contient tout en déplorant de les voir imparfaitement tenues. A tout prendre, c'est tout de même là quelque chose de préférable, bien sûr, à l'un quelconque des innombrables navets qui fleurissent sur les écrans dans le domaine du fantastique et de l'épouvante. D'autant plus que Mario Bava est tout de même quelqu'un dont le travail ne laisse jamais indifférent, et qui ne peut se permettre de réaliser un film sans lui imprimer sa marque personnelle.

Cette marque est ici particulièrement frappante. N'étant pas servi par le scénario, Bava se rattrape, comme il en a la spécialité, sur l'image. Il a rarement avec autant de soin fignolé son décor, soigné ses éclairages, patiemment édifié un climat d'épouvante romantique et funèbre. Les vues crépusculaires sur la plage, les lentes déambulations nocturnes dans les couloirs du château, les cauchemars qui s'amassent autour de la jeune femme terrorisée dans sa chambre, les étonnantes scènes dans la crypte funéraire — tout cela a servi à Bava de prétexte pour édifier de magnifiques séquences, dans le style baroque et expressionniste qui lui est propre, avec ces recherches dans les effets photogra-

phiques et l'usage de la couleur qui sont sa spécialité.

Daliah Lavi est superbe dans le rôle (assez écrasant parce qu'excessif) de la jeune femme qui voit le fantôme de son séducteur venir la hanter chaque nuit pour la fustiger à coups de fouet. Quant à Christopher Lee, qui pour une fois joue à visage découvert, il parvient à être beaucoup plus inquiétant, à engendrer un malaise beaucoup plus intense, que lorsqu'il porte un maquillage monstrueux. Contrairement à sa décevante composition de Fu-Manchu dans le récent film de Don Sharp, le rôle qu'il a ici confirme qu'il est aujourd'hui un des très grands interprètes dans le domaine du film d'épouvante.

Film un peu secondaire dans la production de Mario Bava, *Le corps et le fouet* n'en contient pas moins, de façon évidente, un remarquable échantillonnage des qualités plastiques de ce metteur en scène. Parmi la cohorte des réalisateurs transalpins qui s'adonnent aujourd'hui au fantastique et à l'épouvante, Mario Bava est certainement (chaque nouveau film que nous voyons de lui accentue cette vérité) un des plus intéressants et des plus doués.

Alain DORÉMIEUX

LE CORPS ET LE FOUET (La frusta e il corpo), film italien en Technicolor de John M. Old (Mario Bava) (1963). **Scénario** : Julian Berry, Hugo et Hardy. **Images** : David Hamilton. **Musique** : Jim Murphy. **Montage** : Robert King. **Interprétation** : Christopher Lee, Daliah Lavi, Tony Kendall, Isli Oberon.

Onibaba

On voit tout de suite que cette Terre-là n'est pas notre planète ou que, si elle le fut, les êtres qu'elle porta n'ont que peu de rapports avec leurs descendants.

En ce temps-là, l'humain n'était gouverné que par les grandes impulsions qui nous motivent maintenant avec tant de discrétion, la faim d'abord, urgente, et le désir ensuite, énorme, sauvage, qui ravage et fait ployer êtres et choses devant sa nécessité.

Imaginez alors deux femmes, l'une vieille, avec un visage ridé et un corps toujours jeune, l'autre belle, frémissante et farouche, une sauvageonne de légende. Ces deux créatures survivent, durant une guerre très cruelle qui se déroule outre-monde, dans un décor purement onirique : le marais, immense, aux feuilles mouvantes comme des armes fluides, d'un gris sombre et métallique, avec ce bruit du vent qu'on devine et ce clapotis de l'eau blanche sous la lune. Notre satellite alors menaçait l'horizon de son écorce tourmentée, irradiait la nuit d'une lumière d'ombre sur les roseaux mouvants, sur les nappes d'eau sourde, miroitait sur la carapace des vagues. L'aventure peut alors se dérouler ; plutôt une suite d'images : les lances qui s'enfoncent dans les corps de samouraïs perdus, les deux tueuses qui les dépouillent, l'antre du vieux recéleur et plus tard l'apparition du samouraï masqué, l'homme le plus beau de la terre et ce qu'il advient de lui, enfin la tragique aventure du masque maudit.

Mais, loin de l'anecdote, loin de l'histoire qui coule avec une lenteur toute japonaise, il y a la libre improvisation sur le jeu du désir et de la faim.

On ne pourra jamais oublier l'image de la jeune fille courant nue, poursuivie par la peur, à travers les herbes sombres et flagellantes du marais, vers l'homme qu'elle désire.

Il ne faut pas voir *Onibaba* avec la rigueur d'un analyste, il ne faut pas se souvenir que son réalisateur est celui de *L'île nue*, il faut oublier que c'est un film japonais. Il faut y aller comme vers un énorme rêve, dangereux et beau.

Philippe CURVAL

ONIBABA, film japonais de Kaneto Shindo (1964). **Scénario** : Kaneto Shindo. **Images** : Kiyomi Kuroda. **Musique** : Mitsu Hayashi. **Montage** : Kazuo Henoki. **Interprétation** : Nobuko Otowa, Jitsuko Yoshimura, Kei Sato.

En bref

Fantastique en U.R.S.S. : zone interdite

La presse a beaucoup parlé du procès des écrivains soviétiques Andrei Siniavski et Youli Daniel, coupables d'avoir critiqué et dénoncé le régime, dans des ouvrages parus dans les pays occidentaux. Rappelons que les nouvelles de l'un d'eux (Siniavski), réunies sous le titre *Le Verglas* et parues sous le pseudonyme d'Abraham Tertz, ont été publiées par les éditions Plon et critiquées dans notre numéro 125. Elles sont en effet placées sous le signe du fantastique, considéré comme prétexte à une satire de la société soviétique et comme refuge contre le réalisme socialiste. Comme l'écrivait Siniavski dans un texte publié en 1959 par la revue *Esprit* : « *Je mets mon espoir dans un art fantasmagorique, avec des hypothèses au lieu d'un but, un art où le grotesque remplacera la description réaliste de la vie quotidienne.* » Mais en Russie néo-stalinienne, ce sont là des fantaisies avec lesquelles on ne badine pas...

« Ailleurs » reparaît...

Après une année de silence (dont il explique les raisons dans un avant-propos), Pierre Versins, pionnier du *fandom* français, vient de faire paraître un nouveau numéro de *Ailleurs*. Rappelons que *Ailleurs* fut pendant des années le premier et le plus important des *fanzines* de langue française, celui qui offrait le plus de garanties de sérieux. Mais, depuis plusieurs années déjà, Pierre Versins avait abandonné la formule du *fanzine*, pour s'orienter vers une formule plus ambitieuse et plus érudite : celle des « cahiers d'études ». Ainsi était né un *Ailleurs* nouvelle série, plus copieux et de format plus grand, dont le numéro qui vient de paraître est en fait le numéro 4. Daté du 15 février 1966, ce numéro comporte 96 pages format 21 x 30. On y trouve notamment une curieuse étude sur un roman pouvant être attribué à Jules Verne (qui l'aurait signé d'un pseudonyme) ; un article anglais sur la vision des guerres futures chez Albert Robida et H. G. Wells ; une statistique des parutions nouvelles depuis octobre 1964, recensant 175 titres, avec notices bibliographiques ; de nombreuses et abondantes notes de lecture ; etc. Tarif des abonnements pour trois numéros : 36 F (à régler pour la France à Madame Belzanne, 55 rue de la Procession, Paris 15e, C.C.P. Paris 15233-10.)

...et « Mercury » continue

Bon numéro 7 de *Mercury*, qui reste à l'heure actuelle l'un des fanzines faits avec le plus de soin et offrant le plus à lire. En dehors des nouvelles de science-fiction et d'insolite, on remarque plus particulièrement dans ce numéro un article de Serge Hutin : *Peut-on vaincre le vieillissement corporel ?* et une étude originale sur un sujet à la mode : *Statut de la femme dans la bande dessinée d'avant-garde*, où sont passées en revue Barbarella, Scarlett Dream et autres héroïnes du même type. L'abonnement pour six numéros est de 15 F, à verser à Jean-Pierre Fontana, 90 rue Verlaine, La Plaine, 63 Montferrand (C.C.P. 920-62 Clermont-Ferrand).

Erratum à propos d'« Atlanta »

Nous avons signalé dans la rubrique *En bref* de notre numéro 148 la revue belge *Atlanta*, en précisant qu'on pouvait s'y abonner directement de France par chèque postal. Mais une regrettable erreur s'est glissée dans l'énoncé du numéro du C.C.P. Celui-ci est en réalité : C.C.P. Bruxelles 8381-05 (et non 1381-05, comme nous l'avions imprimé de façon erronée). Rappelons que le montant des abonnements doit être versé à Michaël Gravn. 28 rue du Curé. Moxhe-Ciplet. Belgique.

Ici, on désintègre !

(Suite de la page 144)

nant, sinon la capture, du moins l'observation et la photographie de ces animaux mystérieux. Heuvelmans pense que la meilleure méthode à utiliser serait la construction, à divers endroits du monde, de postes d'observation sous-marins fixes. Les amateurs de science-fiction au courant de récentes expériences ne manqueront pas d'envisager une autre solution : le dressage et l'utilisation de dauphins dans les recherches océanographiques !

Une fois encore, Heuvelmans a brillamment atteint un double objectif : passionner le grand public amateur de faits étranges et fournir aux zoologistes une mise au point complète et critique sur des animaux mystérieux. Après avoir lu *Le grand serpent-de-mer*, ils attendront tous avec impatience le livre en préparation qu'Heuvelmans consacrera aux animaux inconnus des eaux douces.

Pierre STRINATI

Histoire des bêtes ignorées de la mer : Le grand serpent-de-mer, Le problème zoologique et sa solution, par Bernard Heuvelmans, ouvrage illustré de dessins d'Alika Watteau, de photographies et de documents : Plon, collection « D'un monde à l'autre — Découverte de la vie » — 48,63 F.

l'art de naviguer avec assurance... grâce à l'aqua sporting club

L'AQUA SPORTING CLUB,

en liaison avec la Prévention Nautique,organise, gratuitement pour ses adhérents, des cours de navigation.

L'AQUA SPORTING CLUB

vous fait bénéficier pour votre bateau, vos passagers et vous-même, de conditions préférentielles d'assurance par une compagnie de premier ordre.

Autres avantages multiples.

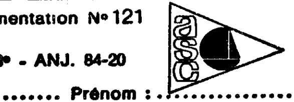
ATTENTION !

En raison de nombreuses adhésions, la cotisation est ramenée de 15 à 10 F, y compris l'abonnement annuel d'une revue bi-mestrielle.

ASC14

BON GRATUIT pour une documentation N° 121

AQUA SPORTING CLUB
103, Boulevard Haussmann, PARIS 8e - ANJ. 84-20



Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

....

Profession : ....

De quelques images fantastiques

par Gérard Klein

Malgré les apparences, le collage est un genre littéraire, puisqu'il procède d'un assemblage d'éléments. Chacun d'eux a eu une signification dans un contexte que les ciseaux de l'artiste ont rendu à l'oubli ; une réunion incongrue leur prête un sens nouveau. Rien n'est plus loin de la peinture ou du dessin. Comme l'écrivain se sert des mots, le collagiste assemble des éléments dont chacun avait un sens préexistant. Le collage est un puzzle, comme l'écriture. Et comme elle, il rétablit une continuité, une unité dans une collection de pièces hétérogènes.

Mais le collagiste dispose d'une liberté et souffre de limitations que l'écrivain ignore. Pour se faire entendre, l'écrivain use de mots qui sont dans les dictionnaires et qui ont une forme et un sens définis pour tous. Le collagiste, au contraire, dispose d'un « vocabulaire » illimité et dont les « termes » n'ont servi qu'une fois. Tel personnage, telle machine, extraits d'une gravure du siècle dernier, n'ont existé sous cette forme qu'une fois pour servir une intention bien précise qui a disparu : au-delà de cette intention, ils conservent leur originalité d'objet, leur vertu concrète. Alors que le mot est comme imposé à l'écrivain, le motif est proposé au collagiste. Dans son monde, dans ses cartons, rien n'est équivalent et pourtant, rien n'est assuré : il lui faut choisir. D'où son travail, énorme, monstrueux, à la fois manuel et intellectuel, son obsession de détruire et d'entasser comme des trésors, dans des enveloppes, un univers de figurines esseulées. A l'opposé, il lui manque la profondeur sémantique que se sont acquis les mots à force d'être charriés et utilisés par tant de cervelles, tant de bouches et tant de plumes. Le même mot n'a pas le même sens tout à fait aujourd'hui et demain et je puis jouer sur les libertés que donne l'usage. Le collagiste emploie, lui, un matériau dépourvu de toute ambiguïté, sec, précis, fonctionnel s'il en est (1).

Et la richesse poétique de son œuvre naît du heurt de deux précisions, de deux sécheresses. Un espace sémantique qui donne asile au rêve, naît de la confrontation de deux évidences sans profondeur.

C'est pourquoi, sans doute, il ne peut y avoir de collage que fantastique ou même que surréaliste. On ne voit pas bien qui se soucierait de recomposer avec un soin minutieux, à partir d'éléments disparates, une scène réaliste ou tout au moins vraisemblable, à moins d'un mystificateur d'une espèce particulièrement perverse.

Mieux que les mots et plus poétiquement que les objets eux-mêmes, le collage témoigne de cette idée que le réarrangement de la nature suggère d'autres ordres naturels, qui à eux tous formeraient un ensemble dont le nôtre ne serait qu'un cas particulier. Il y a là-dessous, informulée, comme une théorie des mondes parallèles. Le collagiste nous ouvre une fenêtre sur un monde où les objets précis, concrets, dessinés, du nôtre entretiennent entre eux d'autres relations que dans le nôtre. Les surréalistes, par un comportement particulier qui transcende la littérature, entendaient et entendent, soit passer dans un possible parallèle, soit contraindre l'un de

(1) Qui n'est pas sans ressembler sur le plan littéraire au cliché, à la citation, à la locution, à l'expression toute faite.

ces possibles à faire irruption dans le nôtre.

Il s'agit, si l'on ose dire, d'une relativité généralisée étendue à l'art. Il n'est pas question seulement d'ébranler un ordre social, métaphysique, économique ou esthétique, de lui faire violence par une protestation, mais de le contraindre à laisser la place à une multitude d'autres ordres possibles. La contradiction érigée en système ou la gratuité apparente des rapprochements sont autant de méthodes dont usèrent des hommes comme Duchamp. Le collage est une technique qui met en œuvre ces méthodes. Le hasard est une autre méthode dont les surréalistes ont montré l'intérêt et qui n'a pas pour but essentiel, comme on le dit trop souvent, de trouver de nouveaux assemblages satisfaisants pour l'œil et pour l'esprit.

Avant d'en venir aux deux beaux livres de Max Ernst et de Carelman qui m'ont entraîné dans ces réflexions, je voudrais noter que les tendances apparemment les plus absurdes de l'art contemporain ne sont guère intelligibles que dans cette perspective. Elles tentent d'établir que tout est possible. Le pop-art, par exemple, suggère dans ses formes extrêmes un monde parallèle où une boîte de conserves est effectivement une œuvre d'art. Il nous invite à considérer un objet comme si nous étions dans ce monde. Et c'est lorsqu'il succombe à la tentation de l'esthétique, lorsqu'il tente de « faire joli », qu'il s'éloigne le plus de lui-même, puisqu'il emprunte somme toute ses canons à notre goût à nous qui sommes, irrévocablement, dans ce monde-ci. Borges va dans le même sens en opérant des collages à partir des objets de l'érudition. L'Encyclopédie de Tlön est une irruption d'un univers parallèle dans le nôtre.

Le dessin fantastique, au contraire, qui fait florès ces jours-ci (et je m'en félicite), me paraît courir le risque d'un retour à l'académisme, parce qu'il exprime des subjectivités, parce qu'il est le plus souvent dénué de toute intention d'objectivité. Les tentatives que j'évoquais nous ont fait l'œil à l'étrangeté, si bien que les plus rassis supportent avec ennui, aujourd'hui, d'être privés du zeste du bizarre. Mais cet insolite dans le dessin fantastique ne met pas le plus souvent son consommateur en question, et encore moins l'ordre du monde. Il vise à la distraction plus qu'au transport. Il nous présente une expression d'un monde intérieur qui s'inscrit bien dans l'ordre général, habituel, des choses. Il trouve son origine dans la psyché plus ou moins brumeuse de son auteur et, comme tel, peut se réduire à une explication rassurante, psychanalytique par exemple. Le plus souvent, sa cohérence est aussi la nôtre. Il ne donne donc pas sur des univers parallèles objectivement extérieurs au nôtre, mais sur des univers intérieurs. Il faut du génie, et le génie exclut les ordres antérieurs, pour que quelque chose de vraiment **différent** s'y manifeste.

Le collage qui, lui, est une technique, un ensemble de méthodes, ne nécessite pas absolument le génie, quoiqu'il ne s'en porte pas plus mal, Max Ernst l'a montré. Tout le monde peut s'y livrer avec fruit, non peut-être sur le plan de l'esthétique, mais sur celui, incommensurablement plus important à mes yeux, de l'exploration des possibles. Je crois même qu'il pourrait y avoir là comme l'amorce d'une thérapeutique.

Et cette exploration, si elle touche la sensibilité, ne s'opère pas selon les seules voies de la sensibilité qui, le plus souvent, ne se découvre qu'elle-même. Elle vise presque à la méthode scientifique par l'emploi d'objets préexistants, de « faits » et de procédés combinatoires qui laissent la plus petite place à la subjectivité : il ne s'agit pas de s'exprimer ; il s'agit de découvrir.

Le nombre des combinaisons possibles est si grand que la sensibilité doit, bien sûr, y opérer un choix. Mais ce choix

est postérieur à l'effort de recherche ; il est même le produit de la recherche, d'une recherche avant tout intellectuelle.

Le dessinateur fantastique fait semblant de se retrancher du monde ordinaire pour exprimer en fait la manière dont il le ressent. Le surréaliste, au contraire, jongle dans le monde ordinaire avec les objets de ce monde pour défaire son architecture et pour en laisser apparaître une autre. Son intention est profondément subversive. Son attitude est profondément intellectuelle.

Si j'ai tenu à préciser ces idées, c'est parce que l'intérêt premier, à mes yeux, des livres de Max Ernst **Une semaine de bonté** et de Jacques Carelman **Saroka la géante,** tient à leur technique, celle du collage. Les saurions-nous dessinés que nous admirerions la technique désuète de leurs auteurs, mais qu'ils perdraient de leur charme.

L'ouvrage de Max Ernst **Une semaine de bonté**, qui fait en quelque sorte pendant à **La femme 100 têtes** (aujourd'hui épuisé), se présente comme une succession d'expériences sur des thèmes divers, le lion, l'eau, le dragon, etc. La matière est, pour l'essentiel, puisée dans les gravures des journaux du siècle passé. Et ce sont bien autant de fenêtres différentes qui s'ouvrent sur d'autres mondes et dont la juxtaposition entretient le malaise. La série des collages définit un monde, elle ne le raconte pas, elle ne raconte aucune histoire, elle est le lieu d'une infinité d'histoires qu'il appartient au spectateur d'inventer sur le mode des possibles. Le rapprochement est concevable avec cette collection de possibles que décrit Robbe-Grillet dans son roman **La maison de rendez-vous.** Il y a au moins une intention commune, plus faite d'intelligence que de sensibilité, toujours fascinante.

L'originalité de Carelman, incontestable disciple de Max Ernst, a été de raconter par le moyen du collage une histoire simple et fantastique, celle de **Saroka la géante.** Le propos, dès lors, empiète sur la littérature. Il est moins expérimental, plus sensible que celui de Max Ernst. Il trahit plus immédiatement son auteur. Mais il ne s'écarte pas pour autant de cette philosophie propre au collage que j'ai tenté de définir. Comme le note Ferry dans son introduction, Carelman **« voyait sa géante en collages »**. Il eût pu raconter son histoire autrement, il a toute l'habileté nécessaire. Il a voulu détruire l'univers des journaux du siècle dernier pour proposer un monde « impossible » à sa manière et qui est un prolongement du leur. Comme pour Max Ernst, c'est la précision, l'assurance de l'ordre dont témoignent ces dessins qui ont rendu cette transformation possible. Essayez donc de faire des collages avec des dessins modernes. Seule la photo le permet.

La différence naît ici, par exemple, de la confrontation d'échelles différentes. De femmes fort belles, mais « normales » sous la plume de leurs dessinateurs originaux, Carelman a fait une géante. Les architectures, les machines, les animaux, trouvent d'autres emplois que ceux qui furent les leurs. Un bouleversement d'une extraordinaire brutalité a brouillé les cartes : nous savons que la donne est nouvelle par rapport à un ordre préexistant mais partiellement aboli. Le parachutiste qui fait irruption dans le rêve de Saroka nous enchante moins parce qu'il est incongru que parce qu'il vient d'ailleurs, et il apporte avec lui son étonnement ou sa frayeur qui ne sont pas déchiffrables, qui ne naissent pas de sa chute vers le sein de la géante.

Cette planche, d'ailleurs, la dix-septième, est une citation par laquelle Carelman rend hommage à son maître. Elle reprend en effet les éléments principaux de la planche 6 du Deuxième Cahier, **Lundi (Elément : l'eau)** de l'ouvrage de Max Ernst. Une femme identique dort sur le même lit dans l'un et l'autre livres, sous la protection de lourds

rideaux. Mais les ciseaux de Max Ernst l'ont dotée d'un compagnon sévère qui, les bras croisés, la considère au travers de barreaux, tandis qu'une gerbe d'eau jaillit de dessous la dormeuse et vient lécher son drap. Dans le monde de Carelman, l'homme et les barreaux ont disparu et l'eau avec eux. Le ciel s'est ouvert sur une aurore boréale, tandis qu'un parachutiste surgi de la quatrième dimension gonfle sa voile des rêves de la géante. Chez Max Ernst, tout porte à l'inquiétude ; dans le même cadre, selon Carelman, règne un certain abandon, celui du rêve, celui d'une poésie plus sereine.

Saroka, fille d'une femme et d'un cyclone, repoussée par tous en raison de sa dimension, monstre admirable, se réfugiera dans la pierre. Et c'est de la pierre aussi que les hommes qui furent incapables de supporter son étrangeté tireront son image afin de se l'assimiler enfin dans l'immobilité, d'en conserver un souvenir supportable. Voilà une conclusion fort triste au conte de Carelman. Incapable de supporter le différent, les hommes le réduisent. Ils n'aiment au fond les géantes et les inventeurs que morts et les portes des univers parallèles doivent demeurer verrouillées.

Reste l'émerveillement immédiat, enfantin, que suscitent ces images. Le talent de Max Ernst est connu, celui de Carelman est plus charmeur. Il faut voyager avec eux dans le possible, non seulement parce que ces guides sont hardis, mais parce qu'ils ont du goût, beaucoup de goût pour les paysages. L'amateur de fantastique que les sévères réflexions que j'ai faites plus haut auraient inquiété ne doit pas s'y méprendre. **Saroka** est un merveilleux livre et la naïveté romantique de la géante doit venir prendre place auprès de l'ingénuité explosive de **Barbarella**, au pays des belles d'encre.

Gérard KLEIN

Une semaine de bonté par Max Ernst : Jean-Jacques Pauvert.
Saroka la géante par Jacques Carelman : Eric Losfeld.

COURRIER DES LECTEURS

J'aimerais m'adresser à Gérard Klein pour sa critique théâtrale concernant LeRoi Jones (Fiction 147).

A mon avis, il est déjà assez troublant qu'à notre époque si sensibilisée aux problèmes raciaux, on laisse monter en plein Paris une pièce de théâtre écrite par un Noir américain « ayant manifesté sa sympathie pour le mouvement extrémiste noir des Black Moslems... (et qui) prêche la grande révolte contre les Blancs, la haine des Blancs... » Nous avons encore tous présentes en notre esprit les émeutes récentes de Los Angeles (fomentees par les Black Moslems, eux-mêmes entre les mains d'agitateurs communistes), qui firent de trop nombreux morts, pour pouvoir apprécier ce genre de démonstration. Lorsque l'on entend, au cours de ce spectacle, des phrases de ce genre : « Il n'y a pas de bons Blancs ; les Noirs qui se laissent prendre à l'hypocrisie politique des libéraux trahissent leur sang. Les vrais droits civiques consistent à rendre à la race noire son rang, le premier ! », (j'en passe d'autres et d'aussi bonnes, la pièce étant toute écrite sur ce ton fait d'hystérie sensuelle et de violence, ce n'est ni plus ni moins qu'une apologie du crime de génocide, crime défini et condamné par l'O.N.U. ! Vraiment, « les Français ont la mémoire courte » !

Klein a raison, LeRoi Jones est terriblement sincère ! Il souhaite réellement qu'un jour le Blanc disparaisse ! Seulement, cette sorte de sincérité ne mérite guère d'être louée par les hommes sensés, sauf peut-être par de « pseudo-intellectuels progressistes ». Les « bonnes consciences » descendraient dans la rue (et elles auraient raison) si l'on montait la pièce d'un Blanc prônant l'extermination des gens de couleur. Alors pourquoi faire un panégyrique pour le cas contraire ? Pour être « dans le vent de l'Histoire » ? Par snobisme ? Dans les deux cas, c'est vraiment faire preuve de peu de lucidité et de prévoyance...

Enfin, la pièce L'esclave est supposée être une pièce d'anticipation. Je veux bien, puisqu'il s'agit d'une histoire se déroulant dans le futur (un futur d'ailleur peut-être pas éloigné). Mais cela suffit-il pour en faire une critique (fort bienveillante, d'ailleurs) dans Fiction ? N'importe quel polémiste politique situant son action dans le plus proche futur verra don Fiction lui ouvrir ses colonnes ? J'ose espérer que cela ne sera pas le cas ! D'autant plus que je devrais plaindre sincèrement Gérard Klein, dont l'objectivité ne saurait être mise en doute ! Pensez donc : il devrait aussitôt (ô rage, ô désespoir) faire le compte rendu de la pièce, peut-être, d'un « affreux raciste réactionnaire » !

Alain GUICHONNET
Paris

***

Bonne initiative en ce qui concerne le tableau consacré à l'Argus du Film Etrange (n° 147). Mais pas d'accord, mais alors pas du tout, sur la cabale anti-Kwaidan des critiques de Fiction. Quoi, MM. Goimard, Tavernier et Dorémieux osent juger Kwaidan comme un film médiocre, si j'en crois leur unique astérisque ? Ils n'ont rien compris, ils ne connaissent rien à la finesse de ce peuple ami de l'art, de la nature, du beau, je veux parler des Japonais. Non seulement on nous offre de l'inédit dans la légende fantastique, mais on nous l'offre aussi dans la construction et la mise en scène du film. De Goimard encore, un tel jugement ne me surprend guère. Quand on porte aux nues des Maciste, on est incapable d'apprécier un

film comme Kwaidan. Mais les autres, je les croyais plus doués de goût. D'autre part, je remarque que ne figure pas dans ce jury Philippe Curval, qui justement n'avait pas ménagé ses éloges dans le numéro 146 (une des raisons qui m'ont conduit à aller voir ce film).

Certes, la note générale reste bonne par rapport aux autres films, encore qu'elle ait dû être meilleure, et je ne vois pas comment on peut préférer La goutte d'eau de Bava, très bon mais assez classique somme toute et (c'est valable pour l'ensemble du film Les trois visages de la peur) illustrant une fois de plus l'adage qu'à trop vouloir prouver on ne prouve plus rien. Je veux dire par là que, si la terreur y est bien amenée, les effets sont trop forcés et qu'on finit par prévoir ce qui va se passer et ne plus avoir peur du tout. Rien de tout cela dans Kwaidan. De plus, ce film est un chef-d'œuvre de belles images artistiques, de couleurs et effets insolites, etc. J'aimerais donc que MM. Dorémieux et Tavernier expliquent la plus que tiédeur de leur note (* ou *½).

Je m'intéresse à vos critiques cinématographiques depuis surtout qu'on ne les confie plus au seul et trop partial Goimard, mais je me méfierai désormais de celles de Tavernier et Dorémieux.

Maurice NONDE
Villeneuve Saint-Georges

***

Seul le manque de temps m'a empêchée de vous écrire plus tôt, mais je tenais tout de même à vous féliciter d'avoir publié, dans votre numéro 147, la critique de Bruno Wauters consacrée à deux ouvrages de M. Claude Seignolle. Il était grand temps que quelqu'un se décide à remettre cet auteur envahissant à sa véritable place. C'est-à-dire au second rang, et encore...

Je parle en connaissance de cause. En effet, sur la foi de comptes rendus élogieux publiés antérieurement dans Fiction, j'avais acheté La Malvenue et autres récits diaboliques, et je me faisais une joie de lire cet ouvrage. Hélas ! hélas ! hélas ! (comme dirait « qui vous savez »), le livre m'est tombé des mains au bout d'une quinzaine de pages. Mais comme je me méfie toujours un peu de mon seul jugement, j'ai fait circuler La Malvenue autour de moi. Cela n'a rien arrangé. Les différents lecteurs (ils étaient cinq) ont tous abouti à cette conclusion (qui est également la mienne) : comment peut-on perdre son temps à lire des récits aussi visiblement dénués d'originalité et un auteur aussi surfait, alors qu'on a toujours la ressource, à défaut de vraies nouveautés fantastiques, de lire ou de relire Jean Ray, Jean-Louis Bouquet et quelques autres ?

Gisèle PETIT
Grenoble

***

Il ne faut pas attaquer M. Seignolle : pour s'y être risqué, M. Wauters a reçu deux lettres qui frappent.

Les plus grands écrivains de notre temps ont été discutés, mais il ne sied pas de contester la primauté de M. Seignolle.

C'est l'injurier que de le situer au deuxième rayon de la bibliohèque, où, pourtant, figurent d'appréciables auteurs.

Ce sont là de véritables crises de nerfs et, comme telles, elles échappent à la critique.

Je tiens à préciser que M. Wauters n'est pas un lecteur singulier : l'œuvre de M. Seignolle m'a également ennuyé. Je l'ai lue, dans l'espoir renouvelé mais vain de découvrir la raison de sa renommée.

Il faut laisser passer le temps et les modes : les récits de M. Seignolle n'iront pas au Diable, mais à l'oubli.

Vos correspondants devraient être plus calmes et plus tolérants à l'égard de ceux qui ne partagent pas leurs passions.

Robert LABADIE
Toulouse

N.D.L.R. : Nous avons dans notre précédent numéro publié deux lettres de lecteurs pro-seignollistes anti-wautersiens. Voici ce mois-ci deux lettres de pro-wautersiens anti-seignollistes. Ayant ainsi fait bonne mesure entre partisans et détracteurs, nous considérons cette controverse comme close.

Tarif des abonnements normaux à FICTION

Pays destinataire			6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F	16,70	32.40
	Recommandé	F	22,70	44.40
BELGIQUE	Ordinaire	F.B	185	360
	Recommandé	F.B	245	480
SUISSE	Ordinaire	F.S	18.50	36
	Recommandé	F.S	24,50	48
Tout Pays Etrangers				
	Ordinaire	F	18.50	36
	Recommandé	F	24,50	48

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, bd Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196, av. Messidor, BRUXELLES. 18 - C.C.P. 3.500.41.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA,
24, rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. Paris 1848-38).

Voir en page 160 le tarif abonnements couplés.

Revue des Arts

par Anne Tronche

Seul, et le corps

Sous ce titre, treize artistes réunis à la Galerie du Dragon tentent de briser l'envoûtement de l'image humaine pour parvenir à une connaissance profonde et trouble de cet « au-delà des formes ».

Avec les moyens apparemment les plus classiques qui soient, Balthus tente l'expérience solitaire du voyeur devant la nudité puissamment érotique d'une adolescente à peine pubère. L'ambiguïté de l'expression du visage souligne ici que toute approche est impossible ainsi que toute communion. Matta brise l'envoûtement du corps en le déshumanisant ; devenu petite idole, il flotte dans des espaces traversés de formes métalliques qui accusent sa délicatesse. Bellmer force le corps de la femme, il l'entrouvre, le tord jusqu'à ce que cette nudité agressivement offerte soit devenue un objet familier de ces plaisirs. Cremonini, par contre, pressent le corps déjà fondu dans la pierre, ou dans un espace coloré il le sauve d'un annihilement définitif. Si les êtres explosent hors de la toile tant est surprenante leur réalité, le contour des formes est mal défini, et il se module d'étranges échanges entre l'homme et une nature insolente et acide. Nous assistons chez Petlin à la même complicité fabuleuse entre le corps et l'univers ; mais chez Petlin c'est la constatation impuissante et fascinée de la chair ensablée qui se fond peu à peu à l'ocre des murailles. Nous participons ici à un acte rituel accompli par la victime dans la dévotion et le plaisir. Rosofsky trace un décor théâtral, aux larges proportions, pour surprendre la solitude angoissée d'un homme dénudé. Déplacé, gauche, le corps est devenu pesant et se livre à une sombre trahison.

La sculpture concrétise directement les formes, et le travail poursuivi par César, Dali et Ipoustéguy accuse des silhouettes dans l'espace. César et Ipoustéguy extraient leurs êtres du métal ; quant à Dali, il accomplit sur une Vénus de Milo de plâtre une transformation de femme-à-tiroirs.

Le corps apparaît comme le catalyseur des rêves et des désirs, symbole ambigu puisqu'il est à la fois le point de départ et le but jamais atteint. La plupart des artistes, en choisissant la femme, se déchirent dans l'aventure de l'érotisme. Connaissance d'autant plus épuisante et acharnée que la proie est parée d'un mystère supplémentaire. Dans ces mondes incertains, le spectateur est livré à ses phantasmes, à son imagination qui formule ses désirs et ses regrets.

(Galerie du Dragon.)

⁂

Tous les trimestres, la revue belge **Fantasmagie** se propose de faire le point sur l'activité fantastique et magique. Malgré son petit format, ce luxueux bulletin réunit nouvelles, poèmes, articles critiques, dessins et reproductions de tableaux dans le cadre de l'insolite ; c'est donc un panorama diversifié de l'expression artistique qui est présenté.

Dans le domaine pictural, l'intérêt de cette revue apparaît pleinement, car elle nous fait découvrir, parmi les nombreuses reproductions, des œuvres intéressantes d'artistes peu connus ou inconnus. Pour exemple, je voudrais citer

l'excellent numéro consacré à l'art fantastique et magique yougoslave, où, à la suite d'un choix judicieux, il nous est permis de situer la tradition insolite et surréaliste de l'art pictural de ce pays. S'il ne reste que très peu d'œuvres pour témoigner de l'activité du Groupe Surréaliste yougoslave durant les années 1930 à 1934, époque de sa pleine activité, le mouvement a permis l'éclosion du Groupe Médiala, qui depuis 1958 réunit des peintres qui sondent les ressources de l'imaginaire pour donner un visage nouveau à la réalité humaine. Un grand nombre de reproductions nous permettent d'apprécier la variété et la qualité des moyens d'expression de cette jeune école, hélas encore très mal connue en France. Des textes d'introduction précisent avec intelligence l'œuvre et la personnalité du peintre.

L'effort que tente **Fantasmagie** pour informer le plus complètement, dans le cadre d'un thème choisi : vertus du symbole, graphisme, humour poétique... paraît digne d'intérêt. D'autre part, la qualité du papier glacé donne aux reproductions une qualité lumineuse bien appréciable.

(Pour tous renseignements, s'adresser à **Fantasmagie** : Mlle P. MEVISSE, 161 Av. Jupiter, Bruxelles 19. Prix du numéro : 2,50 F.)

Fiction

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, administration et abonnements :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9ᵉ (744 87-49).
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9ᵉ* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le nº : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 1er trimestre 1966 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Economisez jusqu'à 14 F.

en souscrivant un abonnement couplé à FICTION et GALAXIE

— **Formule n° 1 :**
12 numéros de Fiction
+ 12 numéros de Galaxie

Prix : 55 F.
(au lieu de 66 F. si vous les aviez achetés au numéro.)

— **Formule n° 2 :**
12 numéros de Fiction
+ 12 numéros de Galaxie
+ 2 Fiction Spéciaux et 1 Galaxie Spécial à paraître

Prix : 70 F.
(au lieu de 84 F. si vous les aviez achetés au numéro.)

— **Formule n° 3 :**
2 Fiction Spéciaux et 1 Galaxie Spécial à paraître

Prix : 15 F.
(au lieu de 18 F. si vous les aviez achetés au numéro.)

N. B. — Ces formules ne sont valables que pour tout NOUVEL abonnement Si vous êtes déjà abonné aux prix normaux, vous pourrez, au moment de votre renouvellement, bénéficier des prix de l'abonnement couplé.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner aux Editions Opta, 24, rue de Mogador, Paris (9e)

Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

....

Je souscris : — un abonnement couplé sans numéros spéciaux
— un abonnement couplé avec numéros spéciaux
— un abonnement aux seuls numéros spéciaux
(rayer les mentions inutiles)

au prix de : 55 F (Suisse : 62,20 FS ; Belgique : 622 FB ; Etr. : 62,20 F)
70 F (Suisse : 78,40 FS ; Belgique : 784 FB ; Etr. : 78,40 F)
15 F (Suisse : 16,20 FS ; Belgique : 162 FB ; Etr. : 16,20 F)
(rayer les mentions inutiles)

que je règle par : mandat-poste
chèque bancaire
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)